Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:1-360906-p0001-5

HISTOIRE
DES
AMOURS
DE
GREGOIRE VII.
DU
CARDINAL de RICHELIEU,
DE LA
PRINCESSE de CONDE',
ET DE LA
MARQUISE D'URFE'.

Par MADEMOISELLE D***.

COLOGNE.
Chez PIERRE LE JEUNE.

M. DCC.

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:1-360906-p0004-2

PREFACE.

C'Eſt une grande témérité, ce ſemble, que de choiſir des Papes & des Cardinaux pour en faire les ſujets de ce que l'on appelle Roman, & l'on dira, ſans doute, qu'il faut avoir le goût [illegible], ou bien malin, pour attaquer des Têtes ſi vénérables: mais dans le fonds ce procédé n'a rien de fort extravagant, & puiſque ceux qui ſont dans les premiéres Dignitez de l'Egliſe ne luy font pas quelquefois

quefois trop d'honneur, il n'eſt pas deffendu d'oppoſer aux Flateurs qui s'épuiſent en fauſſes louanges des témoignages ſinceres que la verité a rendus publics. Hildebrand que l'interêt a canoniſé, étoit un Pontife extrémement adonné à toutes ſortes de plaiſirs. Pour les vertus [illegible] du Cardinal de Richelieu, on n'a pas eû le temps de les oublier, puis qu'il vivoit ſous le Régne précédent. La Comteſſe Mathilde & la Marquiſe de Combalet furent deux Cocquettes fieffées, également

lement fidelles à leur Maris ; & l'on doit préſumer qu'elles étoient nées ſous la même étoille. Les deux piéces qui ſuivent celle-cy ne ſont pas du même caractére. La Princeſſe de Condé, mere d'un fils qui ne mourra jamais dans le ſouvenir des hommes, nous montre une vertu parfaitement eſtimable ; & la Marquiſe d'Urfé que ſa ſageſſe rend fameuſe, eſt bien différente de certaines femmes qui ont eſté la honte de leur ſiécle. Sans me jetter dans un long diſcours, je me contenteray

d'asseurer les Lecteurs qu'il n'y a rien de fabuleux dans ces Historiettes, & qu'elles auroient pû estre beaucoup plus étenduës, si j'avois voulu me servir du secours de l'invention. Ceux qui ne les trouveront pas à leur gré peuvent se passer de les lire; & si quelqu'un s'y divertit j'en recevray beaucoup de plaisir.

LES

LES AMOURS DU PAPE GREGOIRE VII. ET

De la Comteſſe Mathilde.

CEux qui ont prétendu faire paſſer Gregoire VII. pour un ſaint, & Mathilde pour une Beate, étoient bien malicieux, ou trés-mal informez de leur conduitte. Contre un flateur à gages du Siége Romain,

qui les éleve au deſſus des nuës, il y a une infinité de Plumes ſincéres qui rendent témoignage à la vérité, & on ne fera point de tort à Hildebrand & à ſa Maîtreſſe en les mettant icy ſur le même pié, que de bons Auteurs les mettent dans leurs Ecrits.

Mathilde Comteſſe de Toſcane étoit fille du Marquis Boniface, & de Beatrix fille de l'Empereur Conrad. Elle vint au monde avec des qualitez qui ne convenoient guere à ſon Séxe, & ſi elle avoit de la beauté c'eſtoit de ces beautez peu délicates qui frapent les yeux ſans aller juſques au cœur. On luy trouvoit de la majeſté, mais la majeſté d'un Soldat, & ſon humeur eſtoit s'y hardie & s'y fiere que les plus hautes entrepriſes luy paroiſſoient de ſa portée. Son ame eſtoit à peu prés de la trempe de ſon corps, il y avoit de l'intrépidité ſans vertu, & celle qui ſe ſentoit capable d'entreprendre toutes choſes pour ſatisfaire

ſes

ſes paſſions, n'auroit pas voulu faire un pas pour ſoulager les miſerables.

On luy fit épouſer dans une grande jeuneſſe Azon Marquis d'Eſt, qui n'eut pas le bonheur de luy plaire, & cherchant des prétextes pour s'éloigner de luy elle en choiſit un bien étrange, témoignant le même ſcrupule pour la ſociété de ſon mary, que la plus ſage de toutes les Veſtales auroit pû en faire paroître pour le commerce d'un Amant. Elle n'ignoroit pas qu'on établiſſoit aiſément le libertinage à Rome, & qu'il eſtoit fort ordinaire d'y canoniſer le vice, & quitant le pauvre Azon, couverte du beau manteau de la piété, elle habilla la Religion en maſque, & chercha dans le Palais Pontifical toutes les licences qu'une femme voluptueuſe peut ſouhaiter.

Comme elle avoit de grands biens en ſa diſpoſition, ſa feinte régénération ne l'empêcha pas de fai-

re une prodigieuſe dépenſe, & de diſputer aux Dames Romaines la gloire de porter le luxe au ſupréme degré.

Gregoire VII. qui avoit rendu le nom d'Hildebrand ſi fameux par ſes noires intrigues, avant que d'eſtre Pape, gouvernoit alors l'Egliſe Romaine. Il nâquit à Soane ville de Toſcane, & aprés un tiſſu de méchancetez dans leſquelles Alexandre II. ſon bien-faicteur fut envelopé, il prit les Clefs papalles, & s'ouvrit le chemin à toutes ſortes de diſſolutions.

Il ſçavoit une infinité de choſes ſurnaturelles qu'on n'aprend pas à l'Ecole de la Sainteté. La magie eſtoit ſon occupation favorite, & il ſe perfectionna dans cette étude pernicieuſe à commander aux legions Infernales. Pour donner une grande idée de ſa pureté il acheta des bouches flateuſes qui criérent à ſon élection aux oreilles du peuple credule, *l'Apoſtre ſaint Pierre a eleu Hil-*

Hildebrand, & s'eſtant rendu Souverain temporel & ſpirituel il deffendit le mariage aux Preſtres, & ne ſongea pour faire valoir ſa puiſſance orgueilleuſe qu'à renverſer les Roys du throne, & à ſe mocquer des Loix divines & humaines.

Brazut empoiſonneur inſigne, qui luy avoit aydé à ſe deffaire de ſept ou huit Papes, eſtoit ſon confident & ſon meilleur apuy, & il le fit en meſme temps dépoſitaire de ſes Thréſors, Miniſtre de ſon Etat, & Intendant de ſes plaiſirs.

La Comteſſe de Toſcane avoit trop de ſimpathie avec Hildebrand pour ne luy plaire pas infiniment, & comme il ne s'atachoit pas en amour à de certains agrémens qui font le charme des ames douces & raiſonnables, il devint amoureux à ſa mode, & Mathilde qui ne demandoit pas mieux que de ſe voir abſolue ſur celuy qui commandoit aux Têtes couronnées, enchaîna ſes mains qu'il luy preſentoit, & le

fit avec tant d'adreſſe qu'Hilde-brand ſe fit un plaiſir de ſon eſcla-vage.

Il avoit eſté de tout temps enne-my des langueurs & de la patien-ce, & comme il n'eſtoit pas de la gravité Pontificale de ſoupirer comme un autre homme, il diſpo-ſa ſans peine la complaiſante Mathil-de à le traiter comme il vouloit eſtre traité, & ſe trouvant tant de raport l'un avec l'autre ils ſe liérent ſi étroitement quil ſembloit que les nœuds de leur union deuſſent réſiſter à l'éternité: Mais comme il n'eſt rien qui ne change, il plut au tempérament de Hildebrand & & de Mathilde de meſler un peu de fiel aux douceurs qu'ils gouſtoient.

Toute l'Italie murmuroit de voir la Comteſſe ſéparée d'un mari qui avoit tant d'égards pour elle; pour faire taire les parents d'Azon qui crioient bien haut, elle s'aviſa de demander Theodorine d'Eſt niéce d'Azon, & fille d'une mére ambi-

ambitieuſe, qui fut ravie de la laiſſer aller à Rome dans l'eſpérance de voir augmenter ſa fortune.

Mathilde receut ſi bien Theodorine, qu'elle perdit bien-t ôt dans la douceur de ſes bons traitemens l'opinion qu'on luy avoit donnée de ſa ſévérité. Elle n'avoit pas plus de dix-huit ans, & l'on peut dire que pour n'eſtre pas de ces beautez prodigieuſes qui répandent leur reputation par tout, ſes agrémens pouvoient diſputer l'avantage de plaire & même de charmer, à une perfection plus achevée: tout ce quelle faiſoit étoit plein de grace; elle avoit la taille trés-belle, l'eſprit doux & delicat, & une humeur ſi inſinuante, qu'il eſtoit impoſſible de la pratiquer familierement ſans avoir de l'affection pour elle.

Elle avoit depuis pluſieurs années un amant fortement attaché à ſon ſervice, & qui ne la laiſſa pas long-temps à Rome, ſans trouver des prétextes ſpécieux pour y faire un

un voyage, & quelque ſéjour. C'étoit Hypolite Marquis d'Arimini, jeune Prince des mieux faits de toute l'Italie, qui eſtoit authoriſé dans la recherche de Théodorine par la mére de cette belle fille, & qui n'auroit pas cédé les prétentions qu'il avoit ſur ſon cœur pour les choſes du monde les plus précieuſes.

La Comteſſe de Toſcane n'eut pas beſoin d'une infinité de recommandations qu'il avoit auprés d'elle pour le conſidérer, & elle n'eut que trop de penchant à faire éclater ſon mérite à la Cour du Pape.

Celuy de Theodorine brilloit ſi fort que Hildebrand en fut ébloui, & ce fut pour luy la même choſe de la voir & de l'aimer. Pour ne s'en ſéparer pas promptement, & ne point donner d'ombrage à Mathilde, il apella dans ſon Palais de Latran tout ce que les delices des feſtins, & les plaiſirs des jeux ont de plus rafiné, & fit luy même de certains

tours

tours d'adreſſe qui reſſembloient extrémement à ceux d'un Charlatan, ou d'un Sorcier, & que Theodorine trouva bien indignes d'un Pontife Romain; comme d'embrazer ſes manches ſans feu, de changer la couleur & le goût des liqueurs ſans y rien mettre, de demeſler en ſoufflant deſſus des nœuds qui ſembloient ſerrez de maniere à ne pouvoir jamais eſtre rompus, de faire trouver en des endroits cachez des choſes qui n'y devoient pas eſtre, & cent autres mommeries de cette nature. La muſique & la dance aſſaiſonnérent un peu ce que ces amuſemens avoient de fade, & peu s'en falut que le licencieux Gregoire ne dançat en pantoufle.

Tout cela ſcandaliſoit Théodorine, qui aprés avoir craint de trouver trop de gravité à Rome ſe vit obligée à condamner un autre excez, & s'étonna de ce que l'on avoit tant vanté la ſageſſe & les auſteritez de Mathilde, qui eſtoit abandonnée

née aux plaiſirs, & plongée dans la volupté.

Mais ſi elle emporta du mépris pour Hildebrand en le quitant, elle laiſſa dans ſon ame un trouble que Mathilde n'y avoit jamais mis, quoy qu'il eût paru tout à elle. Brazut qui eſtoit inceſſament auprés de luy s'en aperceut d'abord, mais il laiſſa paſſer cette nuit ſans rien aprofondir, s'imaginant que le ſommeil rétabliroit le repos de ſon Maiſtre.

Cependant la Comteſſe demandoit à Théodorine ce qu'elle diſoit des bontez & de la civilité du Pape. Je dis, Madame, repondit-elle franchement, qu'il ſeroit mieux dans les places publiques où les fainéans cherchent à repaître leur oiſiveté de folies, que dans la Chaire de ſaint Pierre, qui doit eſtre le centre de la ſageſſe, de la bienſéance & de la modeſtie. Vous parlez un langage qui paroîtra nouveau à Rome, répondit Mathilde ſurpriſe de la ſincérité de Théodorine,

&

& vous m'avoüerez qu'à vôtre âge c'eſt eſtre bien déterminée que d'ozer cenſurer celuy qui peut tout, & qui eſt honoré de la ſainte prérogative d'ouvrir le ciel aux plus grands pécheurs. Je ne ſuis pourtant pas des plus hardies, continua Théodorine, mais, Madame, eſt-il poſſible que ce qui a choqué mes yeux n'offence point vôtre vertu qu'on publie par toute la terre, & que vous puiſſiez ſans peine, ou plûtôt ſans horreur, voir faire des choſes ſi éloignées de la ſainteté à un homme qui oſe prendre le tître de trés-ſaint? Pour moy, je n'ay de ma vie eſté ſi étonnée que de vous voir donner tant d'atention à des fadaiſes qui ne ſeroient bonnes que pour vos Pages, & j'avouë que Hildebrand a tres-mal débuté s'il prétendoit m'inſpirer le profond reſpect, qu'on doit avoir pour un Pape qui rempliroit dignement tous les devoirs de ſon ſacré Miniſtere. Je vous demandois à vôtre mere pour vous donner des

leçons,

leçons, pourſuivit froidement Mathilde, mais je vois bien que nous ſerons obligez ſa Sainteté, & moy, d'aller à vôtre Ecole; & vous en ſçavez déja beaucoup plus que nous. Mais, Madame, continua Theodorine, voulez-vous que j'admire des extravagances, & que je me figure que c'eſt par l'opération du ſaint Eſprit qu'Hildebrand fait le bâteleur & le Magicien? Mais, Ma chére niéce, interrompit la Comteſſe, dites-moy qui eſt-ce qui vous en a tant apris? Devez vous ces grandes lumiéres au Marquis d'Arimini? En verité, Madame, reprit-elle, je n'en ſuis redevable qu'à un peu de ſens commun, & à moins que d'eſtre aveuglé par quelque intéreſt que je ne conçois pas, le plus ſimple ſeroit de mon ſentiment. Vous n'avez pas mal employé vos dix huit années, repartit Mathilde, allez vous mettre au lit, ſongez que les Pontifes de Rome ſont au deſſus de toutes choſes, & afin de vous

imposer à l'avenir un silence discret n'écoutez plus le penchant naturel que vous avez à critiquer vos Supérieurs. Je pourray me taire par contrainte, repliqua Theodorine, en la saluant, & se retirant en même temps, mais je conserveray toûjours la liberté de mes pensées.

Mathilde qui avoit cru qu'on luy envoyeroit une fille de cire, qu'elle pourroit former à sa maniére & tenir assujettie à ses volontez, fut bien surprise de trouver une personne faite & d'un caractére difficile à changer. La renvoyer c'étoit la mettre en droit de parler bien plus haut qu'elle ne venoit de faire; & la garder c'étoit s'exposer à une retenue qu'elle n'avoit point encore observée. Elle résolut donc de dissimuler à l'égard de Théodorine, & de dire confidemment au Pape qu'il falloit un peu plus s'étudier devant un jeune esprit déja fort pénétrant. Elles avoient esté à la Messe d'Hildebrand, quoy que Théodorine en fît difficulté,

culté, ne pouvant s'imaginer que les ſacrifices d'un tel Sacrificateur montaſſent juſques au ciel. Hypolite qui avoit beaucoup d'amour, & autant de diſcrétion, étoit de l'avis de ſa Maîtreſſe, ſans en rien témoigner, & il ne luy avoit pas fallu d'interpréte pour connoître que le commerce de Mathilde & du Pape n'avoit rien de pur ny d'innocent.

Hildebrand, qui s'étoit plaint à Brazut de ſon amour naiſſant, ſuivit les conſeils que ce confident luy donna de favoriſer le Marquis d'Arimini, & de le faire même épouſer promptement à Théodorine afin de luy faire payer ſes faveurs. Sans déclarer à Mathilde le motif qui le faiſoit agir, il luy dit que pour obliger la famille d'Azon il avoit deſſein d'établir Théodorine, & que puis qu'Hypolite avoit l'aprobation de la mere de cette jeune perſonne, ſon intention étoit de le rendre un des plus puiſſants Princes d'Italie, étant en pouvoir d'enrichir & d'élever qui il luy plaiſoit.

La

La Comteſſe frémit au diſcours d'Hildebrand, & ſon cœur étoit bien éloigné d'aplaudir à la propoſition qu'il luy faiſoit ; mais comme elle n'avoit point de raiſons recevables ny qu'elle pût aléguer pour authoriſer ſa répugnance pour ce mariage, elle fut obligée de ſe taire, & de ſe contenter de chercher des obſtacles ſecrets.

Quoyque toute la tendreſſe du Pape fût alors du coſté de Théodorine, il n'avoit garde de luy faire en public des honneurs qui euſſent le moindre air de préférence, connoiſſant l'humeur impérieuſe de Mathilde : mais il mit tout en uſage pour avoir un entretien ſecret avec elle ; il la favoriſoit en toutes choſes ; mais ce n'étoit que l'ombre de ſon ancienne maîtreſſe. Il ignoroit le mauvais effet que ſes actions trop libres avoient fait ſur l'eſprit de Théodorine, & quand la Comteſſe luy dit de n'agir pas ſi familliérement, & de ſoûtenir un peu

mieux

mieux la majeſté de ſon rang, il crut qu'elle en étoit déja jalouſe, & ne retrancha rien de ſes plaiſirs.

Le Marquis d'Arimini qui aſpiroit aux Dignitez Romaïnes, afin de mériter mieux Théodorine, fut agreablement ſurpris de voir qu'on alloit au devant de ſes ſouhaits & qu'on luy jettoit, s'il faut ainſi dire, les plus glorieux emplois à la tête. Il crut ne devoir ces avantages qu'à la Comteſſe de Toſcane, & Théodorine y fut auſſi trompée, perſuadez l'un & l'autre des bonnes intentions d'une Protectrice ſi puiſſante, ils voulurent en paroître reconnoiſſans, & ſi Théodorine devint plus complaiſante, Hypolite eut des reſpects ſi profonds & ſi aſſidus, que le mal de Mathilde en devint plus grand. Elle ne ſongea plus à Hildebrand pour luy être fidelle, mais ſeulement dans la veuë de conſerver ſon credit, & comme c'étoit un amant avec lequel il étoit dangereux de diſſimuler, quoy qu'il

fût le plus dissimulé de tous les hommes, elle employa toute son adresse pour bien cacher le nouveau feu qu'Hypolite avoit allumé dans son ame. Elle ne laissoit pas de le mettre de ses parties, & de se trouver même toûjours auprés de luy, lors qu'ils étoient ensemble, mais c'étoit avec tant de précaution que les plus clairvoyans n'y comprirent rien d'abord.

Hildebrand, qui n'avoit pas accoutumé de souffrir, & de se taire, s'impatienta bientôt contre sa retenuë, & considérant que le Marquis d'Arimini parloit ouvertement de son amour, aucune considération ne put l'empêcher de déclarer le sien.

Rome n'avoit jamais été plus galante & plus magnifique sous Auguste, qu'elle l'étoit sous Gregoire VII. La volupté étoit sa Déesse; on ne voyoit dans son Palais que des Courtisans intéressez qui flatoient ses plus grands deffauts, & on en-

tendoit bien plus ſouvent chanter des chanſons amoureuſes, chez le Pape que des hymnes ſacrez, & de ſaintes litanies. Outre cette pratique obſervée à ſon lever, à ſon coucher, & pendant tous ſes repas, les Comédies impures avoient leurs heures affectées: on y voyoit ordinairement des légions de Prélats, & c'étoit par de tels exemples que ces bons Paſteurs aprenoient à leurs Brebis à ſe noyer dans les plaiſirs & les delices de la Terre.

Le Pape avoit véritablement brûle pour Mathilde, mais outre que ſes premieres ardeurs s'étoient modérées dans la tranquillité d'une longue & facile poſſeſſion, Théodorine luy donna d'autres fers; & quoy qu'il eût tout lieu de croire qu'ils ſeroient plus peſans que ceux de la Comteſſe, il fut cependant contraint de les porter. Preſſé de ſes deſirs il inventa de nouveaux jeux pour plaire à Théodorine; Mathilde y paroiſſoit parée comme une

Impé-

Impératrice qui va au Triomphe, dans le deſſein de tenter la conſtance d'Hypolite: mais elle étoit à l'épreuve d'armes beaucoup plus redoutables.

Théodorine qui étoit ſeure du cœur de ſon amant ſe donnoit bien moins de peine, & réüſiſſoit infiniment mieux. Elle étoit contrainte de ſuivre Mathilde au Palais de Latran, quoy que ce ne fût jamais ſans chagrin, & c'étoit ſur cette Scene pleine de licence qu'aprés une courte Meſſe, on donnoit le reſte du temps à la joye.

Il y avoit deſia long temps que Gregoire VII. vomiſſoit des torrens de ſon venin contre l'Empereur Henry, mais aprés l'avoir excommunié & diſpenſé ſes ſujets du ſerment de fidélité, il envoya la Couronne Impériale à Rhodolphe Duc de Souabe, avec une inſolence à laquelle on ne ſçauroit penſer ſans horreur.

Le jour qu'il fit cette belle dé-

marche fut ſolemniſé par de grands divertiſſemens; aprés des jeux publics il y eut un concert chez le Pape pendant le ſouper qui devoit préceder le bal. Toutes les beautez d'Italie s'y trouvérent, on y voyoit quantité d'Illuſtres Etrangers. Le Marquis d'Arimini y parut magnifiquement; Théodorine ſi fit remarquer par les charmes que la Nature luy avoit donnez, plus que par ſes ajuſtemens. Mais Mathilde s'y fit voir toute brillante d'or & de pierreries; & la teſte d'Hildebrand même étoit ornée de tout ce que l'Orient a de plus rare & de plus précieux. On mangea dans un ſuperbe ſalon des mets exquis & recherchez, au bruit d'une admirable muſique, & un de ces hommes qui chantent comme les Enfans, fit entendre ſeul ces paroles:

Profitez, aymable jeuneſſe,
Des beaux jours qui durent ſi peu,
Donnez les tous à la tendreſſe,
Lamour le veut, le temps vous preſſe;
Rien n'eſt plus charmant que ſon feu,
Trop heureux eſt celuy qu'il bleſſe!

Théodorine avoit écouté ce que l'on venoit de chanter avant ce dernier couplet, ſans etonnement, quoy que cela ne fût pas fort modeſte, ayant eû le temps de comprendre que l'on n'étoit rien moins que ſaint au Palais de Latran: mais elle perdit alors patience. En verité, dit-elle à une jeune Romaine qui étoit aſſiſe à table auprés d'elle, & qui ſe nommoit Flavie, je commence à rougir de ce qui ſe dit icy, & ce n'eſt pas là le langage des Cherubins & des Seraphins qu'on y devroit parler; diroit-on des choſes plus libres dans un lieu de débauche? Et pourroit-on s'imaginer que nous ſommes chez le Lieutenant de

Dieu? Vous étes encore bien novice & peu conſommée dans le commerce des Papes, repliqua Flavie, en ſoûriant, & je m'étonne que la fille de Saint Pierre ne vous en aye pas mieux informée; Hé qui eſt-elle, continua Théodorine, cette ſçavante dont vous parlez? Quoy? pourſuivit Flavie vous ne ſçavez pas que Sa Sainteté a adopté Mathilde? La fille de Saint Pierre, interrompit Théodorine, devroit s'employer à faire marcher Hildebrand ſur les traces des Apôtres, puis qu'elle a tant de crédit auprés de luy, & je vous avouë que je ſuis confuſe de ce qui ſe paſſe icy. Vous en verrez bien d'autres, repliqua Flavie, & de peur que l'on ne vous faſſe écraſer, comme l'on eut deſſein d'écraſer l'Empereur à l'Egliſe de Saint Marc, parce qu'il avoit le cœur trop pur, & les yeux trop bons, je vous conſeille de vous y accoûtumer de bonne heure. L'Empereur, pourſuivit

vit Théodorine, hé pourquoy ? Parceque comme je vous l'ay déja dit, ajoûta Flavie, il étoit trop homme de bien. On avoit disposé une poutre à saint Marc en sorte qu'elle devoit tomber sur Henry, pendant qu'il feroit ses priéres: mais l'auteur de cette déteſtable machine succomba luy méme sous le poids d'une groſſe pierre, avant que l'Empereur fût arrivé, & le crime étant jetté sur ce miserable, on le traîna par toute la ville aprés sa mort. Vous m'épouventez, Flavie, répondit Théodorine, & si les Teſtes couronnées sont exposées à Rome à de pareils orages, tout y doit trembler. Vos yeux feront vôtre seureté, ajoûta Flavie, vous n'avez qu'à loüer Hildebrand, à le regarder favorablement, & à flater un peu Brazut, & je vous répons de vôtre vie. Je ne voudrois pas en promettre autant à Mathilde, & si j'étois en sa place je craindrois un peu le dégoût qui suit la trop

grande facilité. Pour moy, reprit Théodorine, je ne prétens regarder le Pape qu'avec des yeux de pénitente pour obtenir le pardon de mes péchez, & je n'ay nulle envie de plaire à Brazut qui me déplait à la mort, & qui me paroît une image naturelle de Judas. Mais, Flavie, dites moy, je vous conjure, puis que vous me parlez franchement, & que vous étes ſi bien informée des affaires Pontificales, ſi vous croyez que le régne de Mathilde puiſſe finir. Je ne veux que huit jours, ou peut-être moins, pour vous en convaincre, reprit Flavie, mais on nous regarde, ne parlons plus bas, de peur de nous faire ſoupçonner de quelque entretien indiſcret.

Pendant qu'elles parloient ainſi le Pape eut toûjours les yeux ſur Théodorine, & Mathilde qui avoit Hypolite à ſon côté tachoit par ſes regards & par ſes actions, de luy faire entendre mille choſes: mais

il

il fut ſourd à tout, & la Comteſſe en ſoupira de chagrin. Le repas étant fini, le Pape fit diſpoſer les places de maniere qu'il ſe trouva au bal derriére Théodorine, & ſi commodément qu'il pouvoit ſe faire entendre d'elle, ſans être entendu des autres, pour peu qu'il baiſſât la voix. Elle eut du chagrin de ſe voir dans une ſituation ſi contrainte. & comme elle tournoit ſouvent la teſte d'un autre côté. Eſt-ce que je vous fais peur, Madame, dit le Pontife en luy preſſant un peu le bras, & que vous avez juré de ne me point regarder? Si c'eſt un vœu je puis vous en diſpenſer, & vous n'ignorez pas que je lie & délie quand il me plaiſt. Comme Vôtre Sainteté ne doit penſer qu'au ciel, répondit Théodorine, mes regards ne lui ſont pas fort néceſſaires. Ma Sainteté, reprit le Pape, en a plus de beſoin que vous ne penſez, & je n'ôteray rien au Ciel en admirant une beauté céleſte. Vous avez des expreſſions

bien étranges, continua Théodorine & que l'on n'aprend ſans doute pas au Collége de ſaint Pierre ; c'eſt apparemment pour m'éprouver que vous-vous en ſervez: mais je n'en abuſerai point, & je ne demande pas mieux qu'à les oublier, puis que je les trouve ſi opoſées à vôtre Caractére. On s'eſt fait une idée de nous, repartit Hildebrand, qui ne nous convient nullement. Quoy? parce que nous ſommes dans un grand rang, & revêtus d'habits Majeſtueux, faut-il que nous paroiſſions toûjours hériſſés d'épines. Nos fulminations ne regardent que les rebelles, & ſi vous ſuivez nos maximes je ſeray à couvert de vos rigueurs puis que jamais on n'a eû tant de ſoûmiſſion pour perſonne du monde que mon cœur en a pour vous. Il n'eſt pas queſtion icy de vous étaller l'étenduë des droits de l'Egliſe, il ſuffit de vous informer de ceux que vôtre beauté vous aſſûre par tout, & de tâcher de vous

rendre

rendre favorable à une paſſion trés ardente. Je voudrois bien, reprit Théodorine, d'un air fort dédaigneux, que la Comteſſe de Toſcane entendît le langage que vous tenez à une jeune perſonne qu'on luy a confiée de bonne foy, pour ſçavoir le jugement qu'elle en feroit. La Comteſſe de Toſcane, répondit Hildebrand, n'eſt ny bizare, ny ſcrupuleuſe, elle ſçait s'accommoder aux temps & aux néceſſitez, & quand elle ſçauroit que je vous ayme, elle a le diſcernement aſſez bon pour n'en eſtre point ſurpriſe, ny ſcandaliſée. Vous la faites bien commode, ajoûta Théodorine, Mais, ſaint Pere, comme elle me le paroît un peu moins, trouvez bon s'il vous plaiſt, que je reigle ma conduite ſur ſon humeur. Faites à ſes yeux tout ce qu'il vous plaira, repartit le Pape, mais aux miens gardez vous bien d'être farouche, ſi vous ne voulez que mon amour me ſoit funeſte. He

quoy! dit Théodorine, Vôtre Sainteté connoît-elle un autre amour que l'amour divin? Et trouvez-vous que je luy ſois contraire, interompit-il? Le Marquis d'Arimini ne vous a-il jamais entretenue d'un plus aiſé, & eſt-ce du Ciel qu'il vous parle lors qu'il paſſe des heures auprés de vous? quoy qu'il n'en ſoit pas le Miniſtre, reprit Théodorine, il l'a peut être fait quelques fois, & la route qu'il tient en me recherchant du conſentement de ma Famille n'eſt point opoſée à l'honneur, ny à la conſcience. Vous croyez donc, pourſuivit le prophane Hildebrand, que les meilleures intentions ſont celles qui tendent au mariage? Je croy, continua-t'elle que celles des Papes doivent être exemptes de toutes ſortes de licences. Que vous étes ſimple, Madame, repliqua le Pontife, ne ſommes-nous pas au deſſus du Vulgaire, & ſi nous pouvons noyer les fautes des autres dans une Mer d'Indulgences,

ces, avons-nous quelque choſe à craindre ou à ménager ? Soyez donc moins timide, ſouffrez que je vous ayme, ne me haiſſez pas, & n'apréhendez point de blaſme en favorisant un homme qui peut vous en mettre à couvert. Laiſſez Mathilde s'amuſer avec Hypolite, elle ne voit que luy au millieu de mille perſonnes. Quoi ! interrompit Théodorine, avec aſſez d'émotion, vous offenſez ſans y être forcé une perſonne qui eſt ſi atachée à vôtre gloire, & tous les egards de Mathilde pour le Saint Siége ne vous empêchent pas de la calomnier ? J'ay bleſſé vôtre cœur par un endroit ſenſible, repartit Hildebrand, mais vous avez ſi peu de pitié du mien que je ne ſçaurois m'en repentir. Songez-y, belle Théodorine, & faites réfléxion ſur ce que je vous ay dit. Je ſuis Pape, mais je ſuis homme, & ſi vous êtes auſſi cruelle que vous étes aymable, il faudra que je meure déſeſpéré. Le Pon-

tiſe ne parla plus bas. Le bal s'acheva & le Marquis d'Arimini qui voyoit ſa Maîtreſſe en proye aux importunitez d'Hildebrand duquel il avoit démeſlé la paſſion, s'impatientoit ſans jalouſie pour le repos de Théodorine. Mathilde avoit déja fait à ce jeune Prince cent diſcours ambigus, auxquels il feignoit de ne rien comprendre, & elle ne ſe rebuta point par l'indifférence qu'il luy témoigna.

Le lendemain il fut obligé de conduire Mathilde à la meſſe; & dans le deſſein qu'elle avoit de le diſputer à Théodorine il luy étoit avantageux d'avoir la bien-ſéance pour elle. Pendant le Service il eut le temps de s'aprocher de Théodorine, qui prévenue de ce que le Pape avoit voulu luy faire entendre le receut avec une grande froideur. Que vous ay-je fait, Madame, luy dit-il, étonné d'un accueil ſi peu ordinaire, vous me regardez comme un criminel, & vos beaux yeux

ſem-

ſemblent me menacer de quelque orage funeſte ? ceux de Mathilde vous garentiront de tout, repliqua-t-elle fiérement : mais ce n'eſt point icy où nous devons nous expliquer là-deſſus, & pour étre ſouvent dans un Palais où les licences ſont ſi communes, nous ne devons pas en prendre aux piez des Autels. Elle tourna la teſte en prononçant ces paroles, & le pauvre Hypolite demeura ſi conſterné qu'il penſa refuſer ſa main à Mathilde qui luy tendit la ſienne, lors qu'il falut ſortir de l'Egliſe.

Le Pape étoit un peu ſoulagé d'avoir fait ſa déclaration d'amour, mais cela ne ſuffiſoit pas pour le contenter : & comme il vouloit ménager l'eſprit ſoupçonneux de l'intéreſſée Mathilde, il n'oſoit agir auſſi ouvertement que ſon ardeur impatiente auroit voulu qu'il eût fait. Il eut recours à ſon cher Brazut en cette occaſion, comme en beaucoup d'autres, & ne le croyant

yant pas moins propre pour ſervir ſon amour que ſes fureurs, il le conjura par l'étroite amitié qui étoit entre eux de faire en ſorte qu'il pût étre aimé de la niéce d'Azon. Il ſçavoit bien qu'une des plus fortes raiſons qui l'avoit rendu cher à Mathilde c'étoit la riche profuſion de ſes préſens continuels, & ſe ſervant du meme moyen il envoya ſon confident porter à Théodorine des perles & des pierreries qui auroient pu ſervir à parer des Reynes.

Brazut avoit toutes les qualitez qui ſe doivent rencontrer dans un grand Scelerat : ſon eſprit étoit ſouple & ingénieux, ſon front au deſſus de la honte des mépris, ſa patience inépuiſable, & ſon experience conſommée ; il n'avoit point d'autre but que celuy de plaire à Hildebrand & l'impunité de ſes crimes le faiſant marcher la teſte levée il entreprit de corrompre la vertu de Théodorine, avec autant d'audace

que :

que s'il eût été lui faire une exhortation à la ſainteté.

Avant que de la demander il eut la précaution de voir Mathilde, & de lui dire quelque choſe de la part du Pape pour prétexter la viſite. Elle qui n'avoit plus dans l'ame que l'idée d'Hypolite, ne s'amuſa pas à étudier Brazut & aprés l'avoir écouté avec aſſez de nonchalance, elle le laiſſa paſſer à la chambre de Théodorine, qui étoit ſeule dans ce moment, n'ayant meme aucune de ſes femmes auprés d'elle. Elle paroiſſoit triſte & rêveuſe; ſes habits & ſa coëffure étoient plus négligez qu'à l'ordinaire; mais ce petit déſordre qu'accompagnoit bien un air languiſſant, la rendit ſi aymable aux yeux de Brazut qu'il ne put être un agent auſſi fidelle qu'il avoit réſolu de l'être. Il n'étoit pas de bronze, non plus que ſon Maître, & les charmes d'un objet ſi touchant confondirent aiſément ſa raiſon avec le deſir & l'eſperance de plaire. Aprés

avoir

avoir regardé quelques momens la belle & mélancolique Théodorine, comme l'on fait les choſes qu'on admire, & qui touchent, il s'en approcha reſpectueuſement, & tâchant de couvrir ce que ſa figure avoit de deſagréable par une grande humilite, je ne ſçay, Madame, luy dit-il, ſi l'heure que je prends pour m'acquiter auprés de vous, d'un ordre que Sa Sainteté m'a donné, ne vous ſera point incommode. Comme tout ce qui vient de cette part doit être fort reiglé, répondit-elle, je ſeray toûjours diſpoſée à vous entendre. Vous n'ignorez pas, continua Brazut, l'empire que vôtre beauté s'eſt acquis ſur le cœur du Pape. Je croyois, interrompit froidement Théodorine, qu'il ſe contenteroit d'avoir mis ma patience & ma diſcretion à l'épreuve, & qu'il ne chercheroit pas de Second pour me donner une nouvelle confuſion : mais puis qu'il vous met de la partie, je vous diray franchement que s'il n'eſt pas honteux

de

de vous montrer ſes foibleſſes, vous le devriez être de me les venir confirmer. Hé quoy, Madame, reprit Brazut, ſi le Chef de l'Egliſe & s'il le faut dire, le Maître du Monde Chrétien vous offenſe en vous témoignant de l'amour que ſeroit-ce ſi Brazut vous diſoit ce qu'il penſe & ce qu'il reſſent? Brazut! Interompit-elle avec tout le mépris qu'il méritoit, Brazut! Ah! je me garderay bien de le croire capable d'une inſolence dont je voudrois punir ſévérement la ſeule penſée, & ſi la Majeſté de la Thiare me fait garder quelque reſpect pour celuy qui la porte, je n'épargnerois guére un audacieux fait comme vous. Hé bien, Madame, répondit ce flateur inſigne en ſoupirant, hé bien, ne parlons plus de Brazut, & revenons à Hildebrand. Ce n'eſt pas du reſpect qu'il vous demande pour ſes Couronnes, c'eſt de la reconnoiſſance pour ſa tendreſſe, & de l'amitié pour ſa perſonne. Voilà, continua-t-il

en

en luy préſentant ſes bijoux un echantillon médiocre de ſa magnificence, qu'il vous ſupplie d'accepter.

Brazut, interrompit la courageuſe Théodorine rouge de honte & de colére, vous me feriez plus de plaiſir, & vous m'offenſeriez moins que vous ne faites, ſi vous me preſentiez un de ces ragoûts dont vous avez régallé tant de Papes; & c'eſt trop que d'avoir à ſouffrir les diſcours d'Hildebrand & les vôtres. La Comteſſe Mathilde, continua Brazut ſans patre émeu, ne m'a jamais traité d'empoiſonneur lors que je luy ay rendu de pareils hommages de la part de mon Maître, & vous mettez, Madame, le reſpect que j'ay pour vos charmes à une aſſez ſenſible épreuve. Je ſouffriray tout en conſidération de mon devoir, & de vous même: mais ne me renvoyez donc pas avec ce que je vous offre de ſi bonne foy. Allez, Brazut, continua l'irritée Théodori

ne,

ne, allez dans les lieux publics chercher quelque libertine affamée qui accepte vos preſents, & laiſſez-moy un peu de repos. Elle ne voulut plus rien écouter aprés ces derniéres paroles, & l'officieux Brazut ſe retira bien amoureux, réſolu d'exagérer à Hildebrand la difficulté de ſon entrepriſe, non pas par affection, mais par intéreſt.

Le Pape eut le cœur gros du procédé de Théodorine, ſans ſe rebuter cependant. Et le Marquis d'Arimini qui cherchoit à la détromper d'une penſée injurieuſe pour luy, qu'elle avoit conceuë aſſez legérement, ne travailla pas en vain.

Hildebrand eut le loiſir de méditer des plaintes amoureuſes qu'il fit les larmes aux yeux dés qu'il put approcher de Théodorine. Hé bien, Madame, luy dit-il, vous mépriſez mes vœux, & mes préſents, & tout ce qui vient de moy vous donne de l'horreur. Eſt-ce que je n'ay pas

choiſi

choisi des mains & une bouche assez illustres & assez éloquente pour vous présenter les uns, & vous exprimer les autres ? Vous n'avez pas sujet de vous plaindre de Brazut, interrompit-elle avec un sourire malicieux, & il avoit tant de peur que vôtre cœur, vôtre Grandeur, & vos pierreries ne fussent pas d'un assez grand mérite pour moy, qu'il s'est encore voulu donner tout entier par dessus pour relever la dignité du présent, & qu'il n'a tenu qu'à mon indifference de le mettre au nombre de mes conquestes. Je connois assez le zéle de Brazut, repliqua le Pape, pour étre bien persuadé que la vie ne luy est pas plus chére que les occasions de me servir ; Et je ne sçay, continua Théodorine, en riant, si celle qui vous parle, & que vous estes cause qu'il a mortellement offensée, ne luy est pas plus chére que cette vie dont vous parlez, & que vôtre faveur qui le

rend

rend ſi inſolent. Vous me dites une choſe aſſez ſurprenante, repliqua Hildebrand; que Brazut ſoit amoureux de vous, c'eſt un événement naturel & poſſible: mais qu'il m'en faſſe un miſtére lors que je confie mes plus précieux intérets à ſa fidélité, c'eſt ce qui n'eſt pas pardonnable. Ne vous aviſez pas de vous fâcher contre luy, continua Théodorine, avec un air dédaigneux, inſuportable pour le Pape, ſi vos avez les clefs du Ciel il a celle de la mort; & ſes liqueurs dont vous n'ignorez pas la vertu pouroient bien aller juſques à vous. Mais, Madame, répondit Hildebrand, avec chagrin, ne craignez vous point d'offenſer par vos piquantes railleries celuy devant lequel tant de Nations fléchiſſent les genoux? Mais vous, ajoûta-telle, n'avez-vous point de peur que je vous regarde comme un impie & que je ne vous évite comme un monſtre? L'auguſte pompe qui

vous

vous environne ne m'aveugle point, & au travers de ſa grandeur je remarque toutes vos foibleſſes. Pour eſtre jeune, continua Hildebrand, vous eſtes déja bien ſcrupuleuſe, laiſſez ramper mes honneurs devant vous, puis qu'on ne ſçauroit trop s'humilier en votre préſence. Hé! vous prétendez qu'on vous traite de ſaint aprés ces expreſſions prophanes, continua cette belle fille; ſi j'avois une beauté capable de produire les effets que vous dites, je la condamnerois à ne ſe montrer jamais. Conſultez vos devoirs & vôtre gloire, & vous parlerez un autre langage. Je ne conſulte plus que vos yeux, s'écria Gregoire, ce ſont mes Oracles, & mes Juges, & il faudroit d'autres forces que les miennes, pour réſiſter à leur pouvoir. Demandez à la Comteſſe de Toſcane, reprit Théodorine, ſi vous devez les écouter. Je ſuis ſeure que je gagneray ma cauſe devant elle.

Hé

Hé à quoy bon apeller Mathilde, dans nôtre commerce, repliqua le Pape, ne voudriez-vous point auſſi y faire entrer Hypolite. Puiſque vous y avez bien introduit Brazut, repartit-elle, d'autres y pourroient trouver place: mais non ſaint Pére, je veux oublier vos folies, & ne vous regarder jamais que comme le ſacré Paſteur des Chrêtiens. J'ayme beaucoup mieux que vous me regardiez comme vôtre Eclave, pourſuit-il. Elle ne répondit à ces derniéres paroles que par une revérence, & laiſſa le Pape dans une furieuſe agitation. Il voyoit bien que cette belle fille étoit infléxible, & qu'en la preſſant trop il feroit peut-être, éclater un miſtére qu'il étoit à propos de tenir ſecret, pour ne pas obliger Mathilde à ſe déchaîner. Il étoit irrité contre Brazut, & le faiſant venir dans ſon Cabinet, vous m'avez donc trahi, perfide, luy dit-il, d'un air furieux, & au lieu

de vanter mes feux à Théodorine, vous n'avez ſongé qu'à faire valoir les vôtres. Vôtre Sainteté paye mal mon zéle, répondit ce ſcelerat ſans paroître étonné; il eſt vray que j'ay demandé à Théodorine la voyant ſi irritée contre vôtre amour, ce qu'elle penſeroit donc ſi un homme comme moy luy offroit ſon cœur. Mais je n'avois pas d'autre intention que de m'abaiſſer en vous élevant. Il faut qu'elle ayt mal interpreté vôtre intention, & elle a pris ce que vous luy avez dit pour une déclaration d'amour. C'eſt l'ordinaire des Beautez vaines, pourſuivit le Favory de Hildebrand, de ſe perſuader que tout leur en veut: mais elle ne connoît pas Brazut, qui n'a & n'aura jamais d'amour que pour ſon Maître. Ne voyez-vous pas bien que toutes ſes fiertez prennent leurs forces dans les ſentiments qu'elle a pour Hypolite; éloignez cet heureux Amant, ſi vous voulez venir à bout de vôtre Maîtreſſe.

Mais

Mais, interrompit Hildebrand, ſi je faiſois ſortir le Marquis d'Arimini de Rome, Mathilde, qui ne regarde plus que luy, deviendroit un importun Argus pour moy, & tant que je luy laiſſeray cet amuſement qui ne me donne point de jalouſie, parce que je n'ay plus d'amour pour elle, je pourray voir Théodorine en ſeureté, & luy parler quelquefois en particulier. Vous pretendez donc en demeurer là, reprit Brazut, & ſoupirer ſans aller plus loin, comme les hommes ordinaires pourroient faire. Je ne ſçai pas trop ce que je prétens, ajoûta le Pape, mais je n'ignore point ce que je ſouhaitte. Enfin je crain Mathilde, & j'en ay aſſez de ſujet. Vôtre Sainteté, ſçait, repartit Brazut, que je me ſacrifierois pour ſon ſervice, & ſi Mathilde vous peſoit trop j'ay de bons remédes contre les longues opreſſions. Je vous entens, Brazut, ajoûta le Pape, mais je ne croy pas que je doive

employer vôtre pouvoir en cette occaſion.

On vint alors avertir Hildebrand que pluſieurs Couriers de divers endroits aportoient des avis certains d'un grand armement de l'Empereur Henry, qui prétendoit ſe venger de l'excommunication honteuſe de Gregoire, & du couronnement de Rhodolphe, & que ce Prince même avoit fait élire Guibert ſon Chancellier Pape, ſe croyant auſſi authoriſé à créer un Pontife, qu'Hildebrand à faire un nouvel Empereur.

Ces nouvelles épouvantérent ſi fort le Pape que ſans Mathilde qui avoit aſſez de courage pour combatre ſa foibleſſe, il ſeroit mort de frayeur ſur le champ. Aprés l'avoir raſſeuré, elle luy demenda des forces, & ne promit pas moins que de réduire Henry, au point de venir baiſer les piez de Sa Sainteté. Prenez tout Princeſſe, luy dit-il ravide cette propoſition, ſervez vous des Clefs

de

de l'Eglise, s'il eſt néceſſaire, mais delivrez moy d'un Concurrent. Le Marquis d'Arimini ne demandera pas mieux, que les occaſions de ſe ſignaler; donnez-luy les Armées Romaines. Hypolite poura meſuivre, repartit Mathilde, mais je veux commander & prendre les Armes. Vous, Madame, interrompit Hildebrand, & quel ſaint tranſport vous anime? Quoy! vous expoſeriez vôtre belle teſte aux foudres des combats, pendant que la mienne ſeroit en ſeureté? Gardez Rome, & Théodorine, continua-t-elle, & me laiſſez le plaiſir de chercher à mériter le nom de Héroine.

Le Pape ne pouvoit pas ſouhaiter un meilleur party, & Mathilde qui ſçavoit tout ce qui ſe paſſoit dans ſon ame & qui ne ſe ſouciоit plus de ſon amour, donna d'abord des ordres pendant qu'il fit l'empreſſé pour les préparatifs de la guerre.

Hypolite fut appellé au Conſeil

où la Conteſſe préſidoit. Elle fit de ſi belles harangues que l'Egliſe en fut éblouye, & qu'elle la regarda comme un Ange que le Ciel envoyoit à ſon ſecours. Le Marquis d'Arimini fut honoré d'un Employ fort conſidérable, & quelque peine qu'il eût à s'éloigner de Théodorine, l'envie qu'il avoit de rendre ſon nom plus fameux le fit réſoudre à cette abſence; ne craignant rien d'une fidélité qui luy étoit bien connue. Vous allez donc chercher les périls, luy dit Théodorine, lors qu'il luy fut dire adieu: mais vous ne trouverez, peut-être, pas autant de facilité à vaincre les forces de l'Empire, que vous en avez eû à vous rendre maître de mon cœur; à peine m'avez vous conſultée pour courir au péril, & dés que Mathilde a parlé vous-vous étes déterminé à la ſuivre. Voudriez-vous, ma Princeſſe, reprit-il, que je demeuraſſe lâchement à Rome, pendant qu'une femme iroit à la guer-

guerre, & me trouveriez-vous digne de vos bontez apres cette honte? Je ſçay que le party de Henry eſt plus juſte que celuy de Hildebrand, & ſi vous n'aprouviez pas que je ſerve le dernier, il faut du moins que vous me permettiez d'aller offrir mon épée au ſecond. Hé auriez vous le courage, reprit-elle, de la tourner contre Mathilde qui vous ayme tant & qui ne devient, peut-être, Général d'Armée que pour vous voir plus à ſon aiſe, & vous donner de l'amour par le ſecours, de la victoire. Vous étes bien ſeure que je n'en auray jamais que pour vous, repartit Hypolite, & ſi vous voulez que je m'opoſe à Mathilde vous n'avez qu'à parler. Non, continuat-elle, cette conduite paroîtroit une véritable trahiſon. Hildebrand eſt méchant, mais il ne vous a point fait de mal: & puis qu'il faut partir je ſouhaite que vous ſuiviez l'Armée Romaine, auſſi en repos ſur ma fidélité, que je veux

être seure de la vôtre. Je ne crains point la Comtesse de Toscane, depuis que vous m'avez juré qu'elle vous est indifferente, & vous connoissez trop bien ma délicatesse pour être jaloux des vices, des rides, & de la magie de Hildebrand. Trois Couronnes plantées sur un bonnet de Prêtre ne vous chasseront point de mon cœur. Et tous les Lauriers que Mathilde pourroit mériter joints à l'Empire du Monde, ajoûta Hypolite, ne vous effaceroient pas de mon ame: sa beauté est l'ouvrage de ses soins, & de l'industrie de Brazut qui épuise son art, pour donner des graces à son teint, & il faut être Hildebrand, pour avoir pû se repaître si long-temps de fard & de grimaces.

Aprés cette conversation & un adieu plein de tendresse, ces deux Amans, se séparérent assez satisfaits; & Mathilde qui avoit fait divorce avec la modestie, endossa la cuirasse, & prit l'armet d'un air guer-

rier

rier. Le Pape la vit dans cet équipage ſans rentrer dans ſes fers. Afin qu'on ne luy demandât pas compte de la conduite de Théodorine elle en confia le ſoin à Félixe mére de Flavie qui paſſoit pour une perſonne fort vertueuſe, & elle partit de Rome à la tête d'une belle & nombreuſe Armée.

L'Empereur qui avoit fait créer Guibert Pape ſous le nom de Clement trois, ne ſongeoit qu'à chaſſer Hildebrand du Saint Siége, & ce fut alors que la funeſte ambition & les paſſions vicieuſes cauſérent d'étranges maux en Allemagne, & en Italie, à la faveur de ces troubles déplorables. Henry V. fils de Henry IV. s'éleva contre ſon Pére, & l'on vit avec horreur des guerres étrangeres, & des guerres inteſtines, qui furent toutes moins inſuportables que celle que Mathilde fit au Marquis d'Arimini. Aprés luy avoir long-temps oppoſé un reſpect plein de froideur, il fallut en venir à une

réſiſtence ouverte, & dans ſa fureur emportée elle fut cent fois ſur le point de le faire périr ; mais l'amour le deffendit toûjours contre la colére ; & il réuſſiſſoit ſi bien dans les combats que tout le monde l'admiroit.

Théodorine n'étoit pas moins perſécutée à Rome, ayant à ſouffrir les importunitez du Pape, & celles de Brazut ; Felixe ſage & prudente luy fut d'un grand ſecours, & l'on n'oza luy faire de violence chez une perſonne que tous les Romains reſpectoient.

Enfin, cette belle fille avertit ſa mére qu'il n'étoit pas à propos de la laiſſer plus long temps à Rome. On la demanda donc au Pape, qui ne voulut point la laiſſer partir ſur les prétextes de la guerre. Azon mourut pendant que ſa femme faiſoit de ſi belles proüeſſes, en criant tout haut à la tête des Troupes qu'elle brûloit d'un ſaint amour pour le Siége Romain. Se voyant déliée du mariage

par

par la mort de ſon Epoux, elle fit de nouveaux efforts auprés de Hypolite qui fut toûjours inſenſible pour ſa perſonne, pour ſon crédit en Italie, & pour l'immenſité des richeſſes qu'elle avoit volées à l'Egliſe pendant ſon commerce amoureux avec Hildebrand.

Mais il arriva une étrange criſe. L'Empereur ayant vaincu dans une bataille importante, fit paſſer ſon armée juſques à Rome, ſans trouver d'obſtacle. On y déteſtoit l'abominable Hildebrand; & Henry IV. que cet orgueilleux ſerpent avoit traité ſi indignement, quoy qu'il ne fut que fils d'un Charpentier, pouſſa ſon bonheur ſi loin, que Gregoire fut contraint de s'enfuir de Rome, où Clement parut en équipage Pontifical. Hildebrand mourut à Salerne de rage & de douleur, & Mathilde qui vit Hypolite courir à Théodorine, dés qu'il ſceut que Rome étoit aſſiégée, s'arracha les cheveux, & pleura ſur ſes

prétendus lauriers. Elle ne renonça pas cependant au crime, & s'étant retirée en Italie, ce fut encore par ſes brigues qu'on éleut Victor III. & enſuite Urbain II. Papes; elle eut cependant la mortification d'aprendre que Théodorine aprés être retournée chez ſa mére avoit epouſé le Marquis d'Arimini, & qu'elle étoit la plus heureuſe femme du monde; aprés en avoir gémi de fureur, elle chercha ſa conſolation dans de nouvelles intrigues, auſſi peu innocentes que les premieres; & pour donner une belle idée de la pureté de ſes mœurs, & de la ſainteté de ſa vie, elle reſtitua à l'Egliſe en mourant tout ce qu'elle luy avoit pillé, faiſant le ſiege Romain ſon heritier; action que les Panegyriſtes ont choiſie entre un milliion de méchantes, pour en faire l'éloge & la canoniſer.

F I N.

HISTOI-

HISTOIRE AMOUREUSE DU *Cardinal de Richelieu.*

C'Eſt une choſe terrible que l'avidité de régner ſans concurrence, lors qu'elle ſe trouve mêlée avec d'autres paſſions; & une femme tendre & ambitieuſe qui voudroit commander à tout le monde, ſans pouvoir ſe commander à ſoy-même, ſe fait ordinairement craindre, & trés-peu ſouvent aymer.

Telle fut Marie de Medicis, fille de François de Medicis, Grand Duc de Toſcane & femme de Henry IV. Roy de France. Pendant

la vie de ce Prince ſon humeur impérieuſe eut la mortification de luy voir des Maîtreſſes déclarées, & de ſçavoir qu'il avoit des Favorites ſecrettes, & aprés en avoir murmuré tout haut, & s'en être plainte en particulier, à Leonor Galigay fille de ſa nourrice, qu'elle avoit amenée d'Italie, & qui étoit ſa confidente, elle ne trouva rien qui pût mieux la conſoler que Concino Concini ſon Ecuyer, qui étoit né à Florence & qu'elle diſtinguoit entre tous ſes Officiers par ſon eſtime & par ſes faveurs. Il étoit fort bien fait & tout propre pour les grandes intrigues dans leſquelles la Cour de France ſe vit plongée.

Henry IV. qui n'avoit jamais été jaloux de Marguerite de Vallois, quelque belle & quelque galante qu'elle eût paru, ne s'aviſa pas de le devenir de Marie de Medicis qui avoit beaucoup moins de charmes, & qui paroiſſoit bien plus prude; ainſi pendant que le Roy aprés ſes victoi-

victoires s'amuſoit à divertir les Dames, la Reine qui avoit le champ libre pour faire tout ce qui luy plaiſoit, laiſſoit agir l'aſcendant que Concini avoit ſur ſon eſprlt & s'aperceut bien-tôt qu'il s'étendoit juſques dans ſon cœur. Elle n'étoit pas ſi exempte de ſoupçons que ſon Mary, & craignant que Concini ne s'atachât aſſez à quelque fille aymable pour en faire ſa femme, elle voulut qu'il épouſât Leonor Galigay, qui étoit la plus laide, mais la plus adroite de toutes les Créatures.

Leonor qui voulut bien ſe contenter du nom d'épouſe vitcent choſes aprés ſon mariage que l'on ne ſoufre pas toûjours patiemment, & mettant un bandeau de prudence & de ſoûmiſſion ſur ſes yeux, elle ne perdit rien de ſa faveur auprés de Marie de Medicis.

Le Ciel qui ſçait de quoy les hommes ſont faits, & qui ne differe quelques fois ſes châtimens que pour les rendre d'un plus grand exem-

exemple, permit que Henry IV. périt par la main de Ravaillac, & ce fut alors que la fortune de Concini courut la poſte. Jamais on ne vit tant d'honneurs, ny ſi précipitez tomber en foule ſur un ſeul homme. Il fut d'abord Gentilhomme de la Chambre du Jeune Roy Loüis XIII. en même temps on le fit Marquis d'Ancre, Gouverneur de Normandie, & de la Citadelle d'Amiens, & enfin Maréchal de France conduiſant l'Etat, & la Régente pendant la Minorité du Roy.

La Marquiſe d'Ancre qui avoit toute la vanité qu'une femme venue de rien & qui ſe voit dans l'élévation eſt capable d'avoir, ſe baignoit dans la joye, & tirant un nouvel orgueil des Dignitez de ſon Mary elle étalloit ſon luxe aux yeux d'une Cour magnifique, eſperant que ſes ornemens extérieurs luy tiendroient lieu de beauté entre les Dames. Pour le Marquis il ſe

fit

fit un monde d'ennemis, mais il ne s'en mettoit point en peine, & tout étoit favorable & riant pour luy tant qu'il fut aymé de la Reyne Mére, qui avoit marié le Roy ſon fils à Anne d'Autriche Infante d'Eſpagne, quoy qu'ils fuſſent tous deux preſque encore dans l'enfance.

Comme le cœur des femmes eſt un labyrinthe dans lequel la raiſon des hommes ſe perd ſouvent, il ne faut pas s'étonner ſi le Maréchal d'Ancre prit les bienfaits de Marie de Medicis pour des aſſeurances certaines de la ſolidité de ſon bonheur, & s'il ne craignoit pas avec un ſi ferme apuy le bouleverſement de cette prodigieuſe fortune, qui faiſoit l'étonnement & l'envie de toute la France. Mais on vit paroître à la Cour malheureuſement pour luy une nouveauté qu'il n'attendoit pas, & qui empoiſonna ſa proſperité.

C'étoit Jean Armand du Pleſſis Evêque de Luçon, âgé de vingt-

deux

deux ans, bien fait, ſpirituel, actif, adroit, & entreprenant, qui revenoit de Rome, & qui eut bientôt de l'accez auprés de la Reine-Mére par la faveur du Marêchal d'Ancre, auquel il s'atacha d'abord. Ce jeune Prélat débita une morale ſi fine & ſi agréable à Marie de Medicis que le crédit de Concini diminua. Il s'aperceut plûtôt du dégoût de la Reine qu'il n'en comprit la raiſon, & pour maintenir ſa fortune on peut dire qu'il diviſa la France, & qu'il fut cauſe de bien des maux.

Le Roy étant ſorti de ſa Minorité, l'Evêque du Luçon, qui ne ſe ſoucioit guére de voir languir ou errer les troupeaux que l'Egliſe commettoit à ſes ſoins, couroit aprés les Dignitez Eccléſiaſtiques, & tournant le dos aux Prophetes & aux Apôtres il ne fit point de ſcrupule de pratiquer ce qu'ils deffendoient; ne croyant pas que la ſimplicité Euangelique pût faire aucun

hon-

honneur aux perſonnes dévouées à la grandeur. Il faiſoit ſi bien ſa cour aux Miniſtres, qu'il étoit conſidéré de tous, & il prit un tel aſcendant ſur le cœur de la Reine-Mére qu'elle n'eut bientôt des égards que pour luy.

Le Marêchal d'Ancre luy procura la charge de grand Aumônier de la jeune Reine, qu'il vendit peu de temps aprés une groſſe ſomme pour accommoder ſes affaires, & la Reyne-Mére qui aymoit à le voir eut l'adreſſe de le rendre néceſſaire au Marêchal. C'eſt, luy diſoit-elle ſouvent, un jeune homme déja fort éclairé, plein de zéle, & de vigilance, qui paroît ferme, & qu'on pourra employer utilement. Concini crut la Reyne, & on fit l'Evêque de Luçon Conſeiller d'Etat.

Outre la haine que l'on conçoit d'ordinaire pour les Etrangers qui ſurpaſſent ceux du païs en bonne fortune, le Marêchal d'Ancre étoit encore accablé d'une averſion que plu-

plusieurs personnes illustres avoient naturellement pour luy. Le Marêchal de Boüillon n'avoit rien plus à cœur que de le rendre suspect au Roy, & pour cela il faisoit agir de Luynes qui entroit en faveur auprés de Louis XIII. Le Duc de Longueville n'étoit pas moins envenimé contre luy, & l'on vit tout d'un coup des torrens de témoins ataquer sa conduite. La Reine qui ne l'aimoit plus le laissa entraîner au Courant, & fut peut être bien aise de voir abatre une Tête qui luy faisoit quelquefois baisser les yeux. Comme elle avoit toute la finesse & la dissimulation d'une véritable Italienne, elle fit d'abord semblant de prendre le party du Marêchal, & laissa cependant assez grossir l'orage pour l'abimer sans retour. Il pouvoit l'éviter en fuyant: mais soit qu'il eût trop peu de prudence ou trop de témérité, il demeura dans le danger.

La Reine de concert avec l'Evêque

que de Luçon, qui avoit déja des gages d'un crédit asseuré, fit arrester le Prince de Condé qui n'aymoit pas le Marêchal, afin d'en jetter la faute sur Concini, pour animer le peuple. Themines qui fit cet exploit en eut le bâton de Marêchal de France; tant ils étoient alors à bon marché; & au bruit de la prison de ce Prince ses amis se retirérent de la Cour. Le Roy s'en irrita, l'Evêque de Luçon caballoit sourdement contre le Marêchal d'Ancre son bien-faicteur, Marie de Medicis repue de ses services l'abandonna à sa mauvaise Etoile, & Vitry Capitaine des Gardes s'immortalisa par le massacre de ce Ministre disgracié. Sa femme qui ne voulut pas l'abandonner périt avec luy, & le reste de sa famille demeura miserable.

Comme ses Créatures furent privées de leurs emplois, il sembloit que l'Evêque de Luçon dût être submergé: on luy donna sa maison pour prison; la Reine-Mére fut

aussi

auſſi conduite à Blois par les Gardes du Roy, & pendant cela l'Evêque de Luçon qui avoit eû le temps de méditer ce qu'il devoit dire ſe juſtifia avec tant d'art & de hardieſſe, qu'il eut la liberté de demeurer à la Cour, & de rentrer même dans le Conſeil : mais il avoit ſes raiſons pour chercher la Reïne-Mére, & ne voulant point profiter de cette douceur, il fut à Blois prendre le tître de Surintendant de la Maiſon de Marie de Médicis, & occuper auprés d'elle de toutes les manieres la place de l'infortuné Concini.

De Luynes qui craignoit l'eſprit de l'Evêque de Luçon, obligea le Roy à luy envoyer un ordre de ſe retirer en Anjou au Prieuré de Couſſay, où il eut le loiſir d'écrire de belles Miſſives au Roy, qui ne laiſſa pas de luy commander d'aller à Luçon & de là à Avignon où il compoſa de certains livres de Controverſe contre les Huguenots, qui

leur

leur ont fait plus d'honneur qu'à luy.

De Luynes qui bâtiſſoit ſa fortune ſur les débris de celle du Marêchal d'Ancre, gouvernoit abſolument le Roy, & ſa faveur donnoit un tel ombrage aux Grands que pluſieurs, & particuliérement le Duc de Boüillon, conſeillerent à la Reine-Mére de ſe ſauver du Château de Blois, dont l'abſence de l'Evêque de Luçon luy rendoit le ſéjour inſuportable. Le Duc d'Epernon luy ayda en perſonne, on la mena à Loches avec une ſeule de ſes femmes, elle n'y demeura qu'un jour & paſſa de là à Angoulême.

Cette fuite de Marie de Medicis donna de la terreur à de Luynes, & quoy que le Duc d'Epernon en ayt eû l'honneur il eſt certain qu'elle ne fut véritablement redevable de ſa liberté qu'à l'Evêque de Luçon qui envoya Pont-Courlay ſon Beaufrére au Miniſtre de Luynes luy offrir le crédit qu'il avoit auprés

de

de la Reine-Mére pour la mettre à la raiſon. Cette propoſition de l'Evêque fut acceptée, ſans qu'on pût concevoir les raiſons qu'il avoit d'en être bien aiſe, il vit Marie de Medicis à Angoulême, où il luy parla, peut-être, de toute autre choſe que d'affaires d'Etat, mais quoy qu'il luy pût dire, elle y parut ſi ſenſible, qu'il eut tout lieu d'être content, & ménageant adroitement la Princeſſe & la Cour, elle eut d'abord des Places de ſeureté, & entre autres la Citadelle d'Angers, dont elle donna le Gouvernement au frére ainé de l'Evêque de Luçon, qui mit de ſon chef des Gouverneurs en divers endroits.

Le Roy qui vouloit conférer avec la Reine ſa Mere, fut l'attendre à Tours, mais l'Evêque de Luçon qui ne voyoit aucune aparence de rentrer au Conſeil l'empêcha d'y aller pendant quelque temps, à la fin il fallut s'y rendre ; on lui fit

une

une magnifique entrée. De Luynes avoit été fait Duc & Pair, prodige que l'on n'attendoit pas si-tôt, & tout lui paroissoit favorable.

L'entreveuë du fils & de la Mére se fit dans une Maison du Duc de Montbazon; il ne parut aucune aigreur de part ny d'autre, on promit à Marie de Medicis ce qu'elle demanda, on ne la trouva pas disposée à retourner à Paris, & il parut clairement que c'étoit une inspiration de l'Evêque de Luçon qui avoit trop de vanité pour rentrer dans la Capitale de France avec son simple tître d'Evêque, déja si au dessous de ses orgueilleuses prétentions.

La Reine-Mére augmenta les soupçons de la Cour, en recevant des députez Huguenots de la Province d'Anjou, qui venoient luy témoigner la joye qu'ils avoient du séjour qu'elle faisoit dans leur Province. Elle les asseura avec beau-

coup de douceur & de familiarité, qu'ils auroient en elle une bonne Voiſine, & ces marques de bienveillance groſſirent extrémement ſa Cour. Mais ce qu'il y avoit de plus agréable pour elle, c'eſt que rien ne la contraignoit, & que l'Evêque de Luçon la pouvoit entretenir les jours entiers, & une bonne partie des nuits. Vous voyez, lui diſoit-elle, que vous me menez comme il vous plaît, que je n'écoute les propoſitions du Roy qu'autant que vous le trouvez bon, & qu'il ne falloit pas moins que vous pour me faire trouver de la tranquilité dans l'exil. Si Vôtre Majeſté pouvoit comprendre combien je ſuis reconnoiſſant, répondit l'Evêque, elle ſe trouveroit, peut-être, payée d'une partie de ſes bontez; je veux bien vous être redevable, mais, Madame, ne trouvez vous pas qu'il y auroit, un peu de foibleſſe à ſuivre le Char d'un Fils entraîné par une foule d'ambitieux qui

qui ne demandent que l'abaiſſement de Vôtre Majeſté, qui craignent en vous non ſeulement les puiſſances de la Nature, mais l'art de commander & de régner que vous poſſédez ſi bien. Vous commettriez, ſans doute, vôtre Dignité à la fureur des envieux, & il vaut beaucoup mieux pour vôtre gloire, & pour vôtre repos attendre icy que vôtre parti ſe fortifie.

Quoique Marie de Medicis eût infiniment de l'eſprit elle ne laiſſoit pas d'être crédule, mais aprés tout quelle defiance pourroit réſiſter contre des conſeils que l'on croit qui partent du cœur ?

La Reine vit bientôt, comme l'Evêque de Luçon lui avoit prédit, une foule de Mécontens ſe jetter dans ſes intérêts. Le Roy epouventé luy députa du Perron Evêque de Sens, le Duc de Montbazon, & le Préſident Janin, pour luy faire pluſieurs propoſitions. Inſpirée par ſon génie ordinaire elle

fit aller leur négociation lentement, qui ſe termina à la fin à une guerre civile, qui eut pour théatre la Normandie, & d'autres Provinces: mais le party du Roy ayant été le plus fort, la Reine-Mére fut contrainte de conſentir à la paix, & d'envoyer des Députez au Pont de Cé, à la tête deſquels étoit l'Evêque de Luçon, pour ſçavoir les intentions du Roy, qui promit une Amniſtie generale pourvû qu'on mît les armes bas en huit jours, & aprés un accord bien autentique, la Reine-Mére ſe diſpoſa à revoir la Cour.

On avoit inſenſiblement obligé le Roy à demander un Chapeau de Cardinal au Pape pour l'Evêque de Luçon, & c'étoit le prix que ce Prelat adroit exigeoit de Marie de Medicis, pour les conſolations qu'il luy avoit données dans la ſolitude.

Non ſeulement il eut avec le temps ce bel ornement de tête, mais

mais la Reine-Méré eut encore le ſoin de le faire rentrer au Conſeil, & de procurer à ſon ambition tout ce qui pouvoit le mettre au deſſus des autres. Ceux qui l'avoient fui s'en aprocherent, on brigua ſa faveur, aprés avoir tâché de la détruire, & pour la rendre plus étenduë, & plus aſſeurée, il s'allia avec le Duc de Luynes par le mariage du Marquis de Combalet, neveu du Duc, & de Mademoiſelle de Pont-Courlay niéce de l'Evêque, à laquelle la Reine-Méré donna une ſomme aſſez conſidérable pour une Princeſſe, & quantité de Pierreries.

Le Chapeau de Cardinal ne vint pas ſi promptement qu'on ſouhaitoit. La Cour de Rome biaiſa long-temps. Cette lenteur fit languir l'Evêque de Luçon, & impatienta la Reine-Méré qui brûloit d'envie de voir ſon Favory paré d'Ecarlate.

Enfin, Mademoiſelle de Pont-

Courlay arriva à la Cour, & avec elle tout ce qu'une grande Beauté & une grande jeuneſſe ont de plus charmant. Tout le monde en fut éblouy, & l'Evêque de Luçon même qui ne l'avoit veuë qu'enfant. Il en baiſſa les yeux, non pas par modeſtie, mais par des raiſons qui eurent d'étranges ſuites. Elle avoit une Majeſté toute propre pour ſoûtenir l'eſclat d'une Couronne, aſſez d'ambition pour y aſpirer, tout l'eſprit dont on a beſoin dans un ſi grand poſte, & des yeux qui alloient chercher des tributs dans le fonds des ames les plus inſenſibles. Cependant elle n'épouſa que le pauvre Combalet, homme d'un fort petit mérite, & qui trouva ſon bonheur trop grand pour être de longue durée. Le Cardinal de la Rochefoucaut bénit ce mariage, qui ſe fit ſous les auſpices de la répugnance du côté de Mademoiſelle de Pont-Courlay. La cérémonie ſe

fit

fit dans la Chambre de la Reine-Mére, en préſence du Roy, de la jeune Reine, & de ce qu'il y avoit de plus illuſtre à la Cour.

Le Duc de Luynes, ne fut pas plûtôt allié de l'Evêque de Luçon qu'il ſollicita pour lui le Chapeau de Cardinal avec plus d'empreſſement que nul autre; on n'obtint cependant rien à la premiere promotion. Paul V. mourut. Gregoire XV. fut éleu; on fit le Duc de Luynes Connêtable au préjudice de Lediguieres qui prétendoit l'être, & que le tître de Meſtre de Camp des Armées du Roy ne conſola pas de cet affront.

Aprés de nouvelles Guerres qui avoient la Religion pour prétexte, & la ſeule ambition pour principe, la Reine-Mére reprit ſa place au Conſeil, & toûjours paſſionnée pour l'Evêque de Luçon, elle ne voulut point faire de pas qui ne luy fuſſent utiles. Le Connêtable de Luynes mourut; elle écrivit à Ro-

me avec chaleur, & l'Evêque fut à la fin fait Cardinal.

Comme il devoit tout à Marie de Medicis, il n'y a rien de fort & de reconnoiſſant qu'il ne luy dît en public, & rien de tendre qu'il ne s'éforçat de luy perſuader en particulier. Ce fut à Lyon qu'elle lui mit le précieux Bonnet ſur la Tête, & ſa nouvelle Dignité ne l'empêcha pas de faire l'office de Surintendant de la Maiſon de cette Princeſſe, pour lui montrer qu'il étoit toûjours le même. Cependant l'infidelle changeoit chaque jour, avec un peu de temps ſes démarches auprés de Marie de Médicis parurent plus lentes, & ſes yeux ne ſe tournoient preſque plus de ſon côté.

Depuis l'arrivée de Madame de Combalet il avoit un feu ſecret dans le cœur, qu'il étoit contraint de cacher ſous la ſimple aparence de la tendreſſe d'un Oncle. Il joua longtemps le perſonnage d'amant ſous

ce

ce voile, ſans qu'on s'en aperçeût. La Reine-Mére même n'avoit garde ſe faire l'outrage de croire qu'on la pût abandonner, & Madame de Combalet n'y comprit pas d'abord plus que les autres, quoy qu'elle eût une pénétration infinie. Son foible Epoux, qui n'étoit propre qu'à faire une action, avoit tant de joye de voir le Cardinal répandre ſa faveur ſur luy, que ſans aprofondir la ſource de cette bienveillance, il voyoit tout ſans inquiétude, & auroit démenti ſes yeux s'ils avoient été alors trop clairvoyans.

Madame de Combalet toute belle, & pour le moins auſſi cocquette, paroiſſoit à la Cour comme un Aſtre éclatant, qui pouvoit éclairer pluſieurs Climats en même temps. Le Cardinal amoureux juſques à l'excez ne voulut pas luy donner le loiſir d'abandonner ſon cœur à quelque Amant aimable, & ne ſongea qu'à donner le coup mortel à l'honneur de Combalet.

Les Reines n'étoient pas plus magnifiques dans leurs apartements, ſur leurs perſonnes & par leurs équipages que la niéce du Cardinal; on faiſoit des recherches continuelles en Orient & en Occident pour lui trouver des raretez; ſa beauté étoit dans toute ſa force, & les moindres ſecours luy donnoient de grands avantages.

Elle voyoit avec une joye demeſurée que la puiſſance d'un Oncle qui étoit capable de faire tout pour elle augmentoit chaque jour. Dés qu'elle avoit veu Combalet elle l'avoit hay & trouvé digne de ſon mépris, & le Connêtable ne fut pas plûtôt mort qu'il commença de reſſentir l'averſion d'une perſonne dont il adoroit juſques aux rigueurs.

Je ne ſçay, lui diſoit le Cardinal, un jour qu'elle le remercioit de pluſieurs choſes curieuſes qu'il lui avoit données, ſi vous m'avez quelques obligation de mes préſens,

mais

mais outre qu'ils ne peuvent jamais vous donner autant de plaiſir que j'en prends à vous les faire, il me ſemble que je ne ſçaurois aſſez m'empreſſer pour réparer le tort que j'ay de vous avoir donné un ſi ſot mary. Cette epitéte me feroit rougir, répondit Madame de Combalet en riant, ſi elle venoit d'une autre part que de celle de vôtre Eminence, mais en vérité, Monſieur, puis que vous me l'avez choiſy c'eſt bien la moindre choſe que vous l'apelliez comme il vous plaira. Si vous vouliez me parler ſincerement, pourſuivit le Cardinal, je vous demanderois une choſe que je meurs d'envie de ſçavoir. Vous la ſcaurez ſans doute, continua Madame de Combalet, & ce que je ne vous diray point, il faudra que je l'ignore abſolument, n'étant ni en droit ni en pouvoir de vous rien cacher. Aprenez moy donc, repliqua ſon Eminence, ſi Combalet a l'eſprit de vous dire que vous êtes la plus

belle & la plus aimable perſonne du monde. Quand il me le diroit auſſi delicatement que vous, reprit-elle, je n'en ſerois pas plus perſuadée. Mais, Monſieur, je vous ſupplie d'épargner une perſonne qui a l'honneur de vous apartenir, que vous avez comblée de tant de biens, & qui ne mérite, peut-être, ni vos loüanges ni vos bienfaits, que par le prix que vôtre bonté lui donne. Quand vous n'en ſeriez pas digne, reprit le Cardinal, par les charmes que la Nature vous a donnez avec tant de profuſion, il ne tiendroit qu'à vous de me mettre en état de vous devoir plus que vous ne me devez. Si je ſçavois quelque choſe qui pût ſeulement m'acquiter envers vôtre Eminence, répondit-elle, je l'acheterois de mon ſang. Il m'eſt trop précieux, interrompit le Cardinal, & lors que vous m'aimerez autant que je le veux être pour pouvoir me dire heureux, vous me mettrez bien à retour.

Cette

Cette expreſſion toute forte qu'elle étoit ne ſurprit point Madame de Combalet, & il y avoit quelques jours qu'elle s'étoit aperçeue que ſon Oncle la regardoit avec des yeux d'amant. Elle n'étoit pas d'humeur à s'en fâcher, mais regardant la terre, pour lui donner bonne opinion de ſa pudeur, ſi je n'avois autant de tendreſſe que de reſpect pour vôtre Eminence, repliqua-t-elle, il faudroit me regarder comme un monſtre d'ingratitude, & aprés tout ce que je vous dois.... Ce n'eſt point là deſſus que je me fonde, ni ſur quoy je veux compter, interrompit le Cardinal, il ne s'agit point de compliimens entre nous; je vous aime, Madame, & d'une maniére ſi pleine d'ardeur. Il n'eſt pas néceſſaire que vous exagériez une choſe qui m'eſt fort connue, pourſuivit-elle. Non, continua le Cardinal, vous ne la ſçavez pas ſi bien que vous penſez, mais j'eſpére que vous la

comprendrez mieux quand vous aurez leu ce qui eſt là dedans ; ſongez à y répondre ſi vous voulez que je ſois tranquille. A ces mots il lui donna un papier, & ſortit auſſi tôt ; & la curioſite du ſexe agiſſant ſur Madame de Combalet elle ouvrit le papier, & y trouva ces vers.

Le ciel vous donna tant de charmes,
Que mon cœur en reſſent l'invincible pouvoir.
Ne vous étonnez pas ſi de pareilles armes
Confondent ma raiſon, & forçent mon devoir.

On voit ma triſteſſe profonde,
Mes yeux n'ont plus d'éclat, mon viſage eſt mourant,
Et je voudrois en vain cacher à tout le monde
Un mal que je ſoulage en vous le découvrant.

L'A-

L'Amour pourroit faire un mira-
cle
Si vôtre cœur touché m'écoutoit ten-
drement :
Et vôtre indigne Epoux eſt un petit
obſtacle
Pour les ardens deſirs d'un véritable amant.

Sa fortune eſt une ſurpriſe,
Un effet du hazard, un caprice du
ſort
Et l'hymen étonné lors qu'il le favoriſe
Méconnoit ſon ouvrage, & s'en repent d'abord.

Ma paſſion n'eſt pas commune,
Par ſes brûlans accez mon repos eſt
trahy ;
Gloire, biens, dignitez, intereſt
& fortune,
Depuis que je vous aime helas ! j'ay
tout hay.

Mada-

Madame de Combalet ſentit bien plus de joye que de colere à cette lecture, & elle n'avoit pas de ces ſcrupules que l'offre d'un cœur peut fortifier. Le Cardinal étoit ſon oncle, mais puis qu'il avoit plû à une Tête couronnée, il ne pouvoit pas lui déplaire, & les degrez de proximité, ny ce qu'elle devoit à ſon Mary n'entrerent pas en comparaiſon avec le plaiſir de régner ſur un homme qui régnoit lui même ſur toute la France. Elle relut cent fois ces vers, & ſe regardant mille fois dans ſon miroir, le deſir de conſerver ſa conquête lui donna une nouvelle induſtrie; elle inventa des ſecours agréables pour une Beauté qui n'en avoit pas encore de beſoin, & voyant ſon averſion pour Combalet authoriſée, il fut déteſté apres avoir été hay.

Le lendemain de ce jour ſi agréable pour elle, elle fut à la Meſſe de la Reine-Mére, habillée comme l'on peint Venus, ne cachant de

ſon

ſon corps que ce qu'il étoit abſolument deffendu de montrer. Le Cardinal treſſaillit en la voyant ſi brillante, & Marie de Medicis qui n'étoit point encore jalouſe & qui donnoit des prix ſans bornes à tout ce que le Cardinal chériſſoit, fit ſa niece ſa Dame d'Atour, au grand chagrin de Madame du Fargis qui avoit brigué cet Employ, croyant qu'on ne le pourroit refuſer à ſes ſervices & à ſa fidélité.

Le ſoir Madame de Combalet étoit placée derriere la Reine-Mére, qui luy parla long-temps du Cardinal, mais à la fin remarquant la tête de Combalet entre pluſieurs autres hommes qui étoient à un bout de la Chambre, & ſe tournant vers ſon Eminence qui étoit apuyé ſur ſon Fauteuil. Vous m'avouerez, luy dit-elle tout bas, que Madame de Combalet méritoit un autre Mary que le ſien, & que vous n'êtes pas excuſable de l'avoir rendue la victime de vôtre union avec

de

de Luynes. Regardez-la, je vous prie, ajoûta-t-elle en ſoûriant, ou plûtôt ne la regardez pas, puis qu'elle eſt toute propre à faire des infidelles.

Le Cardinal de Richelieu n'avoit pas attendu le diſcours de la Reine pour devorer ſa niece des yeux, & dés qu'elle parut il ne ſacrifia pas à d'autre Divinité. Madame de Combalet eſt trop heureuſe, reprit-il, de ne point déplaire à vôtre Majeſté, & comme je ſuis fidelle à l'épreuve de tout, je la verray deſormais avec plus d'eſtime & de plaiſir. J'avoüe que je l'engageay avec trop de précipitation: mais, Madame, c'étoit pour ne pas priver vôtre Majeſté d'un Serviteur plein de zéle, & pour m'aſſeurer des partiſans à la Cour. Je vous ſuis bien obligée, continua la Reine, & vous verrez par la ſuite de ma vie que je n'aime pas l'ingratitude. Le Cardinal devant lequel tout commencoit à s'humilier s'humilia luy-

luy-même profondément à ces paroles, & fit ſemblant d'écouter toûjours la Reine, pendant qu'il ne ſongeoit qu'à Madame de Combalet.

La nuit s'étant paſſée, le matin parut ſi beau à la Reine qu'elle ſe voulut aller promener dans le jardin de ſon magnifique Palais de Luxembourg. Madame de Combalet qui faiſoit ſa cour & ſa charge fut de la partie, & Marie de Medicis qui s'apuia ſur ſon bras donna par cette faveur un nouveau ſujet de Jalouſie à l'envieuſe Madame du Fargis & à pluſieurs autres de ſes femmes.

Elles marcherent aſſez long-temps dans la grande allée, & elles étoient preſque au bout, lors qu'elles virent Combalet qui ſe promenoit ſeul les bras croiſez, les yeux penchez vers la terre, & qui avoit ſon chapeau enfoncé, comme un homme en ſeveli dans quelque importante méditation. A moins que vôtre mary

ne

ne ſoit occupé à conter vos charmes, dit la Reine en le montrant à Madame de Combalet, qui étoit elle même fort occupée de la démarche de ſon Oncle ; Je ne ſçaurois comprendre le motif de ſa rêverie ; il n'a point aſſez d'eſprit pour faire des vers ; les affaires de l'Eſtat luy ſont inconnues ; il eſt impoſſible qu'il puiſſe aimer autre choſe que vous, & s'il ne ſonge pas à ſa bonne fortune, il faut qu'il ſoit fou, ou qu'il ne penſe à rien. Je diſois hier à vôtre Oncle qu'il a eû tort de vous ſacrifier, & en vérité je plains vôtre deſtinée, en admirant vôtre vertu.

Madame de Combalet avoit trop d'eſprit & trop d'artifice pour ne pas bien ménager cette franchiſe de la Reine-Mére, & voulant lui donner des impreſſions de ſa ſageſſe qui puſſent ſervir de préſervatif contre les ſoupçons à venir. J'avoue, Madame, reprit-elle, que ſi mon inclination avoit été conſultée, je n'au-

n'aurois point épouſé Monſieur de Combalet: mais puis qu'il eſt mon mary, il faut que je tâche de fermer les yeux ſur ſes deffauts, & vôtre Majeſte, ajoûta-t-elle en regardant la Reine avec un air doux & modeſte, m'en jugera, peut-être, plus digne des bontez qu'elle a pour moy. Dans ce moment Combalet qui avoit remarqué en levant les yeux la Reine & ſa femme, paſſa par reſpect dans une autre allée, & ſe contenta de ſaluër Marie de Medicis en paſſant. Plus je le vois, dit-elle à Madame de Combalet, & moins je l'eſtime. Madame de Combalet ſe contenta de ſoûpirer, comme une perſonne qui ſouffre ſans oſer ſe plaindre. Elle vit diſner la Reine & ſe retira, impatiente de ſçavoir juſques où iroit l'affaire de ſon Oncle.

Il la vit le ſoir au Louvre à la clarté de mille flambeaux, & s'en aprochant pendant que le Roy & les Reines ſoupoient. Me con-

noiſſez-

noiſſez-vous bien préſentement, lui dit-il, & me faudra-t-il deſormais un autre interprete que vôtre cœur. Si je le conſultois, reprit-elle, il m'en diroit, peut-être, trop, & il eſt dangéreux quelquefois de croire ce que l'on ſouhaite. Ce n'eſt pas de l'incertitude que je vous demande, répondit ſon Eminence, parlez moy plus juſte, & plus promptement, ſi vous voulez que je dorme, & que je vive. Tenez, donc, pourſuit-elle en luy mettant ſa réponſe dans la main, ne vous attendez pas à des vers auſſi réguliers que les vôtres, & conſidérez que je ſuis inſpirée par une autre Dieu qu'Apollon.

Le Cardinal attendit à peine que le ſouper du Roy fût finy pour ſortir, & dés qu'il fut chez luy il lut ce que l'Oracle luy répondoit en ces termes.

Vous attaquez un cœur bien tendre
Par pluſieurs endroits différents,
Et comme les grands Conquérants
Vous concluez d'abord qu'on ne peut
ſe deffendre.
Vous avez mieux connu que moy
De quoy l'amour pour vous le peut
rendre capable.
Il vous aime, il vous croit, ſongez,
s'il eſt coupable,
Que vous ſeul luy faites la loy.

Le Cardinal de Richelieu reçeut cette aſſûrance de ſon bonheur avec des tranſports qui luy étoient tous particuliers ; il baiſa mille fois les vers de ſa niece, & pendant la nuit entiére il ne ſongea ny aux affaires dont ſon miniſtére étoit chargé, ny à ce que la Reine-Mére avoit fait pour luy.

A peine étoit-il jour, que ſur le prétexte de quelque intereſt de famille, il envoya dire à Madame de Combalet qu'il ſeroit bien aiſe de l'entre-

l'entretenir en particulier. Le Mary s'éloigna bonnement, & ſon Eminence fut introduite dans un Cabinet plein de cent Hiſtoires Amoureuſes qui animérent encore ſa paſſion. Madame de Combalet étoit dans une négligence affectée pleine de magnificence & de coquetterie. On luy voyoit toute la gorge, & ſes bras n'étoient qu'à demy couverts par une dentelle extrémement claire. Elle mangeoit une grenade, & le Cardinal affamé d'un mets que la bouche de Madame de Combalet rendoit délicieux à ſon gré porta la ſienne deſſus. Il faudroit beaucoup de ces fruits, dit-il enſuite, pour modérer un peu le feu qui me bruſle. Mais eſt-il poſſible, repliqua Madame de Combalet que vous ſoyez comme les autres hommes, vous à qui les plus ſages auroient envoyé le trepié d'or s'ils euſſent été de vôtre temps. Je doute, ſans vouloir douter, & je tâche de n'entendre

pas

pas les raiſons qui peuvent combatre mon inclination. Quelle aſſeurance voulez-vous du pouvoir que vous avez ſur moy, répondit le Cardinal, faut-il des ſerments, des bienfaits, des ſoûmiſſions, des ſoupirs, vous n'avez qu'à parler, & tout me ſera poſſible. Je m'en raporte à vôtre bonne foy, continua Madame de Combalet, & puis que j'ay été aſſez hardie pour vous dire que je vous croyois, il ne faut point démentir cette confiance. Vous me rendez inſtice, continua ſon Eminence, mais il faudra que je vous la rende auſſi en cherchant à deffaire ce que j'ay ſi malheureuſement fait. Je veux dire vôtre mariage mal aſſorty. Je rougis de vous voir mériter des thrones, & de ne vous avoir donné qu'un ſimple Gentilhomme, qui n'eſt recommandable par aucun endroit. Je vous avouë, repliqua Madame de Combalet, qui auroit acheté la rupture de ſon mariage au prix de toutes choſes,

que ma fortune avec le Marquis de Combalet m'a paru bien desagréable: mais vôtre Eminence l'avoit établie, & cela suffisoit pour m'empêcher de murmurer. Madame, continua le Cardinal en luy serrant la main, ces chagrins passeront bientôt, & je ne travailleray pas en vain. La suite de cette conversation fut si tendre que son Eminence s'y oublia plusieurs heures, & il étoit fort tard lors qu'il se rendit au Louvre, où l'on s'étonnoit de sa paresse.

Aprés y avoir fait sa cour, il fallut aller chez la Reine-Mere. Il étoit si plein de sa joye, qu'il ne paroissoit plus lui même, & on la voyoit peinte sur son visage. Il trouva la Reine-Mére occupée à regarder peindre le celebre Rubens dans la grande Gallerie de Luxembourg; & elle étoit attachée à un de ces portraits, qui la représentoit dans son enfance. Venez, Monsieur le Cardinal, luy dit-elle, venez voir

Marie

Marie de Medicis à l'Ecole, & chercher dans le visage d'une petite fille celuy d'une Reine qui vous doit être assez familier. Le Cardinal qui avoit autre chose dans le cœur & dans l'esprit ne fit pas trop d'attention à ce que luy disoit la Reine. Elle s'en aperçeut, & s'imaginant que sa distraction venoit du soin de quelque grande affaire; qu'avez vous donc Eminence rêveuse, dit-elle en lui passant son mouchoir sur les yeux, êtes-vous endormy, ou craignez vous qu'une petite figure ne fasse tort à la grande. Il revint un peu de son assoupissement, à ces mots, & reprenant un air plus libre. En verité, Madame, dit-il, je ne m'étonne pas si vous êtes une Reine toute parfaite, puis que vous étiez une si admirable enfant. Vous êtes née pour charmer dans tous les âges. Point du tout interrompit-elle en riant, & quand j'aurois été charmante à vingt ans, je ne le ferois

plus à quarante. On ne compte point avec un grand merite, continua le Cardinal, qui doit être de tous les temps & de tous les goûts. Je vous aime bien dans cette erreur, pourſuivit la Reine, mais vous n'avez été guere diligent aujourd'hui. Avez vous fait des dépêches étrangéres? Il me ſemble que les intérêts du cœur doivent aller devant toutes choſes. Je l'avouë, dit ſon Eminence: mais vôtre Majeſté n'ignore pas à quels chagrins la bienſéance aſſujetit ſouvent l'amour. J'ay eu des affaires au Louvre, & il ma fallu donner quelques momens à ma niepce qui ne ſçait plus que faire d'un deſagréable Mary que je voudrois bien lui pouvoir ôter, la trouvant digne d'un rang plus glorieux que celui qu'il lui donne. Cette ſeparation ne ſe pourroit faire, reprit la Reine, ſans un éclat qui couvriroit vôtre niepce de honte. Mais faiſons plûtôt Combalet Duc. Ah! Madame s'écria le Cardinal, il n'a point les épau-

épaules assez fortes pour soûtenir cette Dignité. Elle rameroit toûjours avec luy, & ce seroit la placer fort mal. Qu'importe, poursuivit Marie de Médicis, pourveu que sa femme en jouisse. Cela ne suffit point, Madame, répondit le Cardinal, & Combalet est un brutal que je ne sçaurois plus soufrir. Il faut absolument que je me satisfasse, & j'aime mieux que ma niepce essuye une petite confusion que de la voir passer toute sa vie avec un miserable qui ne sçait pas ce qu'elle vaut.

Comme ils en étoient là, Monsieur entra. Le Cardinal feignit d'aller écrire, & en sortant, les vers de Madame de Combalet qu'il vouloit toûjours lire, & qu'il avoit mal serrez pour cette raison, tomberent de sa poche. La Reine qui le suivoit des yeux s'en aperçeut, & se fit aporter le papier quelle fut lire auprés d'une feneſtre, pendant que Monsieur s'amusoit à regarder les peintures

avec de jeunes Seigneurs de ſa ſuite.

Marie de Medicis n'eut pas un étonnement médiocre. Elle ſçavoit bien que le Cardinal de Richelieu aimoit la Poëſie, & qu'il donnoit même des penſions à pluſieurs Poëtes qui faiſoient du bruit en France: mais outre que cet Ouvrage étoit court, & que de plus il n'y avoit rien dedans que de fort commun, il étoit écrit de la main d'une femme, & il y paroiſſoit aſſez de paſſion pour luy donner de l'ombrage.

Le Cardinal qui revit ſa niéce, ne ſongea pas ſi tôt à ce qu'il avoit perdu & ce ne fut qu'en ſe couchant qu'il s'en aperceut. Aprés avoir cherché lui même, il envoya par tout où il avoit été, excepté au Luxembourg, de peur de rendre la Reine curieuſe, ſi elle aprenoit qu'il fût en peine de quelque choſe. Il paſſa la nuit ſans dormir dans la crainte de commettre ce qu'il avoit de

plus

plus cher au monde. Et Marie de Medicis ne repoſa guere mieux que luy. Elle n'avoit jamais veu l'écriture de Madame de Combalet. Ses ſoupçons ne la regarderent pas, & aprés avoir bien raiſonné ſur cette avanture, elle l'envoya chercher dés qu'il fut jour. Il n'y avoit point de ſes filles d'honneur qui paſſaſſent pour libertines; celles de la jeune Reine, qui n'étoit pas encore en âge de ſe faire craindre, ſe donnoient un peu plus de licence: mais le Cardinal s'y arrêtoit ſi peu, qu'elle ne ſçavoit que penſer.

Dés quelle vit Madame de Combalet, elle affecta de rire, quoy quelle eût peut-être envie de pleurer. Croiriez vous que Monſieur le Cardinal de Richelieu auroit des intrigues amoureuſes, lui dit-elle, regardez, Madame de Combalet, connoiſſez-vous cette écriture, & pouvez-vous m'aider à démeſler de qui ſont ces vers? Oüi, Madame,

répondit cette adroite perſonne, ſans rougir ni paroître émeue, puis que c'eſt de la mienne, & Monſieur le Cardinal de Richelieu a bien manqué de bonté pour moi en étallant mes folies devant vôtre Majeſté. Il me ſurprit hier au matin en écrivant cette bagatelle, pour eſſayer ſeulement à rimer. Sa ſévérité voulut m'en faire un crime, & quoy que je lui prouvaſſe la verité il ne laiſſa pas de me punir en gardant ces méchans vers. A-t'il dit autre choſe à vôtre Majeſté, Madame. Comme la Reine alloit répondre le Roy vint pour la voir, quoy qu'elle fût encore au lit, & Madame de Combalet demeura incertaine de la maniere dont elle avoit eu ſes vers.

Elle ne put s'empêcher d'avoir de la colére contre ſon Oncle, & de lui reprocher en elle même ſa malice, ou ſa négligence inexcuſable.

Madame du Fargis qui envioit la

faveur

faveur preſente de Madame de Combalet, & qui ſoupiroit pour le retour de la ſienne, s'aperçeut bien que la Reine avoit eu de l'inquiétude, & comme elle n'ignoroit pas les égards de cette Princeſſe pour le Cardinal de Richelieu, elle comprit qu'il en étoit cauſe, & fit tout ce qu'elle put pour en découvrir d'avantage. Mais elle avoit à faire à des perſonnes auſſi habiles qu'elle; & quoi qu'une longue experience dans les intrigues de la Cour, eût perfectionné ſa malice, elle ne pouvoit pas démeſler ce qu'on lui cachoit avec un grand ſoin. Cependant elle ne laiſſoit pas de tracer un plan ſur lequel elle prétendoit bâtir, & tous ſes deſſeins ne tendoient qu'à ruiner Madame de Combalet, qu'elle prétendoit qui l'avoit éloignée de la confidence de la Reine.

Dés que le Roy fut ſorti d'auprés de la Reine ſa Mére, Madame de Fargis qui brûloit d'énuie de ſe

ſignaler par quelque action noire, trouva le champ libre; & entra dedans avec ſes airs flateurs, & affectant de paroître craintive & reſpectueuſe elle demanda à la Reine ſi ſa Majeſté avoit quelque ſujet de chagrin, puis que malgré la force de ſon eſprit il en paroiſſoit dans ſes yeux. Si l'on pouvoit ne ſe fier qu'à ſoy-même-reprit-elle, & qu'on pût ſe mettre à couvert de toutes ſortes de ſoupçons par un extérieur tel qu'on ſe le voudroit donner, je vous dirois que je n'ay rien, & que mon inquiétude ſeroit un effet de vôtre imagination, mais outre que vous ſçavez mes affaires, & que mon cœur ne vous eſt pas inconnu, je ne ſçaurois vous tromper. Voyez, Madame du Fargis, pourſuivit-elle, en luy montrant les vers qui la troubloient, ne ſuis-je pas bien malheureuſe d'avoir élevé un Monſtre, qui me devorera, peut-être. Quelque affamé qu'il ſoit, reprit Madame du Fargis, je croy que vôtre

vôtre Majeſté n'a rien à craindre de ſa furie, & que tout ce qu'il peut ne vous fera que de petits maux. Mais, Madame, comme vôtre Majeſté n'eſt point aveugle, graces au ciel, je ſupoſe qu'elle voit ce qui ſe paſſe, & qu'elle s'aperçoit bien que l'intelligence qui eſt entre le Cardinal de Richelieu, & Madame de Combalet, ne reſſemble guere à la ſimple amitié d'un oncle, & à la reconnoiſſance d'une niéce. Je ne vous cele point continua la Reine, en ſoupirant, que je me perds dans ce labyrinthe, & que je ne comprends rien aux vers que nous voyons, ni au ſoin que Madame de Combalet prend de ſe les attribuër. Madame du Fargis officieuſe au poſſible, quand il s'agiſſoit de faire du mal à des perſonnes qu'elle n'aimoit pas, relut encore les vers qui chagrinoient la Reine, & les rejettant en ſuite avec un ſouris dédaigneux. Voilà un joly coup d'eſſay pour une nouvelle

Muſe, dit-elle, & Madame de Combalet ne pouvoit pas mettre ſon honneur en des mains plus ſeures que celles d'un Confeſſeur. Je ſuis perſuadée qu'elle n'a point d'autre Apollon que ſon Eminence, & s'il luy a apris à rimer, il peut luy enſeigner bien autre choſe. Mais, Madame du Fargis, continua la Reine qui ne reſpiroit plus que comme une perſonne oppreſſée par quelque terrible fardeau, vous allez un peu bien viſte. Quoy! le Cardinal de Richelieu pourroit avoir de l'amour pour ſa niéce? Hé pourquoy non, Madame, continua-t-elle, cette verité eſt ſoûtenue par toutes les aparences du monde, & ſi j'avois été plus hardie, il y a long-temps que je l'aurois aprise à vôtre Majeſté. Si cela eſt, interrompit bruſquement la Reine, je ſuis perdue, ou il faut que je perde tout. C'eſt à vous, Madame du Fargis à m'éclaircir ce cahos, puis que vous me l'avez montré, & je

ne puis pas développer ſeule un miſtére que deux eſprits ſi ingénieux me veulent cacher. Il faut que vôtre Majeſté n'aye pas remarqué le trouble de Madame de Combalet, puis que vous êtes encore incertaine, repliqua la du Fargis, & jamais rien n'a été plus parlant, lors quelle s'eſt retirée, quand le Roy eſt venu. Ah! que j'auray de plaiſir à me venger, pourſuivit la Reine, ſi je ſuis veritablement offenſée. Je m'apuye ſur vous; n'allez pas être un foible roſeau, diſſimulez comme moy, mais étudiez avec ſoin tout ce qui regarde mes intérêts.

Il étoit heure d'aller à la Meſſe, & comme la Reine étoit trop devote pour la perdre, elle y fut en deshabillé. Madame de Combalet n'y parut pas; elle avoit envoyé un Page au Cardinal, pour luy dire qu'elle vouloit luy parler avant qu'il fût à la Cour. Et comme ſon devoir ne luy étoit rien auprés

de ſon amour il courut chez ſa niéce qu'il trouva fort agitée. Vous êtes bien peu ſoigneux, bien infidelle, ou bien cruel, luy dit-elle, les yeux humides, & ſi je m'étois moins confiée en la ſincérité de vôtre cœur, je ne me verrois pas plongée dans une ſenſible douleur. Enſuite elle luy dit, le cœur gros, que ſes vers étoient entre les mains de la Reine-Mére, & qu'elle craignoit mille choſes fachеuſes de cette avanture. Ne vous allarmez point, luy dit ſon Eminence, en eſſuyant des larmes qui lui pénétroient le cœur. J'avouë que j'ai plus d'amour que de conduite: Mais j'ay du pouvoir ſur l'eſprit de la Reine, & je la feray d'abord revenir. Madame de Combalet dit encore à ſon oncle de quelle maniére elle avoit pris la choſe. Il aprouva fort ſa prudence, & luy dit adieu pour un moment. Ne vous contentez pas de ſatisfaire la Reine, lui dit-elle, ſongez

que

que la du Fargis eſt une peſte qui luy ſoufle inceſſamment aux oreilles, qui me hait depuis qu'elle s'imagine que je ſuis mieux en cour qu'elle n'eſt, & qui a aſſez d'induſtrie & de méchanceté pour empoiſonner les choſes les plus innocentes.

Le Cardinal fut droit chez la Reine-Mére, qui ne vit aucune altération ſur ſon viſage, & qui étoit beaucoup plus émeuë que lui. Madame du Fargis qui étoit dans la chambre fut fâchée de le voir ſi tranquille : mais connoiſſant la trempe de ſon eſprit, elle ne l'en crut pas plus innocent. Dés qu'il eut rendu ſes premiers reſpects à Marie de Medicis, elle le mena auprés d'une feneſtre, & le regardant d'un oeil indigné. Je ne m'étonne pas, luy dit-elle, ſi vous avez des Poëtes à vos gages, & le grand commerce que vous avez avec les Muſes vous rend ſans doute libéral pour leurs Favoris. C'eſt pour vous plaire

re asſeurément que Madame de Combalet s'enrolle dans leur ſociété. Mais pourquoy faut-il que ce ſoit le hazard qui m'aprenne les progrez qu'elle fait au Parnaſſe ? Suis-je indigne que vous m'en faſſiez confidence ? Eſt-il poſſible, reprit le Cardinal d'un air libre, que vôtre Majeſté ſe puiſſe figurer qu'il y a quelque miſtére dans une folie de ma niéce, de laquelle je l'ay bien grondée, & que je ne gardois, malgré ſes priéres, que pour la jetter au feu. Il ne faut que la conſulter pour ſçavoir ſi ce que je dis eſt véritable, & il n'y a pas d'aparence que nous puiſſions être de concert depuis hier, pour tromper vôtre Majeſté. Mon peu de précaution eſt un garand de mon innocence ; & l'on ne ſçauroit tirer aucune juſte conſéquence de ces vers. Vous êtes amoureux de vôtre niéce, continua la Reine, & vous voulez endormir ma curioſité. En vérité, Madame, interrompit le Cardinal

vôtre

vôtre Majeſté ſe mocque de mon reſpect, & de mon affection, & il faut quelle ſoit bien perſuadée que l'un & l'autre ſont inépuiſables pour les épargner ſi peu. Quelque eſprit artificieux vous trompe, & vous anime, & Madame du Fargis riche d'une ame noire & d'une langue pernicieuſe, abuſe de vôtre facile bonté, & s'en ſert contre le propre repos de vôtre Majeſté. Ne croyez pas, repliqua Marie de Medicis, vous juſtifier aux dépens de Madame du Fargis. Je connois ſes intentions, & j'ay éprouvé ſa fidélité. Je vois bien, pourſuivit le Cardinal d'un air chagrin, que vôtre Majeſté ne veut plus de mes ſoins, & que ma paſſion vous importune. Si elle me fatiguoit, continua la Reine avec plus de douceur, je me garderois bien de jouër un perſonnage aſſez étrange pour m'étonner moy même, & le rang que je tiens me diſpenſe aſſez de prendre des précautions contre

tre ce qui me déplaît. Mais vous ſçavez trop que je tiens à vous par la ſenſibilité de mon cœur, & que les reproches que je vous faits ſont les fruits d'une tendreſſe intereſſée.

Le Cardinal qui s'aperçeut que l'orage s'alloit calmer, acheva adroitement d'abuſer ſa facile Reine, qui crut tout ce qu'elle ſouhaitoit, rendant inutile par cette confiance aveugle, l'eſpoir que la du Fargis avoit conçu de ruiner Madame de Combalet en disgraciant le Cardinal. Dés ce même inſtant la Reine envoya chercher ſa rivalle, & aprés quelque petite raillerie ſur ſa Poëſie, elle agit avec elle comme auparavant.

Cette heureuſe fin d'une mauvaiſe affaire, rendit le Cardinal de Richelieu plus circonſpect à l'égard de Marie de Medicis, & plus amoureux de Madame de Combalet, à laquelle il demanda mille fois pardon du déplaiſir qu'il lui avoit cau-

cauſé, & aprés ce petit trouble ils ne parurent que plus ſatisfaits.

La Cour de France fut alors remplie d'une infinité d'intrigues politiques & amoureuſes dont il n'eſt pas néceſſaire de parler, puis qu'elles n'ont point de relation avec le commerce de Monſieur le Cardinal de Richelieu, & de Madame de Combalet, & qui paroîtroient étrangeres ſi elles y étoient enchaînées. Madame du Fargis ne ſe rebuta pas pour avoir veu ſes deſſeins s'en aller en fumée, & elle ſongeoit pour ſe conſoler que toutes choſes ont leur ſaiſon.

Le Cardinal de Richelieu, qui étoit devenu premier Miniſtre, impatientoit les Princes par ſa vanité impérieuſe, & déconcertoit tous ceux qui eſpéroient à la faveur. Louis XIII. qui ne pouvoit régner que par autruy, étoit une véritable image de ces Rois fainéans de la premiere Race, & s'imaginant que les honneurs de la Couronne pouvoient

voient l'empêcher de rougir, ſa ſtupidité nonchalante laiſſoit agir l'amour & l'ambition de ſa Mére, le libertinage de ſon frere & la vanité du Cardinal, allant inceſſamment de Paris à Verſailles & de Verſailles à ſaint Germain, s'inquiettant moins que le reſte du monde de ce qu'aprés pluſieurs années de mariage il n'avoit point de poſterité:

Madame du Fargis toûjours alerte obſervoit le Cardinal, & ſa niéce de ſi prés, qu'ils ſongérent à ſe delivrer de la contrainte où elle les mettoit. Quoy que ſon Eminence ne fût pas ſcrupuleuſe, & que les meurtres ſecrets luy coûtaſſent peu, il n'étoit point encore aſſez déterminé pour attenter ſur une perſonne du Sexe de Madame du Fargis, ny pour ſe deffaire de la Reine par quelque moyen violent, mais il trouva celuy de lui cauſer une mort languiſſante en la faiſant exiler; & dés qu'il eut réſolu d'offrir ce grand ſacrifice aux charmes

mes de Madame de Combalet, il y travailla puiſſamment, diſpoſant toutes les Créatures qu'il s'étoit faites, à donner au Roy de mauvaiſes impreſſions contre ſa Mére; & on n'eut pas de peine à épouventer une ame qui étoit ſuſceptible de toutes ſortes de foibleſſes.

D'ailleurs, Madame de Combalet remarquant que malgré l'adouciſſement de la Reine-Mére, elle lui montroit plus de froideur, & que Madame du Fargis avoit inceſſamment les yeux attachez ſur ſes actions, elle fit comprendre au Cardinal qu'il lui étoit dangereux de demeurer à la Cour, & que quoy qu'elle fût toûjours ſur ſes gardes, il pouvoit lui échaper quelque regard qui ſeroit d'abord empoiſonné. Son Eminence trouva ſon inquiétude bien fondée, & ils convinrent qu'elle feindroit d'être malade pour avoir lieu d'aller paſſer quelque temps à Ruel, où le Cardinal la pouroit viſiter ſecrettement.

Mada-

Madame de Combalet garda le lit. La Reine-Mére ne manqua pas d'envoyer ſçavoir de ſes nouvelles, & l'officieuſe Madame du Fargis qui la viſita n'eut guére de peine à remarquer que ſon mal n'étoit pas violent. Enfin aprés cinq ou ſix jours de retraite, Madame de Combalet ſe fit ordonner l'air de la campagne par ſes Medecins, & Marie de Medicis lui donna la liberté d'y aller. On la fit porter en litiére, afin de perſuader mieux ſon indiſpoſition.

Dans tout cela Combalet étoit compté pour rien, & on l'avoit mis ſur le pié de n'avoir pas de plus grands priviléges que le moindre de ſes Domeſtiques. Son apartement étoit ſéparé de celuy de ſa femme, & ils ne mangeoient même que rarement enſemble.

Dés qu'elle fut à Ruel avec un petit nombre de perſonnes qui avoient apris à ſe taire, elle ne feignit plus, & paſſant les jours dans cet-

cette belle ſolitude à lire, ou à ſe promener, elle recevoit les ſoirs un grand ſecours contre l'ennuy par les viſites de ſon Eminence, qui montoit à cheval dés qu'il n'étoit plus obligé de ſe montrer à la Cour, & qui ſe rendoit à Ruel à toutes jambes. Ce n'étoit ny en Rochet ny en camail, qu'il faiſoit ce voiage, & il s'acoûtuma ſi bien dans ſes viſites nocturnes à l'équipage d'un Cavalier, qu'on le vit depuis à la tête des Armées avec des plumes & des habits en broderie. Aprés avoir donné à ſa tendreſſe toute l'étendue qu'elle demandoit, il informoit Madame de Combalet de ce qui ſe paſſoit, & c'étoit alors que les plus déchirantes ſatyres étoient de ſaiſon.

Ce négoce dura prés d'un mois ſans que ſon Eminence fût à Ruel qu'une ſeule fois de jour. La Reine-Mére y envoyoit ſouvent des valets de pied; & la belle malade qui ſe portoit ſi bien leur diſoit toûjours

qu'el-

qu'elle étoit incomodée. Madame du Fargis ſuportoit tant de tranquillité avec beaucoup d'impatience, & ne ſe donna aucun repos qu'elle ne vît la Reine-Mére inquiette. Elle lui fit remarquer que depuis l'abſence de Madame de Combalet, le Cardinal n'entroit pas plûtòt au Luxembourg qu'il mettoit quelque affaire ſur le tapis, pour avoir occaſion d'en ſortir; qu'on diſoit la même choſe au Louvre, que cependant il ny avoit point de guerre à faire, ny de Miniſtres étrangers à expédier; & que ſelon les aparences il donnoit ſon loiſir à d'agréables occupations.

La Reine qui avoit voulu juſques alors tenir ſes yeux fermez commença de les ouvrir, mais elle ne fit pas d'éclat de peur d'effaroucher ſon Eminence.

Un matin qu'elle paſſoit dans la Gallerie où Rubens travailloit, elle vit le Marquis de Combalet qui regardoit peindre avec un viſage aſſez

assez mortifié. Comment se porte-t'on à Ruel, Monsieur de Combalet, luy dit-elle, & depuis quand en êtes vous revenu ? Je n'y ay point encore été, Madame, répondit ce pauvre mary en soupirant, & Monsieur le Cardinal de Richelieu en peut mieux dire des nouvelles que moy à vôtre Majesté. Comment, reprit la Reine, est-ce qu'il est le Medecin de vôtre femme, & qu'il vous empêche de la voir, de peur que vous ne luy parliez assez pour luy causer des maux de tête ? Je ne sçay ce qu'il est auprés d'elle, ny ce qu'il en prétend, repartit Combalet, mais je sçay bien qu'il va toutes les nuits à Ruel dans un état plus propre à monter sur un Théatre, qu'à dire la messe. Ah ! Combalet, s'écria Marie de Medicis en reculant deux pas, vous extravaguez, & ce que vous dites n'est pas possible. Quand j'extravaguerois, repliqua-t'il, il n'y auroit rien de surprenant, & l'on perdroit la rai-

ſon à moins. Mais, Madame, je puis aſſeurer vôtre Majeſté que j'ay encore toute la mienne, & qu'il ne m'en reſte que trop pour mon repos. J'avouë, répondit la Reine, que je ne vous ay pas toûjours cru digne de Mademoiſelle de Pont Courlay, mais ſi vous n'étes pas un calomniateur, je vous faits réparation, la trouvant fort indigne de vous. Mais, de qui ſçavez vous que le Cardinal de Richelieu va ſi ſouvent en pellerinage chez cette Sainte? De mes propres yeux, Madame, pourſuivit Combalet, & il ne manque rien à la certitude que j'en ay. Ne m'embarquez pas dans une entrepriſe incertaine, dont le repentir me puiſſe demeurer, ajoûta la Reine, & ſongez bien que vous me répondrez de ce que vous venez de dire. A ces mots elle ſortit outrée de colere, & fut conſulter l'oracle de Fargis, qui ne manqua pas de chanter bien haut.

Combalet tout ticde qu'il paroiſſoit

roiſſoit ne laiſſoit pas de ſentir ſon opprobre, mais il n'oſoit rien entreprendre contre la puiſſance ſans bornes du Cardinal. Il avoit eû la patience de paſſer pluſieurs nuits dans les champs ſur le chemin de Ruel, & ayant été témoin des courſes de ſon Eminence, il ſentit un grand ſoulagement d'avoir ouvert ſon cœur à la Reine-Mére, étant bien perſuadé qu'elle ne prenoit pas moins de part que luy à l'intrigue du Cardinal & de ſa niece.

Cependant la bonne Princeſſe, naturellement fiere & emportée, ſe laiſſa tranſporter au feu de ſon courroux, que Madame de Fargis ne manqua pas d'embrazer. J'avois bien aſſûré vôtre Majeſté, Madame, dit-elle à la Reine, qu'elle étoit trop crédule, & qu'on vous tromperoit indubitablement. Vous aigriſſez mon chagrin, continua Marie de Medicis, & vous ne vous ſouvenez plus que vous m'avez ſollicitée vous même à laiſſer aller

l'impudente de Combalet à Ruel. Et n'eſt-ce pas un bon office que j'ay rendu à vôtre Majeſté, repliqua la du Fargis, vouliez-vous être éternellement la dupe d'une coquette abandonnée, & d'un homme qui abuſe ſi ingratement de vôtre bonté, aprés l'avoir fait ce qu'il eſt? Ah! je tombe des nues, répondit la Reine, & j'ay peine à croire que je ſuis éveillée. Que feray-je donc, Madame du Fargis, & de quelle maniére pourray-je convaincre le Cardinal de ſon crime? Vous ne le ferez jamais qu'en le prenant ſur le fait, repartit Madame du Fargis, & il faut de neceſſité que vous alliez en perſonne à Ruel. Moy! interrompit la Reine, & comment voudriez-vous que je fiſſe cette corvée ſans donner ſujet de rire à toute la terre? Les Reines peuvent-elles courir de nuit, comme les Cardinaux amoureux? Les Reines, pourſuivit la du Fargis, n'ont point d'autres loix à obſerver

que

que celles qu'elles s'imposent, & puis que le Cardinal de Richelieu s'habille en Comedien, vôtre Majesté peut bien se travestir en femme de Chambre. Mais, ajoûta la Reine, avez-vous perdu l'esprit de me croire folle jusques à ce point? Si Vôtre Majesté néglige une si belle occasion, repliqua la du Fargis elle ne la retrouvera, peut-être, jamais, & nous la verrons toûjours esclave des grimaces du Cardinal, & de l'éfronterie de sa niece. Bon Dieu! quel personnage me voulez vous faire joüer, poursuivit la Reine, & comment sortir d'icy métamorphosée de la maniere que vous voulez que je le sois.

Un consentement suivit cette exclamation, le Cardinal vint voir la Reine, elle feignit d'avoir la migraine, & se mit au lit avant six heures du soir, pendant que Madame du Fargis fit mener un carosse de louage à une porte du Jardin de Luxembourg, qui donne dans les

champs, & la Reine étant déguisée, dés qu'il fit assez sombre pour se cacher, elles sortirent ; les femmes de Marie de Medicis étant disposées à la laisser dormir autant qu'elle voudroit, & montant en Carosse, un valet de Chambre de la Reine, qui étoit du secret, les guida du côté de Ruel, où elles arrivérent de bonne heure. Les portes n'étoient point encore fermées, & le valet de Chambre que Madame du Fargis avoit bien instruit obligea les Suisses qui gardoient la porte en leur donnant de l'argent de le laisser promener avec deux Dames dans le Jardin, pendant une heure ou deux, disant que leur Carosse étoit rompu, & quelles ne vouloient pas entrer dans un Cabaret. Les Suisses que l'on n'a jamais accusez d'une grande penetration, & qui ignoroient d'ailleurs les visites que son Eminence rendoit secrétement à Madame de Combalet, parce qu'il n'entroit pas

de

de leur côté, profiterent de cette libéralité, & le Jardinier qui en eut sa part ne fut pas plus severe, & ouvrit son jardin aux Avanturieres. La Lune éclairoit un peu, & la Reine se promena long-temps avec sa confidente, ayant autant d'impatience que de Colere & d'émotion. Tout devint calme, on se coucha dans le château, & il ne parut plus de lumiere que dans l'Apartement de Madame de Combalet.

Son Eminence arriva à l'heure ordinaire, résolue de prier sa niece de retourner le lendemain à Paris. Un seul Page qui l'acompagnoit ouvrit la porte, & lors qu'ils passérent devant la Reine, le Cardinal chantoit à demy bas ces paroles:

Que mes plaisirs sont doux! que mes vœux sont heureux,
Puis que l'amour me favorise!
Je ne crains point icy d'importune surprise,

Ny de traitement rigoureux. Que mes plaiſirs ſont doux ! Que mes vœux ſont heureux !

Il marchoit d'un pas précipité, & la Reine irritée qui craignoit de le perdre de veuë, & qui n'avoit pas la force de le ſuivre ; luy cria aſſez haut, vôtre Eminence va trop vîte, & l'heure n'eſt pas ſi avancée que vous ne puiſſiez accorder un moment d'entretien à une Dame qui vous le demande.

Le Cardinal frapé de cette voix tourna la tête, & vit avec frayeur deux femmes qui marchoient ſur ſes pas, & qu'il ne pouvoit éviter ; il demeura immobille comme une ſtatuë, en reconnoiſſant la Reine. Comme vous ne vous êtes jamais montré à mes yeux dans un état auſſi agreable que celuy où je vous voy préſentement, luy dit-elle, & que vous gardez toutes vos galanteries pour Ruel, ne vous offenſez pas ſi je vous y viens chercher.

Quoy !

Quoy ! continuat-elle, voyant ſa conſternation, me prenez vous pour Méduſe ? Voulez-vous augmenter le nombre des ſtatuës de ce Jardin? Et vous fais-je aſſez d'horreur depuis ce matin pour vous empêcher de parler? Hé qui ne perdroit le parole, dit-il, de voir une Reine ſi bien ajuſtée, & faire une démarche ſi peu ſéante à ſa dignité. J'en ay fait de moins excuſables, que vous n'avez pas deſaprouvées ; continua Marie de Medicis, & c'eſt à tout autre qu'à vous à condamnes des foibleſſes dont vous êtes cauſe. Allez, lâche & ingrat que vous êtes, je vous ay fait mille & mille biens que vous payez d'un million de maux, & je ne tiens de vous que la honte & le deſeſpoir de m'être trompée. Quoy ! lors que les cendres des morts s'élevent contre ma conſcience, vous ne vous repentez de rien? Vous périrez, perfide, on je périray moy-même, & vôtre orgueil ne ſe mocquera

pas impunément de ma douleur. Madame, répondit le Cardinal, qui avoit eû le loisir de revenir de sa surprise, si vous m'en croyez, nous tairons sagement nôtre avanture. Madame du Fargis qui compose icy vôtre Cour y a sa bonne part, mais il ne luy seroit, peut-être, pas fort avantageux de s'en vanter. Quoy! mettre l'Epouse du grand Henry & la mere de Loüis le Juste en cet état? Celuy de vôtre Eminence n'est guére plus excusable, répondit la hardie du Fargis. Vous faites languir Madame de Combalet, ajoûta la Reine, elle m'a assez servi de Dame d'Atour, pour luy offrir mes soins, & si vous le trouvez bon j'iray luy aider à se mettre au lit. Vous n'avez pas trop de lieu de railler, reprit audacieusement son Eminence, & je me justifieray toûjours bien, mais pour vous craignez de demeurer tachée, & songez qu'on ne doit jamais pousser les gens à bout. Vous verrez

que

que j'aurai encore tort, repartit la Reine, & qu'il faudra que je cede. Je ne vous retiens plus, on vous attend, achevez vôtre voyage, pendant que j'iray porter de vos nouvelles à Paris. Je vous en defie, repliqua le Cardinal, & vous aurez la rougeur ſur le front, lors que j'iray la teſte levée.

On ne peut pas traiter une Reine avec plus de mépris, elle le ſentit bien, & retournant chercher le Carroſſe avec une douloureuſe colere, elle répandit un torrent de larmes, lors qu'elle fut dedans. Vous pleurez, Madame, luy dit la du Fargis, & c'eſt pour un infame qui ſe mocque de vous. Il me payera chérement ces larmes, répondit Marie de Medicis. Ah! il eſt trop aſſeuré de ſa fortune, continua la du Fargis, qui tâchoit de pleurer auſſi par complaiſance, & c'eſt une montagne d'orgueil que l'on ne pourra jamais abaiſſer.

Enfin, les deux voyageuſes mortifiées ſe rendirent au Luxembourg. La Reine n'eut plus à feindre pour paroître malade, la fievre la prit, le Roy, la jeune Reine & Monſieur la viſitérent. Le Cardinal ne paſſa point la porte de ſa chambre, & dit à Madame du Fargis qu'elle ſe ſeroit bien paſſée de mener les choſes ſi loin.

Pendant la maladie de la Reine Madame de Combalet revint à la Cour avec une hardieſſe inouie. Marie de Medicis la laiſſa approcher de ſon lit pour lui dire tout ce que la fureur & la jalouſie peuvent inſpirer de plus outrageant. Elle ſortit les yeux & le cœur gros, & ce fut alors que la Reine-Mére & le Cardinal firent paroître un ſi terrible déchaînement l'un contre l'autre. On y donna cent cauſes différentes, dont pas une ne fut la véritable, & l'ingrat Prelat n'eut point de repos qu'il n'eût fait exiler la Mere de ſon Roy, comme toute

toute la terre l'a ſçeu; & pendant que cette Princeſſe fut ſi mal payée de tant de faveurs dont elle avoit été prodigue, Madame de Combalet triomphoit, & paſſoit ſa vie dans le luxe & dans la volupté. Quoy que quelques perſonnes obligeantes adoptaſſent des fruits de ſon Commerce avec le Cardinal, il l'a fit paſſer pour ſi pure & ſi neuve qu'elle redevint Mademoiſelle de Pont-Courlay à la honte de Combalet, que le Cardinal haiſſoit mortellement, & qu'il croyoit ne pouvoir aſſez punir d'avoir découvert ſes voyages de Ruel. Enfin, Madame de Combalet ou Mademoiſelle de Pont-Courlay fut faite Ducheſſe Deguillon, & ſcandaliſa ce qu'il y avoit de perſonnes modeſtes en France par ſa conduite licencieuſe. Son Eminence l'aima toûjours, & elle fit ſemblant de l'aimer auſſi. Il luy laiſſa une fortune prodigieuſe; & elle eut dans la ſuite de grandos liaiſons avec Madame du Vi-

gan, qui n'étoit pas plus prude qu'elle. Mais il ſuffit d'avoir parlé des Amours du Cardinal de Richelieu qui a laiſſé un ſi grand nom, & que ſes héritiers ont ſi mal ſoûtenu.

FIN.

LA

LA PRINCESSE DE CONDÉ.

DE toutes les avantures du Maréchal de Baſſompierre il n'y en a point eû de plus cruelle pour lui, ny qui mérite mieux d'être diſtinguée des autres que celle qu'il eut avec Mademoiſelle de Montmorancy fille du Connêtable, la plus belle & la plus ſage perſonne de ſon ſiecle.

Monſieur de Baſſompierre étoit né Allemand, d'une maiſon conſidérable, & d'un Pére fort illuſtre. à la Cour de France où ſon mérite

ne

ne lui donna pas moins de crédit que ſa condition. Henry IV. l'eſtimoit particuliérement, entre ce qu'il y avoit auprés de luy de jeunes Seigneurs remarquables. Il étoit admirablement bien fait, & d'une inclination ſi noble & ſi portée à la grandeur, que ce qu'il y avoit de plus élevé au monde luy paroiſſoit médiocre. Il faiſoit une dépenſe prodigieuſe à laquelle ſa fortune & les bienfaits du Roy ne pouvoient ſuffire, s'il n'eût été extrémement heureux au jeu.

Il avoit naturellement du penchant pour le commerce des femmes, & on ne l'acuſoit même pas de chercher toûjours les plus chaſtes; cependant il ſçavoit reſpecter celles qui avoient de la vertu & on ne voyoit point d'homme plus ſage auprés d'elles.

Outre pluſieurs intrigues qui furent ignorées parce qu'elles n'éclatérent pas, il en eut une déclarée avec Mademoiſelle d'Antrague, qui

avoit

avoit embrazé mille cœurs, & dans les fers de laquelle on ne se désesperoit pas. Bassompierre eut la preference sur tous ses rivaux, & quoy que Madame d'Antrague fît profession d'être prude & donnât de fréquentes marques de son indignation à sa fille qui s'émancipoit ouvertement, l'amour étoit si bien d'acord avec elle que Bassompierre paroissoit toûjours content. Mademoiselle d'Antrague en perdit pour quelque temps une partie de la beauté de sa taille. Cette disgrace ne l'empêcha pas d'avoir des recherches qui avoient un but plus légitime que celuy de son Amant: mais elle avoit goûté du libertinage, & c'étoit assez pour le preferer à une meilleure reputation.

Mademoiselle de Montmorancy avoit été élevée par Madame la Ducheſſe d'Angoulesme, sa tante, auec des soins extrémement tendres, elle y répondit dignement & on luy vit emporter le prix de

la

la beauté, de l'eſprit, & de la ſageſſe, ſur tout ce qu'il y avoit de plus parfait en France.

Monſieur le Connêtable de Montmorancy étoit un de ces hommes recommandables par leur mérite, qui font tant d'honneur à la grandeur des Roys. Il n'avoit pas eû lieu d'être ſatisfait des premiéres alliances de ſa Famille, & il ſongeoit moins à chercher pour Mademoiſelle de Montmorancy un rang, au deſſus de celuy quelle tenoit, qu'une ſocieté douce qui luy pût faire paſſer la vie tranquillement.

Madame d'Angoulême ne faiſoit ſa cour qu'autant qu'elle y étoit indiſpenſablement obligée, & recevoit le moins de monde qu'elle pouvoit chez elle. Ainſi, Mademoiſelle de Montmorancy ignoroit preſque ce grand tumulte dans lequel on confond toutes choſes, & ſon eſtime n'en étoit que plus précieuſe lorſque l'on avoit le bonheur de l'acquerir. La

La Cour de Henry IV. qui avoit pour Chef le plus galand de tous les Princes, n'étoit jamais ſans gallanteries, & quoique l'âge dût avoir epuiſé, ou du moins ralanti ſon ardeur pour les plaiſirs, il alloit toûjours le même train, & on ne voyoit autour de luy que ballets, feſtins, bals, jeux, maſcarades, & tant d'autres amuſements qui ſont les enfans de la volupté. Aprés avoir eû pour maîtreſſe Gabrielle d'Etrée qu'il avoit faite Ducheſſe de Beaufort, il s'étoit attaché à l'ainée de filles du Marquis d'Antragues, qu'il fit Marquiſe de Verneuil, & à la Comteſſe de Moret, qui ne lui furent guere fidelles, & il étoit ſi ſuceptible que la nouveauté avoit toûjours des charmes inévitables pour luy.

La Reine Marie de Medicis aſſeuroit la Couronne à ſa Maiſon par une heureuſe fécondité, les ligues étoient diſſipées, on ne parloit plus que de repos, & cette douce oiſi-

oiſiveté fit naître de nouveaux Amours.

Au retour d'un voyage que Baſſompierre fit en Loraine, il vit Mademoiſelle de Montmorancy, qui commençoit à ſe montrer parmy les perſonnes de ſon âge & de ſon rang; mais il la vit ſi belle, & ſi modeſte, que ſes inclinations libertines cédérent à une paſſion plus pure. La faveur qu'il avoit auprés du Roy luy attiroit l'envie des Courtiſans. Son bonheur à l'égard de Mademoiſelle d'Antrague n'avoit pas fait moins de jaloux: mais dés qu'il eut aſſez veu Mademoiſelle de Montmorancy pour bien connoître ce qu'elle valloit il n'eût plus d'autre but que celuy de luy plaire, & de s'en faire aimer autant qu'il l'aimoit.

Comme ſes liaiſons avec d'Antrague avoient paru clairement, Mademoiſelle de Montmorancy qui en avoit entendu parler cent fois à Madame d'Angoulême, ne pouvoit

pouvoit les ignorer, elle n'en trouvoit pas Baſſompierre moins aimable, mais elle avoit de grandes diſpoſitions à s'en defier. Il fut quelque-jours à ne la ſuivre que des yeux, enſuite ſon cœur l'entraîna par tout où il la voyoit aller. Cette aſſiduité qui fut bientôt remarquée faiſoit quelques fois baiſſer les yeux à une jeune perſonne, qui avoit une modeſtie ſans affectation; & quoy quelle eût bonne opinion du Marquis de Baſſompierre, le fracas de ſes amours luy faiſoit craindre qu'il n'y eût du danger à luy en inſpirer. Elle ſentoit bien qu'un homme d'honneur aſſez conſidéré par le Connêtable pour être avoué de luy, & qui l'auroit véritablement aimée, ne pourroit pas être hay; mais elle avoit aſſez de raiſon & de force d'eſprit, quoy qu'elle fût encore bien jeune, pour ne prendre pas d'elle-même de ces impreſſions que l'on a tant de peine à effacer, lors que l'on ſi trouve con-

contraint, & elle ſe tint ſur ſes gardes juſques à ce qu'elle vît quelque ſeureté à ſe jetter dans ces engagemens qui meinent ſi loin.

Aprés s'eſtre aperçeue que Baſſompierre n'ouvroit plus les yeux que pour la regarder, & l'avoir entendu ſoupirer mille fois, ſon cœur crut qu'il pouvoit ajoûter quelque foy à ces aparences, mais il ne ſe ſeroit pas déterminé ſi le Connêtable qui ſçavoit mettre un juſte prix à la valeur des choſes, & qui admiroit en Baſſompierre une grandeur de courage peu commune, une liberté d'eſprit pleine de force, une généroſité ſans affectation, & un atachement naturel pour le véritable honneur, n'eût témoigné pour luy une conſidération toute particuliére.

Dés qu'il ſe vit aimé du Pére, il fit des viſites frequentes à la fille, & comme Madame d'Angoulême étoit parfaitement civille, on le recevoit d'une maniere engageante, qui

qui l'atiroit de plus en plus. Mademoiſelle de Montmorancy charmante au poſſible ſe fit plus d'un amant, mais ſoit qu'ils fuſſent plus timides, ou moins empreſſez que Baſſompierre il prit heureuſement les devans.

La premiere fois qu'il luy parla ouvertement de ſa paſſion, ce fut dans une aſſemblée que Madame d'Angoulême voulut bien par complaiſance avoir chez elle, pour le divertiſſement de ſa niéce, qui n'alloit guere chercher des plaiſirs ailleurs. Il ne s'y trouva que des perſonnes choiſies, & le Marquis de Baſſompierre, qui cherchoit avec ſoin les occaſions d'entretenir Mademoiſelle de Montmorancy, y fut ſeul maſqué dans une grande magnificence. Ses habits faits à la Perſane cachoient un peu de la beauté de ſa taille; on ne le reconnut point, & les Dames empreſſées à le deviner, ne devinérent cependant pas. Il n'y eut que

le

le cœur de Mademoiſelle de Montmorancy qui luy dit que c'étoit Baſſompierre; elle ſe chagrina un peu de l'avoir dans l'eſprit plûtôt qu'un autre: & le Perſan qui la trouva d'une beauté plus brillante, & plus capable de charmer qu'elle n'avoit encore paru, fut ſe jetter à ſes piez, avec la liberté que le bal & le déguiſement authoriſent. Aprés y avoir admiré avec un étonnement amoureux la plus admirable fille du monde, il faut, luy dit-il, avoir de grands charmes pour s'atirer des adorateurs du fonds de l'Orient, & des adorateurs même qui en donneroient toutes les richeſſes pour acheter un regard favorable de la divine Mademoiſelle de Montmorancy. Les voyages ne vous coûtent guere à faire, les threſors à diſtribuer, ny les gallanteries à dire, reprit-elle avec un ſouris agréable, & ſi je ne me trompe, Maſque, vous n'êtes pas novice à flater les Dames. Quand je méri-

mériterois le nom de flateur, pourſuivit Baſſompierre, & que j'aurois fait profeſſion toute ma vie de l'être, je ne devrois jamais paſſer pour tel auprés de vous, puis qu'on ne ſçauroit vous rien dire qui aproche des ſentimens que vous inſpirez. Mademoiſelle de Montmorancy qui avoit crû connoître la voix de Baſſompierre, quelque changement que le maſque y pût aporter, ne douta plus que ce ne fût luy-même, lors qu'elle jetta les yeux ſur une bague aſſez remarquable par ſa beauté, qu'il portoit ordinairement, & qu'il luy montroit, peut-être, exprés. Cette veue luy fit plaiſir, & elle fut bien aiſe de s'entendre dire des choſes obligeantes par l'homme du monde qu'elle auroit eû le plus de penchant à obliger: mais comme elle ſçavoit ſon long commerce avec Mademoiſelle d'Antragues, elle étoit trop prudente, & trop delicate pour ſe laiſſer conduire aveuglément

glément par une inclination qui pouvoit la tromper, & lui cauſer de grands chagrins. Vous avez été à une bonne Ecole, répondit-elle, & l'on voit bien que vous ſçavez mieux dire des fleurettes, que ſoupirer de bonne foy. Je puis avouër ſans rougir, repliqua Baſſompierre, que j'ai toûjours pris plaiſir à loüer la beauté: mais je puis proteſter auſſi avec verité, que de tous les cœurs d'un monde il n'y en a point qui ſoit capable d'un atachement plus tendre & plus conſtant que le mien, lors qu'il aura fait un bon choix. Je gage, répondit Mademoiſelle de Montmorancy, d'une maniere un peu dédaigneuſe, qui ne lui étoit pas fort naturelle, que vous avez tenu plus de mille fois ce langage à Mademoiſelle d'Antragues. Baſſompierre vit bien qu'il étoit reconnu, & regardant amoureuſement Mademoiſelle de Montmorancy; Mademoiſelle d'Antragues, continua t'il, ſe ſçait

ſi

ſi bon gré de ſon mérite qu'il n'eſt pas néceſſaire de lui en exagérer la grandeur, & je ne ſuis pas ſi favorable à la préſomption que vous pourriez vous l'imaginer. Mais, Mademoiſelle, c'eſt la modeſtie qui me charme, & quelque beaux que puiſſent être des yeux, s'ils ſont privez de cet avantage, ils ne vont point juſques à mon cœur. C'eſt la pureté de vôtre ame qui me rend idolatre de vôtre corps, & quand je conſidére vôtre vertu, je ſuis au deſeſpoir, de ne vous pouvoir rien offrir qui ſoit digne d'elle, & de n'avoir qu'un cœur ſoûmis & paſſionné. Un cœur, interrompit Mademoiſelle de Montmorancy, eſt toûjours ſi enveloppé, qu'on ne démeſle guére ce qui eſt dedans; & quand vous m'auriez donné le vôtre, je n'eſtimerois, peut-être, pas aſſez ce que je connoiſtrois ſi peu: mais quoy qu'il en ſoit, laiſſez moy, s'il vous plaît, répondre à la civilité de Monſieur le Prince, qui me prend pour dancer. A ces

mots elle se leva, & Bassompierre, qui s'entoit toutes les forces de l'amour la regarda dancer avec le sensible plaisir que l'on prend aux choses qui charment. Aprés avoir achevé sa courante avec Monsieur le Prince, elle prit le Persan, qui receut un nouveau coup dans l'ame par cette faveur. Le reste du soir se passa sans qu'il pût aprocher de Mademoiselle de Montmorancy, qui étoit occupée à faire les honneurs du bal, & ce ne fut qu'en sortant qu'il trouva un instant favorable, pour lui dire à l'oreille. Comme le soleil est la Divinité des Perses, & que je suis fort réligieux, ne doutez pas que vous ne m'éclairiez assez cette nuit pour m'empêcher de dormir. Hé bien, continua-t-elle de la maniere du monde la plus agréable, puis que vous me traitez en Heroïne de Roman, je vous apelleray desormais le Chevalier du Soleil, afin que vous-vous disposiez à soûtenir tout ce que vous avan-

avancez, s'il faut entrer dans la carriere. Pourveu que je ſois avoué de vous, pourſuivit Baſſompierre, rien ne me poura réſiſter. Ce n'eſt point un Gaſcon qui vous en aſſeure, c'eſt un Allemand fort ſincere. La foule qui étoit entrée, malgré les defences de Madame d'Angoulême, les ſépara, & Baſſompierre ſortit bien amoureux, emportant un neud de ruban bleu qui s'étoit détaché des habits de Mademoiſelle de Montmorancy, & qu'il avoit ſoigneuſement ramaſſé.

Le lendemain il fut deux heures plûtôt qu'il ne falloit à l'Egliſe, où elle devoit aller, dans l'impatience de la revoir, & il entendit aſſez de meſſes pour ſanctifier un grand pécheur. Madame d'Angoulême arriva, & ſa belle niece avec elle, un peu pâle pour avoir trop veillé, mais ſi aimable que le paſſionné Baſſompiere ſentit une nouvelle émotion. Il n'avoit point caché le ruban de Mademoiſelle de Mont-

 morancy,

morancy, & quoy que ce ne fût point une faveur qu'il tînt directement de ſa main, il ne laiſſoit pas d'en être tout glorieux, & de le porter à ſon chapeau. Elle rougit un peu en le voyant, & en regarda moins Baſſompierre. La devotion étant finie, le Duc d'Epernon qui ſe trouva là par bonheur, donna la main à Madame d'Angoulême, pour la conduire à ſon Carroſſe, & Baſſompierre eut la joye de rendre le même office à Mademoiſelle de Montmorancy. Vous ne craignez guere d'être puny, lui dit-elle en marchant les yeux baiſſez, d'étaller hardiment le ruban que vous m'avez volé. Eſt-ce que vous ne ſçavez pas que le larçin eſt un crime? Plut au ciel, répondit-il en ſoûpirant, que je vous euſſe dérobé vôtre cœur, duſſai-je paſſer dans le monde pour un brigand. Les cœurs, continua Mademoiſelle de Montmorancy, ne ſont pas ſi aiſez à prendre que les rubans.

Non

Non pas des cœurs insensibles, comme le vôtre, poursuivit le Marquis, mais pour ceux qui sont de la trempe du mien, Mademoiselle de Montmorancy les emporte à la premiere veuë. Quand vous seriez encore le Chevalier du soleil, repliqua-t'elle, & que je serois véritablement un Astre, vous ne parleriez pas autrement. Mais, Monsieur de Bassompierre, le langage de l'Eglise ne doit pas être celuy du bal. Le langage de l'amour, reprit-il, se peut parler en tous lieux, par ceux qui lui sont dévouez. Ah! je vous prie pourtant de m'en tenir un autre, si vous voulez que je vous écoute, interrompit Mademoiselle de Montmorancy, & je ne m'acoûtumerois pas aisement à des libertez qu'on se donne lors que l'on a le masque sur le nez, & qui sont defendues dés que l'on est à visage découvert. Demandez un peu à Madame d'Angoulême si elle prétend que les filles qui sont

ſous ſa conduite prêtent l'oreille à de pareilles chanſons. Hé! Bon Dieu, Mademoiſelle, repartit Baſſompierre, à quel oracle m'envoyez vous? En avez-vous jamais veu de ſon âge qui ſoient favorables aux innocentes paſſions? On les condamne dés qu'on ne peut plus les inſpirer, & ce ne ſont pas des ſurveillantes ſévéres qu'un homme qui meurt d'amour doit conſulter. Vous êtes donc bien brûlant, répondit Mademoiſelle de Montmorancy, en riant? Aſſez pour n'être bientôt plus qu'un peu de cendre, ſi vous n'avez pitié de moy, repliqua Baſſompierre, d'un air touchant. Je vous plains, ajoûta Mademoiſelle de Montmorancy, & je ne ſçay point de reméde pour de ſi furieux embrazements. Elle n'en put dire d'avantage, parce que le Carroſſe s'éloigna, & Baſſompierre qui n'avoit rien veu dans ſes yeux de trop ſevere ſe retira aſſez content.

La difference qu'il trouvoit entre Made-

Mademoiſelle de Montmorancy, & Mademoiſelle d'Antrague qui s'étoit perdue de reputation dans le monde, lui rendoit encore la fille du Connêtable plus chere. D'Antrague, qui s'étoit miſe au deſſus de la rougeur s'imaginoit que Baſſompierre ne la devoit jamais abandonner, aprés avoir eu de ſa race : mais comme elle étoit un peu ſujette à caution, il ne ſe croyoit pas le pere unique d'un fils qu'on lui atribuoit, & il trouvoit que c'étoit aſſez faire pour une fille cocquette que d'être diſcret.

Mademoiſelle d'Antrague fut paſſer quelque temps à la campagne, & ce fut pendant cette abſence que le Marquis de Baſſompierre fit un choix plus digne de lui. La premiére choſe qu'elle aprit en arrivant à Paris, ce fut l'infidélité de ſon Amant ; & comme pour avoir été parfaitement facile, elle n'en étoit pas moins fiere, elle ſentit un chagrin violent de ne trouver rien à

Mademoiſelle de Montmorancy qu'on pût blaſmer.

Quoique Monſieur de Baſſompierre n'eût plus d'empreſſement pour la voir, & qu'il ne tinſt à elle que par la ſimple civilité, il ne laiſſa pas de la viſiter. Vous faites bien parler de vous, lui dit-elle, à la premiere veuë, & j'ay déja la tête ſi rompue d'entendre faire des contes de vos amours avec Mademoiſelle de Montmorancy, que j'ai envie de m'en retourner au Chenant, ou d'aller à Malherbe. Si vous craignez la durée de ces bruits, repliqua Baſſompierre, vous ſerez peut être obligée de faire ce que vous dittes, & dans quelques ſentimens que je puiſſe être pour Mademoiſelle de Montmorancy, il n'y a guerre d'aparence que j'en change. Ce n'eſt pas la premiere fois, reprit d'Antrague, que vous avez crû avoir deſſein d'être fidelle, & Mademoiſelle de Montmorancy n'eſt pas plus aſſeurée de vôtre

vôtre conſtance que les autres. Comme elle vous doit être indifférente, pourſuivit-il, & que vous ne m'avez pas trop ménagé, il vous importe peu que je l'aime, ou que je ne l'aime pas. Si vous craignez quelle ne me ſoit trop favorable, mettez vous l'eſprit en repos, & croyez que ſi je vous avois fait de grands maux, les rigueurs de Mademoiſelle de Montmorancy ſeroient toutes propres à m'en punir. Pour les maux que vous m'avez faits, ajoûta d'Antrague, vous en connoiſſez aſſez la nature, & la grandeur, & je les ſens aſſez auſſi pour ne laiſſer pas le ſoin de me venger à un autre; parce que vous êtes la vanité même il vous ſemble que rien ne vous peut nuire, & vous croyez déja poſſéder vôtre belle Oriane. Mais de quelle maniere l'eſpérez vous? Il n'y a rien de ſeur pour vous des deux côtez, & fuſſiez vous auſſi vaillant qu'Amadis, je doute que vous puiſſiez achever

l'avanture. Je ne ſuis pas, ſans doute, ſi brave qu'Amadis, reprit-il, mais ſi je ſuis auſſi amoureux, & auſſi fidelle, pourquoy ne toucheray-je pas une perſonne qui peut être ſenſible? Hé quand vous l'auriez touchée, repondit d'Antrague, cela ſuffiroit-il pour l'obtenir du Connêtable? Il faut que vous ſoyez bien fou de vous imaginer qu'on vous donnera une fille qui peut eſperer un Prince du Sang, & qu'elle ſera aſſez docile & aſſez enteſtée de vos beaux yeux pour aller quelque jour à petit bruit ſe confiner dans vôtre Allemagne? Je connois des filles de bonne Maiſon, repartit le Marquis, qui l'auroient, peut-être, bien voulu faire, & pour n'être point Prince du Sang, on ne doit pas déſeſperer d'une bonne fortune, quand on a de la naiſſance, du courage & de l'honneur. Vous êtes un ſot, Baſſompierre, interrompit d'Antrague, & c'eſt le ſeul tître qu'on puiſ-

puiſſe raiſonnablement donner à vôtre préſomption. Il n'a pas tenu à vous que je ne le méritaſſe, Mademoiſelle, reprit-il, mais, graces au ciel, mon Etoile a prévalu ſur la vôtre.

Mademoiſelle d'Antragne fut ſi outrée de cette repartie, qu'elle auroit aſſeurément battu Baſſompierre, s'il ne fût pas venu quelques perſonnes devant leſquelles elle n'oſa s'emporter, & elle cacha un violent dépit qui l'envenima contre l'innocente Mademoiſelle de Montmorancy, qui de ſon côté ſe faiſoit mille queſtions pour ſçavoir d'où venoit la bienveillance qu'elle avoit pour le Marquis de Baſſompierre, qui la ſervoit avec une aſſiduité reſpectueuſe, & qui ne pouvoit ſe repentir, tout galland qu'il étoit, d'avoir mortifié d'Antragne.

Madame d'Angoulême qui n'étoit pas de ces vieilles impitoyables, qui veulent que tout ſorte du monde, lors qu'elles en ſont re-

pues, en qu'il les abandonne, avoit pour Mademoiſelle de Montmorancy toute la complaiſance que la vertu permet d'avoir, & elle prenoit même ſouvent ſur ſa ſanté pour lui procurer des plaiſirs, ſacrifiant à ſa jeuneſſe une partie du repos des nuits. Mademoiſelle de Montmorancy, qui étoit infiniment ſage, & parfaitement ſoûmiſe, ne vouloit pas en abuſer, mais ſa réſiſtance pleine de douceur étoit contrainte de céder à la bonté de Madame d'Angoulême.

Baſſompierre avoit acquis une réputation ſi glorieuſe, & ſe faiſoit ſi generalement eſtimer, qu'il paroiſſoit l'ame de la Cour, & le Connêtable de Montmorancy, de qui l'experience étoit conſommée, ne voyoit rien de plus illuſtre, ny de plus agréable que luy, & s'appercevant avec joye qu'il avoit de l'amour pour ſa fille, il réſolut de la lui donner, & de ſe faire un gendre ſur l'honneur duquel il pût comp-

compter, ſans abaiſſer Mademoiſelle de Montmorancy. Le commerce du Marquis avec Mademoiſelle d'Antrague auroit, peut-être, fait naître des difficultez dans d'autres eſprits que celuy de Monſieur de Montmorancy, mais il ſçavoit par lui même que les jeunes gens ont leurs foibleſſes, & comme ſa fille avec une heureuſe naiſſance avoit eû une bonne éducation, il ne douta point qu'elle ne pût faire revenir Baſſompierre de ſes folies. Il n'étoit pas d'humeur à faire la moindre violence aux inclinations de Mademoiſelle de Montmorancy, mais voulant decouvrir ce qu'elle avoit dans l'ame, avant que de paſſer outre. Ma fille, lui dit-il, un matin qu'elle étoit entrée dans ſon cabinet pour lui donner le bonjour, je ſuis bien aiſe de vous dire quelque choſe en particulier, ſur quoy je vous priai de m'ouvrir vôtre cœur. Monſieur de Baſſompierre vous voit ſouvent, & il ne vous regar-

regarde pas avec indifférence. Que penſez-vous de ſon aſſiduité, & que trouvez-vous de ſa perſonne? Il eſt d'une naiſſance conſidérable, & je crois vos yeux aſſez bons pour bien juger de ſon mérite. Jamais on n'a rougi de la force que fit alors Mademoiſelle de Montmorancy, & quoy quelle ſceut bien ce qu'elle penſoit, elle fut ſi incertaine de ce qu'elle devoit dire, que ſon pere fut obligé de lui ordonner plus d'une fois de parler. Quelque opinion que vous ayez de mes yeux, reprit-elle, je vous aſſeure, Monſieur, qu'ils ne verront jamais que par les vôtres, & il eſt inutile que je parle, puis que vous devez être perſuadé que je ſerai toûjours de vôtre opinion. Monſieur de Baſſompierre me voit, & parce que vous ne vous opoſez point aux viſites qu'il me fait, Madame d'Angoulême n'y vous, je ſupoſe que vous ne les deſaprouvez pas; ainſi Mon-

Monſieur, tant que je le croirai du nombre des perſonnes que vous eſtimez, je le mettray dans celuy de celles que je conſidére. Vous me répondez bien ſagement, reprit le Connêtable, en la baiſant, & cette marque de vôtre diſcrétion augmente la tendreſſe que j'ay pour vous. Mais, ma chére Enfant plus je vous aime, & moins je dois differer à vous établir. Je puis mourir chaque jour, & quoique Madame d'Angoulême vous aime, & que vous ayez un frere, j'auray plus de ſatisfaction, ſi je vous laiſſe un mary. Il n'y a guere de grandeurs au monde auxquelles vous ne puiſſiez aſpirer légitimement, mais comme ce ne ſont pas toûjours les honneurs ſuprémes qui font le bonheur de la vie, je leur prefererois l'avantage de vous aſſocier à un homme plein de vertu, qui ſe lie à vous par le cœur, & duquel le ſang ne faſſe pas de honte au nôtre; voilà ce que je remarque

en

en Baſſompierre, & ſi vous n'avez pas de répugnance pour lui, je vous commanderai de l'aimer.

Mademoiſelle de Montmorancy qui ſentoit toutes ſes inclinations portées du côté vers lequel ſon pere les vouloit tourner, ſentit une joye qui ſe ſeroit manifeſtée par un grand éclat, ſi elle n'avoit été la perſonne du monde la plus retenue. Elle en goûta la douceur & en cacha l'étenduë, & faiſant au Connêtable une révérence pleine de modeſtie, & de ſoûmiſſion. Puisque vous m'avez permis de parler, Monſieur, reprit-elle, je vous diray que je ne me ſens aucune averſion pour le Marquis de Baſſompierre, que ſa fortune me paroît aſſez grande, puisque vous ne la trouvez pas petite; que je vous obéiray toute ma vie avec un profond reſpect; & que je l'aimeray ſi vous le ſouhaitez. Je n'en demande pas davantage, pourſuivit le Connêtable en riant, & vous ne ſe-

feriez point ma fille ſi vous haiſſiez ce qui m'eſt cher, & qui merite ſi bien vôtre amitié & la mienne. Ecoutez favorablement ce qu'il vous dira de l'affection qu'il a pour vous, puisque je prétens vous donner à luy.

Mademoiſelle de Montmorancy ſe retira bien ſatisfaite, & Monſieur le Connêtable qui avoit déja témoigné ſes intentions à Madame d'Angoulême, & qui lui marqua encore plus fortement le même jour la bienveillance qu'il avoit pour Baſſompierre, qui ſouhaitoit ardemment le bonheur qu'on lui deſtinoit, ſans oſer l'eſperer, il vit l'aprés-midy Mademoiſelle de Montmorancy, qui lui parut habillée avec plus de ſoin qu'à l'ordinaire, qui écouta ſes proteſtations amoureuſes d'un air plus doux, & plus ſérieux qu'elle n'avoit fait juſques alors, & qui l'aſſeura enfin que s'il étoit agréable au Connêtable, il pouvoit eſperer d'être bien aimé. Cet aveu

lui

lui cauſa des tranſports dont les petits égaremens ne déplurent point à Mademoiſelle de Montmorancy, qui vouloit être ardemment aimée, & Baſſompierre enhardy par la douceur de ſa Maitreſſe, & par le traitement favorable qu'il receut auſſi de Madame d'Angoulême, fut trouver Meſſieurs d'Epernon, & de Roquelaure, qui lui avoient marqué de tout temps beaucoup d'amitié, pour les conjurer de ſçavoir de Monſieur le Connêtable de Montmorancy, s'il trouveroit bon qu'il ſervît Mademoiſelle ſa fille.

Le Connêtable n'alloit point à la Cour pour quelque caprice du Roy, mais il n'en étoit pas moins eſtimable, n'y moins reſpecté. Meſſieurs d'Epernon & de Roquelaure, qui ne pouvoient deſaprouver la noble hardieſſe de Baſſompierre, ſe chargérent avec plaiſir de la commiſſion qu'il leur donnoit, & leur négociation eut tout le ſuccez qu'ils pouvoient deſirer. Pourquoy ne l'avez

vous

vous point amené avec vous, leur dit le Connêtable, le Cavalier que vous m'offrez pour ma fille, & que je prefereray de bon cœur à tous les autres? Aviez vous peur qu'un préſent d'un tel prix, donné par de ſi dignes mains, ne fût pas bien receu ? Envoyons le chercher, & concluons promptement une affaire qui pourroit avoir ſes traverſes, ſi elle tiroit en longueur. Le Roy qui vouloit ſacrifier la gloire de mon fils, & de ma maiſon à ſa Maîtreſſe, par un mariage que je n'ay pû goûter, me veut du mal, & il faut lui taire ce qui ſe paſſer Monſieur d'Epernon n'approuva pas qu'on fît un miſtere au Roy de cette alliance, & envoya de ſes gens chercher le Marquis de Baſſompierre, qui arriva bientôt, parce qu'il ne s'éloignoit guere de l'Hôtel de Montmorancy.

Le Connêtable le prévint avec une tendre bonté & lui promit ſa fille, ajoûtant à ce don précieux

les

les autres avantages qui étoient néceſſaires à leur fortune.

Baſſompierre receut les aſſeurances de ſon bonheur à genoux, & baiſa cent fois les mains de Monſieur de Montmorancy, qui lui ordonna de revenir le ſoir pour voir ſa Maîtreſſe. Il n'avoit garde de manquer à une telle aſſignation; & le Connêtable aprés avoir parlé un moment bas à Madame d'Angoulême, prenant Baſſompierre par la main & le préſentant à Mademoiſelle de Montmorancy. Mon fils, lui dit-il, voilà une femme que je vous gardois, & que vous pouvez ſaluer. Alors ils rougirent tous deux de joye, & de modeſtie, & jamais un baiſer n'a été donné n'y receu avec tant de ſatisfaction, que celuy de Baſſompierre le fut.

Madame la Princeſſe de Conty, qui avoit été Mademoiſelle de Guiſe, mena le lendemain Madame de Baſſompierre mere du Marquis, chez

chez Madame d'Angoulême, qui lui dit de fort bonne grace, nous ſerons donc les deux meres des mariez, Madame, & je ne ſçay qui de vous, ou de moy, en aura le plus de joye.

Aprés cette viſite, Madame de Baſſompierre en fit une au Connêtable, & on penſa aux Articles de mariage, & à traiter pour le Marquis de la charge de premier Gentilhomme de la Chambre, que Monſieur de Boüillon vouloit vendre.

Monſieur de Montmorancy auroit bien voulu que toute cette affaire ſe fût paſſée ſecrétement, à cauſe de ſa diſgrace: mais ſes amis lui conſeillérent d'en faire parler au Roy, qui ne demandoit, peut-être, pas mieux que de trouver l'occaſion de reparer ſon injuſtice. Ainſi Monſieur le Marquis de Baſſompierre fut lui demander ſon agrément de la part du Connêtable.

Henry IV. qui aimoit Baſſompierre,

pierre, & qui se repentoit d'avoir chagriné une illustre famille, fit paroître beaucoup de joye à cette proposition, & donna non seulement son consentement pour le Mariage, mais il dit aussi que Monsieur de Montmorancy pouvoit venir à la Cour, sans craindre d'être regardé de mauvais œil, & il ne differa pas à voir le Roy, qui le receut parfaitement bien.

Le bruit de cette alliance fut bientôt répandu par tout. Le Roy revenu de son dépit visita Madame d'Angoulême, à laquelle il dit obligeamment qu'il venoit voir Mademoiselle sa niéce, comme amy particulier de Bassompierre.

Le même soir Monsieur de Boüillon arriva à la Cour. Il étoit neveu du Connêtable. Le Roy lui parla de sa charge, il dit d'abord qu'il venoit pour s'en défaire : mais soit que Bassompierre manquât à son égard à quelque circonspection pour avoir trop d'amour, ou que Mademoiselle

moiſelle d'Antrague qui étoit dans un déchaînement furieux, fît agir quelque machine pour troubler deux perſonnes, au bonheur des quelles toute la France s'intereſſoit, il prit une haine à Monſieur de Boüillon pour Baſſompierre, qui le rendit ſon ennemy juré. Ayant d'ailleurs une ancienne averſion pour Monſieur d'Epernon qu'il croyoit avoir fait ſeul ce mariage.

Ce ne fut pas là tout le mal que le ſort fit à Baſſompierre; il y eut un grand bal chez la Reine, où Mademoiſelle de Montmorancy parut avec tous les charmes de la beauté, de la jeuneſſe, de l'amour, & de la joye, & il en eût fallu beaucoup moins pour bleſſer le cœur de Henry IV. qui avoit toûjours été ſuceptible, que l'âge commençoit à rendre plus foible, & qui n'avoit plus que des occupations languiſſantes. Mademoiſelle de Montmorancy ne fit point de pas pour dancer qui ne por-

taſſent des coups pénétrans au Roy, qui voyoit avec un chagrin jaloux ſes beaux yeux chercher inceſſamment Baſſompierre.

Ce Prince étant dans une diſpoſition ſi facheuſe n'écouta que trop Monſieur de Boüillon qui lui exagéra l'étonnement où il étoit de ce que l'on donnoit Mademoiſelle de Montmorancy, qui étoit l'unique fille avec Mademoiſelle du Mayne qu'on pût enviſager pour Monſieur le Prince, qui étoit en âge de ſe marier ; ajoûtant que la prudence ne vouloit pas qu'on penſât à la derniere, parce que cette alliance donneroit un Chef trop conſidérable aux débris de la Ligue, & que Mademoiſelle de Montmorancy lui convenoit mieux de toutes les manieres.

Le Roy qui connoiſſoit trop bien Baſſompierre pour le croire capable d'épouſer une femme pour autruy, jugea que le Prince de Condé plus jeune, & par conſequent, peut-

être,

être, moins ſcrupuleux, n'y regarderoit pas de ſi prés, & trouvant Mademoiſelle de Montmorancy toute propre pour lui faire paſſer une agréable vieilleſſe dans ſon domeſtique, il conclut infidellement qu'on pouvoit preferer un Prince du ſang à Baſſompierre, ſans qu'il en dût murmurer, & lui fit impitoyablement ſon procez. S'il avoit été moins aimable, on ne l'auroit pas tant redouté. Mais Mademoiſelle de Montmorancy étoit déja tendrement atachée à lui, & comme un Galland n'a rien à pretendre lors qu'une honnête femme aime ſon mary de bonne foy, le Roy favoriſa Monſieur le Prince, ou plûtôt il voulut ſe favôriſer lui même, en ſacrifiant le pauvre Baſſompierre.

Dés que ſa Majeſté eut preſté l'oreille aux conſequences que la malice ingénieuſe de Monſieur de Boüillon lui faiſoit enviſager, il parla à Monſieur le Prince de Ma-

demoiſelle de Montmorancy, qu'il trouva diſpoſé à faire tout ce qu'il lui plairoit. Monſieur de Boüillon ne fut pas ſi favorablement traité du Connêtable : lors qu'il voulut lui faire préſſentir le nouveau deſſein de ſa Majeſté il lui répondit bruſquement qu'il avoit déja l'honneur d'être grand Oncle de Monſieur le Prince, & que cette proximité ſuffiſoit entre eux.

La goute prit au Roy, peut-être, d'émotion. Monſieur le Grand, Monſieur de Grandmont, & Monſieur de Baſſompierre le veilloient chacun à leur tour. Les Dames étoient obligées d'aller le divertir, & la Ducheſſe d'Angoulême ne pouvoit ſe diſpenſer d'y mener ſa niéce. Le Roi qui ne manquoit pas de prétextes pour entretenir Mademoiſelle de Montmorancy, lui dit qu'il avoit les meilleures intentions du monde pour elle, & que ſi le Marquis de Baſſompierre ne lui plaiſoit pas il lui donneroit le

Prince

Prince de Condé ſon neveu. Elle répondit avec beaucoup de ſageſſe & d'aparance de ſatisfaction, que ſon pere avoit parlé, & qu'elle s'eſtimeroit fort heureuſe avec Baſſompierre. Cette réponſe augmenta la jalouſie du Roy, qui ne ſongea plus qu'à rendre malheureux un homme qu'on regardoit comme ſon Favory.

Il envoya chercher Baſſompierre de bon matin, & lui dit qu'il avoit penſé toute la nuit à le marier. Sans une incommodité qui eſt ſurvenue à Monſieur le Connêtable, repliqua le Marquis, je ſerois preſentement heureux, & il n'y avoit que ce contre-temps qui pût retarder ma félicité. Je ne ſongeois pas à Mademoiſelle de Montmorancy, pourſuivit le Roy, mais à Mademoiſelle d'Aumale, en faveur de laquelle je prétendois renouveller le Duché d'Aumale en vôtre perſonne. Eſt-ce que Vôtre Majeſté me voudroit donner deux femmes, Sire, reprit

Baſſompierre en riant, & Mademoiſelle de Montmorancy n'a-t-elle pas aſſez de charmes & de grandeur pour ſatisfaire mon amour, & mon ambition? Je vois bien pourſuivit le Roy, en ſoûpirant, qu'il faut vous parler en amy. Je ſuis devenu amoureux de Mademoiſelle de Montmorancy, dans un excez inexprimable. Si vous l'épouſez & qu'elle vous aime, je vous hairay mortellement; & ſi elle avoit quelque complaiſance pour moy, je perdrois vôtre affection. Ne vaut-il pas mieux prévenir ce malheur, pendant qu'il n'y a rien de fait, & tourner vos penſées ailleurs? Le Prince de Condé ſe plaît à la chaſſe, je lui donneray de quoy ſe divertir, & je ne demanderay à ſa femme qu'une amitié innocente.

Baſſompierre penſa tomber mort à ce diſcours, & ſon cœur fut preſſé d'une douleur ſi pénétrante, qu'il lui fut impoſſible d'ouvrir

la

la bouche. Le Roy prit ſon ſilence pour un conſentement. Vous me ſacrifiez donc vôtre amour, mon cher Baſſompierre, lui dit-il, en l'embraſſant. Dites que je vous ſacrifice ma vie, reprit-il, les larmes aux yeux, & veuille le ciel que ce ſacrifice ſoit auſſi utile à vôtre Majeſté, qu'il me ſera funeſte.

Le Roy redoubla ſes embraſſemens, & proteſta à Baſſompierre qu'il prétendoit déſormais le regarder comme ſon fils, & qu'il vouloit abſolument lui faire épouſer Mademoiſelle d'Aumale. Mais il répondit, la mort peinte ſur le viſage, & le déſeſpoir dans l'ame, qu'il devoit ſuffire à ſa Majeſté de le priver de ce qu'il aimoit, ſans vouloir l'engager ailleurs.

En quitant le Roy, il chercha ſes amis pour leur faire part de ſa douleur. Chacun voulut lui perſuader que le Roy changeroit d'avis, & on lui conſeilla de ne pas ceſſer de le voir. Il continua donc d'al-

ler à la Cour : mais ce fut dans un ſi grand trouble, qu'il paroiſſoit comme une ombre.

Madame d'Angoulême étant allée au Louvre à l'ordinaire, le Roy quitta le jeu pour l'entretenir, pendant que le déſolé Baſſompierre regardoit ſa Maîtreſſe, qui ne ſçavoit encore rien de leur commun malheur, avec des mouvemens qui penſérent l'obliger à faire quelque folie. Le Roy fit aprocher la niéce, aprés avoir parlé long-temps à la tante. Et lors qu'elles ſe retirerent, Mademoiſelle de Montmorancy porta les yeux ſur Baſſompierre en hauſſant les épaules, & il ſortit preſque au même inſtant, feignant de ſaigner du nez. Il ſe trouva ſi accablé que ſes gens en furent épouventez. Il fit dire qu'il étoit à la campagne, n'oſant aller chez Madame d'Angoulême, aprés ce que le Roy lui avoit dit, & deux jours de ſouffrance s'étant écoulez, par le conſeil de ſes amis

il

il porta ſon viſage mourant au Louvre.

Monſieur le Prince, qui le rencontra le lendemain, le pria de l'acompagner chez Madame d'Angoulême où il alloit offrir ſes ſervices à Mademoiſelle de Montmorancy, par l'ordre du Roy. Baſſompierre penſa s'emporter, mais un reſte de raiſon l'arreſta, & il ſe contenta de ne pas faire ce que le Prince demandoit. Il ſçeut que c'étoit Monſieur de Boüillon qui lui avoit rendu de ſi mauvais offices, aprés avoir dit qu'il n'avoit que faire de compter ſur ſa charge de premier Gentilhomme de la Chambre. Et il s'étonna d'une méchante volonté qu'il ne croyoit pas s'être atirée par aucune de ſes dêmarches. On avoit gagné le Connêtable par artifice, & comme il n'eſt rien de ſolide dans les Cours des Roys, ce ne fut pas une merveille de voir changer un homme qui avoit toûjours paru ſi ferme.

Mais ſi le pere fut capable de légéreté, la fille demeura conſtante, & fit bien voir par ſa douleur aux perſonnes qui étoient auprés d'elle, que Monſieur de Baſſompierre lui étoit fort cher. Madame d'Angoulême la vouloit conſoler, & n'oublioit rien pour y réuſſir. Mais, Madame, lui diſoit-elle, en pleurant, que ne me laiſſoit-on comme j'étois ? Pourquoy Monſieur le Connêtable a t'il permis que je m'affectionnaſſe à un homme qu'il n'avoit pas deſſein de me donner? Peut-on s'imaginer que mes inclinations changeront comme ma famille, & que j'auray pour Monſieur le Prince les ſentimens que j'ay pour Monſieur de Baſſompierre? Du moins, ſi l'on ne veut pas que je ſois ſa femme, qu'on ne me donne point d'autre mary. Vous ſçavez, interrompit Madame d'Angoulême, que les filles de vôtre rang ne ſont preſque jamais à elles, & que les Souverains ont des droits abſo-

absolus. Voulez-vous que vôtre pére s'atire une nouvelle disgrace, & n'avons nous pas assez souffert de celle qui vient de finir? S'il étoit de mon humeur, repliqua cette belle affligée, il se mettroit au dessus de ces orages, en quitant la Cour pour jamais, qui est un véritable brigandage, & le centre de la perfidie. Ah! que le Roy est injuste, & que je le trouve peu digne de cette aveugle admiration que tant de Nations ont pour luy! Ma fille, répondit doucement Madame d'Angoulême, il ne faut pas vous laisser conduire par un chagrin qui vous feroit dire des choses fâcheuses. Quoy que le Roy vous paroisse un peu injuste, il ne laisse pas d'être un fort grand Prince. Hé! quelle est donc cette grandeur, interrompit Mademoiselle de Montmorancy? Je me mocque de celle qu'on prend sur les thrones, & pour être respectée de moy il faut qu'elle vienne du cœur.

Parlez plus bas, pourſuivit Madame d'Angoulême, en lui mettant une main ſur la bouche. Il n'y aura bientôt plus que la Reine en France qui puiſſe vous diſputer quelque choſe, & aprés tout, vous n'avez pas tant veu Monſieur de Baſſompierre, qu'il ne vous ſoit facile de ceſſer de le voir, ſans vous deſeſperer. En vérité, Madame, continua Mademoiſelle de Montmorancy, j'eſpérois de vôtre bonté d'autres conſolations que celles que vous me donnez. Je vois bien que tout m'abandonne, que Monſieur de Baſſompierre eſt perdu, puis que vous aprouvez que je lui manque de foy, & que je ne ſerai jamais que tres malheureuſe. Sçavez vous bien que ce Roy que vous vantez ſi fort, & qui ſe rend ſi redoutable, m'a deſia dit cent choſes qui me font rougir, & qui offencent nôtre famille entiere. Il ne me veut donner à ſon neveu que parce qu'il eſt perſuadé que je ne pourray jamais aimer

mer ce jeune Prince. Mais qu'il ne s'y trompe pas, quand j'aurois un monſtre pour mary, dés que je lui ſeray ſoûmiſe, je n'offenceray point mes engagements.

Mądame d'Angoulême étoit confondue de ce que Mademoiſelle de Montmorancy lui diſoit, mais ayant vieilli à la Cour, elle en pratiquoit la politique rampante, & laiſſoit pleurer ſa niêce qui n'eut pas plus de ſatisfaction du Connêtable. Je vous avois permis d'aimer, Baſſompierre, lui dit-il, lors qu'elle ſe plaignit à luy, & je vous l'avois même commandé, mais il ne peut plus être à vous, puis que le Roy vous donne à Monſieur le Prince, & que je n'aurois aucune raiſon recevable pour m'opoſer à ſa volonté.

Mademoiſelle de Montmorancy preſſée de tous côtez s'abandonna à ſa douleur, pendant que l'on concluoit ſon mariage avec Monſieur le Prince. Baſſompierre qui ne la

voyoit plus chez elle languiſſoit d'une maniere déplorable, & le jour des fiançailles étant pris, ce qu'il y avoit alors de Princeſſes à la Cour menérent Mademoiſelle de Montmorancy au Louvre, où la cérémonie ſe devoit faire. Baſſompierre y fut comme s'il eût été au ſuplice, pour chercher à mourir de douleur. Le Roy qui le vit dans un état qui faiſoit pitié à tout le monde eut la malice de ſe tenir apuyé ſur ſon bras, pendant qu'on fiança Mademoiſelle de Montmorancy avec Monſieur le Prince; & il fut ſi frapé de ce qu'il vit, que la fievre le prit dés lors. Il trouva en ſortant du Louvre Mademoiſelle d'Antrague riante & ſatisfaite de le voir miſerable. Vous allez aparemment faire la pénitence du beau tenebreux, lui dit-elle, & aprés vous avoir veu le Chevalier de l'ardente épée, on pourra bien vous voir aux Chartreux. Mais ne vous précipitez pas, ſi vous m'en croyez. Monſieur le Prince

eſt

eſt un bon homme, & Madame la Princeſſe voudra bien partager le gâteau entre vous. Toutes les Dames ne ſont pas ſi liberales que Mademoiſelle d'Antrague, reprit Baſſompierre, & s'il n'en étoit pas d'un autre caractére ce ſeroit un grand préſervatif contre la conſtance, & les ardentes paſſions.

Enfin ce pauvre amant fut ſe mettre au lit où il languit long-temps. Tout le monde s'intereſſa pour lui, mais ce ne fut pas un reméde à ſon mal.

Les nopces de Monſieur le Prince & de Mademoiſelle de Montmorancy furent célébrées à Chantilly, malgré la tendreſſe de cette belle Princeſſe, elle obéït comme une victime: mais avant que d'épouſer, elle voulut ouvrir ſon cœur au Prince de Condé. Monſieur, lui dit-elle, vous auriez, peut-être, un jour des reproches à me faire, ſi je manquois de ſincérité pour vous. Vous n'ignorez pas que

Mon-

Monſieur de Baſſompiere a été tout prêt de m'épouſer, par la volonté de mon pere, & du conſentement du Roy. Si je diſois que je ne l'ay point aimé, ſon mérite me démentiroit. Je ne vous promettray pas de lui ôter auſſi promptement que je le voudrois un cœur où il n'eſt point entré malgré moy: mais j'oſeray vous répondre que je ſuis incapable de rien faire qui vous offence. Ce n'eſt point pour vous ébloüir que je vous fais ce diſcours, n'y parce que je me defie de mes forces, que je prends des precautions contre moy. Mais il y va de mon repos à vous prier de m'éloigner de la Cour, ſi vous n'avez envie de me voir vivre à Paris comme une recluſe. Monſieur le Prince, qui aimoit déja fortement, promit à Mademoiſelle de Montmorancy tout ce qu'elle voulut, & l'aſſeura que ſa vertu mettoit Baſſompierre, & le reſte des hommes à couvert de ſa jalouſie.

Aprés

Aprés les nopces, la nouvelle Princeſſe prit un rang auquel elle fit honneur par ſon mérite, tout élevé qu'il étoit. On retourna à Paris, où le Roy voulut profiter des facilitez qu'il avoit prétendu s'aquerir. Mais Monſieur le Prince parut ſi ataché à ſa femme, & elle traita Henry IV. avec tant de ſévérité que Baſſompierre fut vengé en quelque ſorte. Il languiſſoit toûjours, & Madame la Princeſſe n'oſoit rien témoigner de ce qu'elle avoit encore pour lui dans le cœur.

Il y eut un bal magnifique chez la Reine Marguerite. Madame la Princeſſe y parut avec tous ſes charmes, & Baſſompierre s'y traîna maſqué pour la voir. Il avoit un habillement bleu, couleur qui eſt le ſymbole de la fidélité, & elle lui parut ſi rêveuſe & ſi triſte, qu'il fut un peu conſolé. On le croyoit au lit, & perſonne ne s'imagina que ce pût être luy. Il ſe plaça derriére Mada-

Madame la Princeſſe, & il ne fallut que quelques uns de ces tendres ſoupirs, qui avoient été ſi familliers à Mademoiſelle de Montmorancy, pour lui faire tourner la tête, & pour remarquer dans des yeux mourans une paſſion qui étoit encore bien vivante. D'abord elle eut le cœur ſerré, & peu s'en fallut qu'elle ne répandît des larmes: mais les retenant par une force d'eſprit peu commune. Retirez vous, Maſque, dit-elle à Baſſompierre, d'un air plein de douceur, qui démentoit ſes paroles, retirez vous, je vous conjure, vous me faites ſouffrir. Ce n'eſt pas mon deſſein, Madame, reprit-il, & je voudrois ſeulement vous dire une partie de ce que je ſoufre moi-même. Songez plûtôt à me le cacher, continuat-elle, & conſiderez que dans l'état où je ſuis, il faut par pitié aider à ma foibleſſe. Je ne ſçay ſi vous m'acuſez de vous avoir trahy, mais ſi je l'avois fait, en me trouvant plus coupable, je m'eſti-

m'eſtimerois moins malheureuſe, puis que je ne vous aimerois plus, j'ay obéi à des puiſſances invincibles, ſans pouvoir faire autrement, & ſans vous oublier. Ne croyez pas en être plus heureux, ni que j'en ſois moins à plaindre. De quelque côté que nous nous tournions faiſons en ſorte que l'innocence & la vertu nous ſuivent. Conſolez vous, Monſieur de Baſſompierre, je vous en prie. Hé! Madame, reprit-il, ſe peut-t'on conſoler d'une perte comme la mienne? Ma douleur eſt à l'épreuve de tous les ſiécles, & de tous les raiſonnements; & il n'eſt pas poſſible que je puiſſe vivre. Au nom de Dieu ne me menacez pas de vôtre mort, ajoûta-t'elle, mes yeux rougiſſent malgré moy, & quand mon déplaiſir aura fait un éclat public, je ne feray que plus affligée, & vous n'aurez pas plus de repos. Hé bien, continua Baſſompierre, il faut vous être toûjours ſoûmis, & ménager vôtre bonté, lors qu'el-

qu'elle m'eſt ſi néceſſaire. A ces mots il quita ſa place, & ſortit du bal peu de temps aprés.

La Cour fut à Fontainebleau, & Baſſompierre fit un voyage en Lorraine, tout accablé qu'il étoit, pour quelque négociation d'Etat. L'abſence ne le guérit pas. D'Antrague auroit bien voulu renouër avec luy : mais il l'évitoit comme une peſte. Le Roy déſepéré des rigueurs de Madame la Princeſſe crut que Baſſompierre en étoit cauſe, & le fit obſerver : mais il étoit auſſi reſpectueux que Madame la Princeſſe étoit vertueuſe.

Elle vit bien que le Roy ne la laiſſeroit pas en repos, & preſſa ſi fortement ſon mary de la faire ſortir de France, que pour lui donner cette ſatisfaction il la mena à Muret, & de là à cheval à Landrecy, n'ayant à ſa ſuite que Mademoiſelle de Certeau, & une femme de Chambre.

Jamais il n'y eut d'étonnement pareil

pareil à celui du Roy, lors qu'il aprit cette fuite. Il dit tout haut que Monſieur le Prince alloit poignarder ſa Femme en quelque lieu ſecret, & il mit tout en campagne pour le chercher. Baſſompierre ſupporta ſon éloignement avec plus de patience qu'il n'avoit fait ſon mariage; & il ſe fit un réligieux devoir de ſe ſoûmettre avec reſpect aux effets de ſon admirable vertu. Une marque obligeante qu'il reçeut de ſon ſouvenir l'y engagea encore, & lors qu'il s'y attendoit le moins on lui rendit cette lettre de ſa part.

La

La Princeſſe de Condé au Marquis de Baſſompierre.

MOnſieur le Prince qui me tire d'eſclavage, à mon ardente priére, eſt convenu avec moy que je ſerois ingrate envers vous, ſi je vous quitois comme le reſte du monde. Les obligations que j'ai à vôtre diſcrétion infinie, & l'amitié que je conſerve pour vous demandent de la diſtinction; & je dois vous dire preferablement à tout autre, que nous allons en Flandre dans l'eſperance de n'y point trouver de Puiſſances injuſtes & intéreſſées. Je dirois que je ne regrette rien en France ſi vous n'y étiez pas. Mais tant que j'y pouray compter ſur un amy tel que vous, j'y prendray toûjours un grand intéreſt; & en quelque endroit que la fortune me conduiſe, vous pouvez être bien certain que je vous y eſtimeray parfaitement.

Baſſompierre ſoupira d'être obligé de ſe contenter d'un peu d'eſtime,

me, aprés avoir veu tant d'amour. Mais comme c'étoit encore beaucoup pour Madame la Princeſſe, il ne murmura point, & ne l'aima pas moins. Henry IV. mourut de la main d'un éleve des Jeſuites. La France fut en troubles. Les choſes y changérent de face, & ſi le dueil general ne fit rien ſur la douleur particuliere de Baſſompierre, Il recut du temps, qui vient à bout de tout un peu de ſoulagement. La ſuite de ſa vie fut belle, & comme il aimoit la gloire & l'honneur, l'envie lui fut ſouvent opoſée. Le commerce des Dames eut toûjours des douceurs pour luy : mais les faveurs qu'il receut d'une grande Princeſſe, ne lui firent pas oublier celle qu'il avoit perdue. Elle donna des marques de ſa vertu & de ſon courage, qui charmerent tout le monde. Ce fut elle qui s'enferma dans la priſon où l'on avoit mis Monſieur

le

le Prince ſon mary, pour le ſervir pendant qu'il avoit la petite verolle. Elle la gagna, & en penſa mourir, ſans que ſa beauté en fût alterée. Et ce fut cette généreuſe action qui obligea ſans doute Monſieur d'Urfé à la choiſir pour ſa Célidée dans la ſuite de ſon Roman d'Aſtrée.

F I N.

LA MARQUISE D'URFÉ.

NOUVELLE.

LE fameux Honoré d'Urfé qui rendit le païs de Forêts, & la riviére de Lignon ſi illuſtres en chantant avec tant de graces les amours de Celadon & d'Aſtrée, ne prenoit pas moins de plaiſir à cette agréable occupation, que la lecture de ſon inimitable Roman en donne à ceux qui aiment les ouvrages d'eſprit. S'il ſuivoit en le compoſant les idées d'un admirable génie, il écoutoit auſſi les mouvemens d'un cœur tendre. L'amour ne lui étoit pas moins

utile qu'Apollon, & poſſédant la plus belle perſonne du monde, il trouvoit en elle ſon Epouſe, ſa Maitreſſe, & ſa Muſe.

Comme ſa paſſion avoit été long-temps traverſée par des obſtacles qui paroiſſoient invincibles, il s'abandonnoit à la joye de les avoir ſurmontez, & ſe ſervoit de fictions ingénieuſes, pour déguiſer la verité de ſes avantures. Mais, parce qu'on n'aime pas aujourd'hui le miſtére, que prés d'un ſiécle nous permet de dévoiler des évenemens peu connus, & marquez dans de bons Memoires, on ne ſera, peut-être, pas faché d'apprendre poſitivement ce qui s'eſt paſſé entre Monſieur & Madame d'Urfé, & de reconnoître ſous leurs veritables noms, Aſtrée, Celadon, Diane, & Silvandre.

Jacques Comte d'Urté, Chevalier des Ordres du Roy, Bailly & Gouverneur de Forêts, avoit épouſe Renée de Savoye, Marquiſe de Baugé, fille de Claude de Savoye, Com-

Comte de Tende, Gouverneur & grand Senêchal de Provence. Il en eut trois fils, Anne d'Urfé, Marquis de Baugé, Jacques d'Urfé, grand Ecuyer de Savoye, & Honoré d'Urfé qu'on fit Chevalier de Malthe.

Avant que de partir pour cette Iſle célébre, il apprit tout ce qu'un homme de ſa naiſſance devoit ſçavoir. Il étoit parfaitement bien fait, ſon courage le rendoit propre pour les entrepriſes glorieuſes, & le Comte d'Urfé ne l'avoit engagé au ſervice de Malthe que parce qu'il le croyoit capable d'honorer l'Ordre, & de ſe faire diſtinguer entre les plus braves Chevaliers.

Aprés avoir paſſé ſon enfance. Et ſa premiere jeuneſſe dans les Ecoles, & les Academies, il fut pour quelques jours en Forêts. La Maiſon du Comte d'Urfé étoit pleine d'opulence & de grandeur. Ce Seigneur vivoit en Prince, & il n'y avoit perſonne dans les Provinces

voiſines qui parût avec tant d'éclat & de magnificence que luy. Le ſeul Baron de Château-Morand, qui avoit été de tout temps ſon ennemy, lui diſputoit l'honneur de faire une prodigieuſe dépenſe; & les intérêts de ces deux puiſſantes Familles partageoient toute la Nobleſſe de Forêts.

Le Baron de Chateau-Morand n'avoit qu'une fille unique pour héritiére de ſes grandes richeſſes, & la beauté de cette jeune perſonne étoit ſi parfaite, qu'on en parloit avec admiration dans toute la France, & chez le Comte d'Urfé même, quoy qu'il n'y eût aucune intelligence entre le Baron de Château-Morand, & luy.

Le Lieutenant Géneral de Montbriſſon, qui étoit extrémement riche & libéral, vivoit avec une liberté honnête & généreuſe, qui atiroit chez lui les meilleures compagnies de Forêts; & quoy qu'il eût épouſé une parente du Baron de

Châ-

Château-Morand, il ne ne laiſſoit pas d'être amy intime du Comte d'Urfé.

Le Chevalier d'Urfé avoit dix-neuf ou vingt ans, lors qu'il quitta Paris pour aller fournir la noble carriere de ſes Caravanes. Rien ne lui manquoit pour ſe faire eſtimer, & il parut en Forêts comme un Aſtre qui obſcurcit beaucoup ce que l'on y avoit veu de plus acomply juſques alors. Il n'y eut perſonne qui ne voulût contribuer à le divertir. C'étoit dans une agreable ſaiſon, & le Lieutenant de Montbriſſon qui aimoit les plaiſirs, donna pluſieurs fêtes-galantes, où le Chevalier d'Urfé ne manqua pas de ſe trouver. Il s'étoit lié d'amitié avec un jeune Gentilhomme de Dauphiné, qui devoit le ſuivre à Malthe, & qu'on voyoit de toutes ſes parties. Ils ſe parérent extraordinairement pour paroître dans une aſſemblée chez le Lieutenant de Montbriſſon. Mademoiſelle de Château-

Morand en devoit être ; & le Marquis de Baugé fils aîné du Comte d'Urfé, qui étoit naturellement grave, & apelloit ces sortes de divertissemens des corvées, voyant son jeune frere aussi magnifique que s'il eût été question de quelque pompe Royale, ou de la solemnité de ses nopces. Est-ce pour épouser Malthe, que vous avez recherché tous ces ornemens, lui dit-il en riant, ou pour charmer les yeux de Mademoiselle de Château-Morand, qui doit faire les honneurs du bal ? Je n'ay point d'autre dessein que celuy de voir comme on dance en Forêts, répondit le Chevalier d'Urfé en riant aussi, & quand je me seray satisfait là dessus j'iray sacrifier à la Religion Chrêtienne autant d'Infidelles que j'en rencontreray. Vous avez les inclinations d'un Heros, ajoûta le Marquis de Baugé, & je ne doute pas que vous ne soûteniez bien la gloire de l'Ordre de Malthe ; mais, mon frere, on ne dance asseurément

pas

pas en Forêts, comme ſur la Mer Méditerrance, & il ne faut pas que vous-vous appliquiez trop au bal, de peur qu'il ne vous en ſouvienne plus que vous ne voudriez.

Le Chevalier d'Urfé impatient d'aller à Montbriſſon, quitta ſon frere, & s'y rendit avec Forite, cet amy affectionné qui ne s'éloignoit pas de luy ; & en entrant chez le Lieutenant Général ils virent à la clarté de pluſieurs flambeaux une infinité de Beautez differentes, qui ſembloient n'être venues en ce lieu que pour faire mieux éclater celle de Mademoiſelle de Château-Morand. Elle n'avoit alors que ſeize ans, & l'emportoit ſur tout ce qu'il y avoit plus de parfait au monde. Quoy que ſa reputation eût prévenu le Chevalier d'Urfé, il la trouva fort au deſſus de ce que l'on en diſoit ; une admiration meſlée d'un peu de trouble l'arreſta long-temps à la porte de la chambre, & lors qu'il fut entré

dedans, ſa civilité ne put être bien réguliere.

Les yeux de Mademoiſelle de Château-Morand poſſedoient déja l'art de charmer au ſupréme degré, quoy que leurs regards fuſſent ſans artifice. Sa taille étoit d'une grandeur raiſonnable, & déja pleine de majeſté; & tout ce que l'on pourroit ſouhaiter à une fille pour la rendre aimable ſe rencontroit en elle.

Le Chevalier d'Urfé qui n'avoit rien veu à la Cour de France qu'on pût comparer à Mademoiſelle de Château-Morand, la ſalua avec plus de reſpect que les autres, malgré l'inimitié de leur peres. Elle lui rendit ſon ſalut de bonne grace, & même avec une petite rougeur qui marquoit de l'émotion. Ils dancérent pluſieurs fois enſemble, & dans ces agreables moments le Chevalier ne penſa guere à Malthe. Il trouva cette nuit bien courte, quoi qu'il fût preſque jour lors que le bal finit;

finit, & ce ne fut qu'avec un extreme chagrin qu'il ſe ſépara de Mademoiſelle de Château-Morand. Il ne parut plus lui même aprés cette éclipſe. Forite qui le vit rêveur, lui demênda en riant, ſi le ſoin de ſon équipage le rendoit ſi mélancolique. Laiſſe moy, importun que tu es, reprit le Chevalier, & ne me parle point d'une choſe qui va devenir mon ſuplice. Où ſont donc les projets de guerre & de proüeſſes extraordinaires, que vous faiſiez? répondit Forite, il ſembloit que vous duſſiez convertir les eaux de la mer Méditerranée en ſang; vôtre bras menaçoit l'Orient d'un déluge, & vous ſemblez renoncer tout d'un coup à de ſi glorieux deſſeins. Cependant les Commanderies ne vous manqueroient pas, & vous êtes même fait de maniére à pouvoir devenir grand Maître de Malthe. Je ne ſçay ce que je deviendrai, repliqua le Chevalier d'Urfé, mais je ſçay bien que préſentement je ſuis

fort amoureux, & que la Croix que je porte me péſe déja effroyablement. Je m'en ſuis bien douté, ajoûta Forite, lors que je vous ai veu dévorer Mademoiſelle de Château-Morand des yeux: mais, conſidérez un peu que ce n'eſt qu'une Enfant, & que vous étes lié par des vœux auſtéres, ſans compter la vieille haine qui regne entre les Maiſons de Château-Morand & d'Urfé. Si je penſois moins à ce que tu dis, pourſuivit le Chevalier, tu ne me verrois pas ſi conſterné, mes engagemens au Service de Malthe ſont innexorables, il faut que je parte de Forêts; Mademoiſelle de Château-Morand n'eſt pas un Enfant comme tu le dis, mais en l'état où je ſuis, que pourrois je lui offrir & lui demander? Je l'aime cependant éperdument. Et je vous plaints d'autant plus, interrompit Forite, que ſi vous êtes ſage vous devez cacher vôtre mal au Comte d'Urfé, qui eſt ennemy de la bagatelle, & ſur tout

au

au Marquis de Baugé grand Cenſeur de l'amour & des amants, & qui ne vous paſſeroit jamais une pareille foibleſſe. Au reſte, je ne croy pas que vôtre playe ſoit mortelle, & vous n'aurez pas plûtôt coupé la gorge à une centaine de Mahometans, que vous-vous porterez beaucoup mieux. Vous raillez d'un malheur qui devroit vous faire pitié, pourſuivit le Chevalier d'Urfé, laiſſez moy mon chagrin, Forite, à l'heure qu'il eſt, il m'eſt plus cher que vous même, quoi que je vous aime toûjours.

Forite qui le vit véritablement affligé, ſe tut, ils paſſerent la journée entiere à Montbriſſon. Le Chevalier d'Urfé vit Mademoiſelle de Château-Morand à l'Egliſe, & lui trouva de nouveaux charmes, quoy qu'elle fût dans une aſſez grande négligence. Il ne lui parla que des yeux, ſoit qu'elle ne l'entendît pas, ou quelle feignît de ne le pas entendre. Les ſiens furent toûjours

attachez ſur un livre. Aprés avoir fait ſes devotions elle monta en Carroſſe pour retourner chez elle, & le Chevalier d'Urfe ſortit en même temps de Montbriſſon.

Le Marquis de Baugé qui s'aperçeut de ſa diſtraction, lui en fit la guerre. Forite qui eût bien voulu la diſſiper, l'impatienta pluſieurs fois, & fatigué de tous côtez, aprés avoir paſſé une nuit pleine d'inquiétude il feignit de vouloir ſe divertir à la chaſſe, & ſans en avertir Forite, il marcha le long de la riviere de Lignon du côté de la Maiſon du Baron de Château-Morand, où le penchant de ſon cœur l'entraînoit, aprés avoir été long-temps dans une douce rêverie ſans donner aucun ordre à ſes Veneurs, il vit une touffe d'arbres ſous l'ombre deſquels il eut envie de s'aller repoſer. Ceux qui l'acompagnoient s'éloignérent un peu de luy, il vit en approchant deux femmes aſſiſes ſur le bord de l'eau, & comme l'amour n'eſt jamais

ſans

ſans curioſité, il ſe cacha derriere des branches qui ne l'empêchérent pas de reconnoître Mademoiſelle de Château-Morand, & une fille à elle, nommée d'Artigue. Mademoiſelle de Château-Morand, qui deſſignoit parfaitement bien, choiſiſſoit entre une infinité d'objets agréables que la nature préſentoit à ſes yeux, ceux qui lui plaiſoient le plus pour les copier ſur des tablettes. d'Artigue qui étoit enjouée ne s'acommodoit pas d'une ſi grande aplication. Pourquoy vous amuſez-vous à peindre des arbres & des prez, lui dit-elle, ne pouvez vous pas les voir tous les jours, & avez vous peur que quelque bouleverſement ne vous les raviſſe? Puis que vous voulez employer vôtre crayon faites un ouvrage moins commun. Hé que pourrois-je faire de mieux, repliqua Mademoiſelle de Château-Morand en continuant ſon deſſein? Peignez le Chevalier d'Urſé, pourſuivit d'Artigue, vous

avez l'imagination vive, c'eſt la plus agréable figure que vous ayez veue de vos jours, & s'il eſt auſſi avant dans vôtre mémoire que je ſuis perſuadée que vous l'étes dans ſon cœur, il ne manquera que la parole au portrait que vous en ferez. En verité, d'Artigue, répondit Mademoiſelle de Château-Morand, vous étes folle, & à moins que d'avoir perdu la raiſon on ne parleroit pas comme vous faites. J'avoue que le Chevalier d'Urfé eſt bien fait, mais vous me donnez une plaiſante tâche; attendez du moins que les merveilles de ſes Caravanes, ayent eclaté. On poura faire l'hiſtoire de ſa valeur, & vous en propoſerez le ſujet à quelque main hardie. Si la vôtre ne l'eſt pas, interrompit d'Artigue, elle a du moins beaucoup d'habileté, & je ſuis ſeure que les proüeſſes de celuy duquel nous parlons, ne lui apprendroient rien; quoy qu'il en ſoit, je ſouhaite qu'il reſiſte mieux aux armes des

Infi-

Infidelles, qu'à celles de l'amour. Mais, d'Artigue, ajoûta Mademoiselle de Château-Morand, à vous entendre on diroit que vous voiez bien clair dans l'ame d'un homme qui ne vous a jamais parlé, & je ne trouve pas trop bon que vous vous mettiez ſur une telle matiére. Vous reſſemblez déja à votre grand-mere, reprit d'Artigue, & parce qu'elle ne nous montre qu'un front ſérieux & ſévére, vous voulez à ſeize ans ſuivre l'exemple d'une femme qui en a ſoixante & dix; vous dérober toutes les innocentes libertez de la Jeuneſſe, & vous faire des monſtres de ce que l'auſtérité des Veſtales ne les empêcheroit pas de pratiquer. Demandez à nôtre vieille Douairiere à quoy le Chevalier d'Urfé doit employer ſon temps, elle vous dira que c'eſt à exterminer la Secte de Mahomet, & ceux qui la ſuivent, à meriter des pardons & des Indulgences, & à rendre ſa Croix formidable aux Corſaires de Thunis,

de

de Maroc, & d'Alger. Qu'il faut auſſi vous enterrer toute vive en Forêts, ne viſiter que des Cloitres & des Béguines, ne vous parer jamais, vous charger de Reliques, & regarder les lieux où l'on ſouffre l'honneſte galanterie, comme des cauernes de brigands, faire penitence de quelques heures de vôtre temps que le Lieutenant de Montbriſſon vient d'arracher à ſes ſcrupules; en un mot, porter le ſac & la cendre plûtôt que les ornements qui conviennent en toute bienſéance à l'unique Heritiérre d'une puiſſante & illuſtre Maiſon. Et moy je vous diray que le Chevalier d'Urfé, peut être guerrier, & galland, redoutable aux Turcs, & ſoûmis aux Dames. Que rien ne l'oblige de s'aller faire eſtropier pour ſuivre la bizarerie d'un homme que n'a ſans doute, inſtitué un Ordre ſanguinaire, que parce qu'il étoit las de vivre; & que de vôtre côté vous étes diſpenſée d'écouter les réveries d'une vieil-

vieilleſſe qui commence à dégéné-rer en démence d'eſprit. Si ma grand-mere ſçavoit ſur quel ton vous chantez, d'Artigue, repartit Mademoiſelle de Château-Morand, il y a quelque aparence quelle interromproit vôtre belle critique. Je ne ſçay ſi j'auray aſſez de crédit auprés de vous pour vous obliger à corriger cette impetuoſité libertine: mais aprés vous en avoir priée je vous le commanderay bien ſérieuſement, & ſur tout de ne pas prononcer le nom d'Urfé en des lieux où vous ſçavez aſſez qu'il ne plaît point aux oreilles. Que vous êtes ſimple, ajoûta d'Artigue; & que vous êtes peu ſage, continua Mademoiſelle de Château-Morand, en ſe levant, & prenant le chemin de ſa maiſon, où d'Artigue la ſuivit.

Le Chevalier d'Urfé qui l'avoit toûjours regardée, la trouva d'une beauté ſi touchante qu'il ne put oppoſer aucun obſtacle à ſa paſſion. Elle étoit déja auſſi violente que ſi

le

le cours de plusieurs années lui eussent donné de la force. Il courut à l'endroit où Mademoiselle de Château-Morand s'étoit assise, & trouvant ses Tablettes qu'elle avoit oubliées, il vit dedans des fleurs, des oiseaux, des païsages, & quelques petites figures de l'amour. Ces Tablettes étoient fort belles, & le Chevalier d'Urfé qui ne doutoit pas qu'on ne les vînt chercher, sachant bien peindre, & ayant le cœur & l'esprit pleins de Mademoiselle de Château-Morand, fit une teste qui lui resembloit parfaitement, & mit ces quatres Vers au dessous.

Voicy l'ouvrage de l'Amour
Depuis que son pouvoir reigle mes destinées,
Il m'en a plus apris dans l'espace d'un jour
Qu'Apellez n'eût pu faire en plus de dix années.

Le Chevalier pour n'être point sur-

ſurpris en ce lieu, fut rejoindre ſes gens, laiſſant les Tablettes où il les avoit priſes, & remportant une legere ſatisfaction de cette avanture. Sa Chaſſe ſe termina à faire quelques tours dans la plaine. Il rencontra Forite qui le cherchoit, auquel il ne put s'empêcher de dire ce qui ſe venoit de paſſer. Forite ſe mocqua de ſa folle préocupation: mais le voyant triſte & inquiet de ſon départ, il fallut à la fin le plaindre.

Dans l'eſpérance d'oublier Mademoiſelle de Château-Morand, ou du moins de n'y ſonger pas toûjours, le Chevalier d'Urfé condamna ſes yeux à ne regarder n'y Montbriſſon, ni les avenuës de la Maiſon du Baron de Château-Morand; & aprés une ſi cruelle violence, il fut s'embarquer à Toulon, avec Forite & d'autres perſonnes que le Comte d'Urfé avoit choiſies pour l'accompagner.

Il arriva heureuſement à Malthe,

&

& n'y fut pas long-temps, ſans acquérir l'amitié du grand Maître. Toutes ſes courſes furent glorieuſes, & aprés avoir employé pluſieurs années à de ſi nobles occupations, ayant toûjours dans le fonds de l'ame un tendre atachement pour Mademoiſelle de Chateau-Morand. Il prit congé du grand Maître, & quitta Malthe avec des témoignages fort avantageux.

Dés qu'il ſe vit à Toulon, il vola du côté de Forêts avec un certain mêlange d'amour & d'inquiétude qu'il ne pouvoit vaincre. Enfin il revit les rives du Lignon, toûjours preſſé de ſa paſſion, & chargé de ſes vœux. Et il aperçut à un quart de lieue de la Maiſon du Conte d'Urfé un caroſſe drapé attellé de ſix chevaux blancs, environné d'un aſſez grand nombre de pages & de lacquais en dueil, qui attendoient pluſieurs perſonnes de l'un & de l'autre ſexe qui ſe divertiſſoient à faire peſcher. Le Chevalier remarqua

les

les armes de ſa Maiſon ſur ce carroſſe, & voyant de petits pages qui ne pouvoient être qu'à une femme, il comprit que ſon frere ainé étoit marié, & que tout ce lugubre équipage ne lui anonçoit qu'une mort étrangere. Pour s'en éclaircir il demanda le nom des perſonnes qui étoient dans le bateau. C'eſt Monſieur le Marquis d'Urfé, & Madadame ſa femme fille du Baron de Château-Morand, répondit un page. Ils ſont mariez depuis ſix mois, & le Comte d'Urfé mourut fort peu de temps aprés cette alliance, qui rend ſa Maiſon une des plus opulentes de toute la France. On apelloit autrefois nôtre Maître, le Marquis de Baugé, mais aujourd'hui il porte le nom de ſa Famille. Madame d'Urfé n'a préſentement auprés d'elle que la Lieutenante générale de Montbriſſon, & Mademoiſelle d'Artigue.

Le Chevalier pâlit & trembla à ces paroles, comme ſi la foudre eût été

été preſte à l'écraſer. Avez vous laiſſé tout vôtre courage à Malthe, lui dit Forite, qui s'aperçut de ſon trouble, & ne raportez vous icy, que de la foibleſſe? Cachez ce déſordre hors de ſaiſon, puis qu'il faut néceſſairement vous diſpoſer à ne regarder Madame d'Urfé, qu'avec des yeux de frere. Ah! Forite, reprit le Chevalier en ſoupirant, n'ayant que de l'amour, ou veux tu que je prenne de la raiſon? Quels efforts pourront vaincre une paſſion que j'ay traînée ſur les mers du Levant, que j'ay combatue avec ſoin, & que je raporté malgré moy en Forêts?

Dans ce moment le bateau du Marquis d'Urfé ſe raprocha du rivage, & le Chevalier amoureux vit tout ce qui pouvoit augmenter ſon mal.

Quoy que Madame d'Urfé fût alors dans la négligence d'un dueil profond, & qu'elle dût tous ſes charmes à la nature, elle en avoit de ſi puiſ-

puiſſans, que ſon amant en fut éblouy. Son viſage s'étoit perfectionné, elle avoit une grace ſi pleine de majeſté, & un air ſi grand & ſi doux tout enſemble, qu'on ne pouvoit la regarder ſans tendreſſe. Il n'y avoit pas la moindre affectation dans ſes actions. On voyoit du feu & de la modeſtie dans ſes yeux: elle parloit à l'oreille de d'Artigue, lors qu'elle aperçut le Chevalier d'Urfé, & ce retour impréveu la fit extrémement rougir. Le Marquis d'Urfé courut embraſſer ſon frére avec toutes les apparences d'une ſenſible joye. Mon frere, lui dit il enſuite, j'ay bien de la douleur de vous annoncer la mort du Comte d'Urté, mais pour tempérer l'amertume de cette perte je vous diray en même temps que le Ciel la réparée en me donnant Mademoiſelle de Château-Morand, & que nôtre mariage a uni deux Maiſons que rien n'avoit pu réconcilier juſques alors.

Quoy

Quoy que je ſois vivement touché de la mort de mon Pére, répondit le Chevalier d'Urfé, fort embaraſſé, je vous aſſeure, Monſieur, que je ſuis bien ſenſible à vôtre bonheur. Madame, continua le Marquis en s'adreſſant à ſa belle Epouſe, voilà cet Illuſtre Cadet duquel je vous ay tant parlé, c'eſt un autre moy-même, il eſt digne de vôtre affection, & je ſouhaite que nous la partagions. Madame d'Urfé tendit les bras à ſon beau frere de la meilleure grace du monde, quoy qu'avec un peu de retenue. Il en eut auſſi de ſon côté & ſalua enſuite la Lieutenante de Montbriſſon & d'Artigue: mais il s'aquitta de tous ces devoirs avec tant d'émotion, que les plus clairvoyans s'aperçeurent qu'il n'avoit pas l'eſprit libre. Monſieur & Madame d'Urfé reçeurent fort obligeament Forite. On retourna au Château, & le Chevalier qui avoit le cœur gros pour plus d'une raiſon n'entra

n'entra pas dans la maiſon paternelle ſans verſer des larmes. Madame d'Urfé prit ſoin de les eſſuyer par ſes douces conſolations : mais en ſoulageant de petits maux, elle en augmentoit un bien grand, & les mouvements de la nature cédérent à ceux de l'amour.

On ne s'étonna pas d'abord de la triſteſſe du Chevalier d'Urfé, qui avoit un légitime ſujet d'affliction; mais Forite, d'Artigue, & Madame d'Urfé elle même, donnerent à ſon chagrin une interprétation plus juſte que les autres.

Il ne regardoit jamais ſa belle-ſœur ſans rougir, & ſe ſoupçonnant d'avoir de l'amour pour elle, elle n'oſoit preſque tourner les yeux de ſon côté. On lui avoit rendu ſes tablettes; le portrait & les vers en diſoient aſſez. d'Artigue qui ne parloit que trop ne manqua pas d'expliquer ce miſtere, & peut-être, que ſans les obſtacles de Malthe Mademoiſelle de Château-Morand

auroit avant ſon mariage, écouté en faveur du Chevalier d'Urfé mille choſes flateuſes que ſon cœur lui diſoit. Et ce ne fut pas ſans douleur qu'elle obéït à ſon pere, lors qu'il lui ordonna d'épouſer le Fils aîné du Comte d'Urfé. Cependant quand ſa ſageſſe l'eut emporté ſur une aſſez tendre inclination, elle ſe ſervit ſi bien de ſa vertu, & fit ſon devoir d'une maniere ſi naturelle que tout le monde eut lieu de croire que le Marquis d'Urfé étoit le plus heureux de tous les hommes. Il avoit de ſon côté une complaiſance achevée pour ſa femme. Son eſprit n'étoit occupé que du ſoin de la divertir; tout ce qui peut ſatisfaire une jeune perſonne lui étoit abondamment donné, & les Princeſſes ne poſſédoient rien de précieux dont elle ne jouît.

Quoy que le mal du Chevalier d'Urfé fût d'une nature & d'une violence à égarer l'eſprit le mieux

ſenſé,

ſenſé, il eut cet avantage de ne ſe licencier jamais à aucune action que l'on pût mal interpréter. Il regardoit ſon frere avec des yeux d'envie, mais c'étoit cependant ſans malignité, & ſe laiſſant conſumer par le feu qui le devoroit, il réſolut de mourir plûtôt que d'en donner la moindre connoiſſance En examinant les actions du Marquis d'Urfé il crut y remarquer quelque choſe de froid & de concerté, qui tenoit plus de la civilité que l'on a dans les ſocietez étrangeres, que d'un amour ſatisfait & paſſionné. Il avoit un apartement ſéparé de celuy de ſon épouſe, comme s'il eût été condamné à cet éloignement par quelque infirmité fâcheuſe, ou trente années de mariage; & quoy qu'ils paruſſent tous deux ne vouloir que les même choſes, ces choſes étoient preſque toûjours différentes; & le Chevalier d'Urfé faiſoit mille reflections ſur des aparences ſi bizares. Pourquoy mon frere

a-t'il ſi peu d'ardeur pour le bien qu'il poſſede, diſoit-il un jour à Forite; en eſt-il déja las; & ſe pouroit-il qu'il en fût dégoûté pour en avoir jouy? Ah! Si j'avois été deſtiné à une pareille fortune, j'aurois donné ma vie entiére à en chérir le prix; & je ne comprends rien à ce que je vois. Madame d'Urfé le doit encore moins comprendre que vous, répondit Forite, une grande beauté ne peut ſe voir négligée ſans dépit, & ſur cette matiére je ne ſçay ſi ſa tranquilité aparente n'eſt point une diſſimulation.

Les choſes étoient en cet état, lors que le Chevalier d'Urfé entrant un matin dans la chambre de d'Artigue, où il alloit ſouvent, reconnut parmy quelques livres mal rangez les mêmes Tablettes ſur leſquelles il avoit fait autresfois le portrait de Mademoiſelle de Château-Morand. Il s'en ſaiſit d'abord; d'Artigue voulut l'empêcher de les ouvrir, mais il fut le plus fort, &

il trouva ſon portrait, & ſes vers, avec ceux qui ſuivent.

La raiſon peint mieux que l'amour,
C'eſt d'elle que je veux aprendre.
Elle met en repos, & dés qu'on devient tendre,
On n'a plus un tranquille jour.

Vous m'allez atirer le couroux, &, peut-être, la haine de Madame d'Urfé, dit d'Artigue au Chevalier, lors qu'il eut achevé de lire, & je ſuis perdue auprés d'elle, ſi elle s'aperçoit de ma negligence. Vous n'avez pas ſujet de vous épouventer ſi fort, répondit le jeune d'Urfé, & ce que je vois ſur les Tablettes ne peut pas vous cauſer de grands maux. Si elle avoit une vertu commune, pourſuivit d'Artigue, j'avoue qu'elle ne me puniroit pas d'un malheur qui arrive contre ma volonté, quoy que ce ſoit par ma faute : mais il n'y a point ſur la terre de femme plus ſévére,

vére, & elle deviendroit impitoyable ſi elle ſçavoit qu'une choſe qu'elle m'a commandé cent fois de brûler fût tombée entre vos mains. Hé bien, il faut qu'elle l'ignore, reprit le Chevalier, & je ne vous demande point d'autre grace que celle de me laiſſer écrire quelques mots. Alors malgré d'Artigue il ajoûta ces vers aux autres.

Quand on eſt ſoûmis à vos loix,
La raiſon n'a plus de puiſſance.
Elle a beau déployer toute ſon éloquence
L'amour ne connoît point ſa voix.
Quand il ne reſte rien pour elle
Que faire contre un Dieu vainqueur?
Je ſuis tendre, vous étes belle
Pourquoy vos yeux charmants demandoient-ils mon cœur?

Ces paroles ne furent pas plûtôt écrites que d'Artigue les voulut effacer, & voyant que le Chevalier d'Urſé s'y opoſoit. En verité, Mon-

Monſieur, lui dit-elle, ſi vous ne voulez pas me laiſſer faire ce que je veux pour mon intéreſt, vous devriez me le permettre pour le vôtre; & vous ne conſidérez pas à quoy cette licence indiſcrete vous peut expoſer. Croyez-vous que Madame d'Urſé ſoit d'humeur à donner ſon aprobation à une folie qui l'offence? Ménagez vous, ſi vous ne me ménagez pas, & ne vous attirez point la colere d'une perſonne ſcrupuleuſe juſques à deteſter l'ombre de la plus innocente galanterie. Je ne ſuis que trop perſuadé de la ſévérité auſtére de Madame d'Urfé, répondit le Chevalier, & je ne cherche point du tout à l'offencer. Mais, d'Artigue, continua-t'il, en ſoupirant, penſez-vous qu'un homme de mon âge & qui a plus d'amour que perſonne n'en a jamais eû, puiſſe toûjours être diſcret? Je n'ay jamais dit que j'aimois, quoy que j'aime avec une ardeur infinie, depuis la premiére fois que je vis Ma-

demoiſelle de Château-Morand à Montbriſſon. Sa jeuneſſe & la mienne, l'inimitié de nos Familles, la conſidération de mes vœux, & les occupations de la guerre n'ont point moderé ma paſſion. Elle ma ſuivy par tout, & le bonheur du Marquis d'Urfé n'a pas eû plus de pouvoir que tant d'autres raiſons. Vous voyez que tout me déſeſpere, voulez-vous que je meure ſans la moindre ſatisfaction ? Aidez moy ſeulement à faire connoître mon amour à Madame d'Urfé. Dites lui qu'il eſt aſſez deſintereſſé pour ne lui faire point d'horreur, qu'il précéda celui de mon frere, & que le profond reſpect en eſt inſéparable. Elle me plaindra, peut-être, & c'eſt tout ce que je lui demande. Eſtes-vous impitoyable, & mon étrange deſtinée ne vous touche-t-elle pas ? Je vois bien, interrompit d'Artigue en branlant la teſte, que vous croyez d'avoir trouvé ce que vous cherchiez : Mais ne vous imaginez

ginez pas que je faſle rien qui puiſſe donner lieu à Madame d'Urfé de ſoupçonner le mauvais office que ma méchante mémoire lui a rendu. Dans ce moment la Marquiſe d'Urfé qui venoit du jardin entra; le Chevalier tenoit encore les Tablettes, qu'elle ne vit pas entre ſes mains ſans une grande émotion. D'Artigue, dit-elle en regardant cette fille d'un air mécontent, je me doutois bien que vous m'obéiriez mal: vous me cauſez un chagrin mortel, & Monſieur le Chevalier d'Urfé, ni aucune autre perſonne ne devoient jamais voir ces Tablettes. Je l'avouë, Madame, reprit d'Artigue, & je ſuis aſſez mortifiée de vous avoir déplu pour vous obliger à me pardonner. Madame, continua le Chevalier, cette fille a fait tout ce qu'elle a pu pour me dérober le plaiſir de revoir vos Ouvrages. Vous n'étes pas ſi ſage que je pen[illegible] fois, repliqua Madame d'Urfé, [illegible]s que vous-vous ſouvenez d'une

ſe qu'il ſeroit tres à propos que vous euſſiez oubliée. Songez, Monſieur, à ce que nous ſommes vous & moy au Marquis d'Urſé. Ne fourniſſez point au public la matiere de quelque Roman qui nous ſeroit également desavantageux. Vôtre jeuneſſe avant que d'aller à Malthe pouvoit rendre bien des choſes excuſables, qui ne le ſont pas aujourd'huy, & je ne ſerois pas plus raiſonnable que vous, ſi je diſſimulois la répugnance que j'ay pour ces petits jeux de cœur ou d'eſprit. Nommez les comme il vous plaira, ce ſont les egarements d'un loiſir indigne de vous, & je vous déclare franchement que je n'y contribueray de ma vie.

Madame d'Urſé parloit d'un ton ſi ferme & d'un air ſi ſincére que le pauvre Chevalier en fut epouventé. Lors que vous m'inſpirâtes des ſentiments que l'on n'a point pour une [illegible]r, répondit-il aprés un aſſez long [illegible]ce, j'étois bien éloigné de croi[illegible] vous puſſiez devenir la mienne.

Mais,

Mais, Madame, puisque cinq ou six années d'abſence, des ocupations tumultueuſes, mille & mille reflexions ſur vôtre état & le mien, & le deſeſpoir de ma paſſion n'ont pu la ſurmonter, il eſt à croire qu'elle durera éternellement. En quoy vous peut elle offencer? Je ne vous demande rien en faveur de mon repos, que nos fortunes differentes m'ont ôté. Mon frere, interrompit, Madame d'Urfé, d'un air timide, & qui marquoit qu'elle ne prononçoit pas ce nom ſans peine, pour vôtre ſatisfaction & la mienne, il faut que nous-nous voyions rarement. Si ma préſence vous importune, ajoûta le Chevalier, il eſt juſte que j'aille mourir de douleur loin de vous. Je vous verray fort agréablement, pourſuivit Madame d'Urfé, tant que vous ne me regarderez que comme la femme de vôtre frére. Helas! Madame, repliqua le Chevalier, plût au ciel que je puſſe vous regarder autrement. Je vois

bien qu'il faudra me ſacrifier à une bienſeance barbare. Ouy, Madame, j'y ſuis déterminé, je m'éloigneray des lieux où vous étes: mais ſouvenez vous que vous eſtiez libre la premiere fois que je vous vis. Si j'étois libre, reprit-elle, vous ne l'étiez déja plus, & s'il vous entra quelques chimeres dans l'eſprit c'étoit à vôtre raiſon à les vaincre. Aprés tout, quand je ne ſerois pas à Monſieur d'Urfé, que pourriez vous me demander avec l'enſeigne que vous portez? Ajoûtez à ce grand obſtacle la proximité que mon mariage avec vôtre frere met entre nous, & vous conviendrez qu'il y auroit non ſeulement de la folie, mais du crime à tolerer la foibleſſe de vôtre cœur.

Le Marquis d'Urfé qui cherchoit ſa femme entra dans la chambre de d'Artigue. Il avoit remarqué que ſon frere avoit une certaine langueur dans les yeux auprés de Madame d'Urfé, que la ſimple amitié ne

pro-

produit point, & il le ſoupçonnoit d'en être amoureux, ſans lui vouloir donner le chagrin de témoigner qu'il s'en aperceût. Ils ne parlérent alors que de choſes indifférenrentes: mais peu de temps aprés, Monſieur d'Urfé amenant le Chevalier, en démeſlant un trouble qu'il ne pouvoit cacher. Il faut que vous ayez de l'amour pour d'Artigue, ou pour Mademoiſelle de Château-Morand, lui dit-il, en riant, & il paroît ſur vôtre viſage une de ces émotions inquiettes, telle que l'on dit qu'en ont les Amans. A l'egard de Mademoiſelle de Château-Morand, reprit le Chevalier, en tâchant de rire auſſi, je vous laiſſe à penſer ce ce qui en eſt, & vous ne pourriez tourner vos ſoupçons du côté d'Artigue que vous ne me faſſiez un ennemi de Forite qui prétend avoir des droits ſur ſon cœur, & qui ne s'acommoderoit pas d'un rival.

Cette converſation n'alla pas plus loin, parce qu'il vint du monde viſiter

le Marquis d'Urfé ; pendant ce temps sa femme se plaignoit de la négligence de d'Artigue sans pouvoir cependant s'empêcher d'ouvrir les Tablettes qu'elle avoit reprises. D'abord les derniers vers du Chevalier se présentérent à ses yeux. Elle en rougit. Voilà vôtre ouvrage, dit-elle à cette fille, & je n'aurois pas eû ce nouveau sujet de colere, si vous eussiez été plus soigneuse de m'obéir. Pensez vous, que ce soient icy des choses sans conséquences ? Non, d'Artigue, il y va de ma gloire, & par conséquent de tout mon repos. Quoy ! vous voyez le Chevalier d'Urfé perséverer avec obstination dans son extravagance, & vous aidez à ses égaremens par vôtre indulgence. Ce n'étoit pas de vous que j'attendois ces mauvais offices, & je m'assûrois assez sur vôtre affection pour ne rien craindre de semblable. J'ay manqué, Madame, reprit d'Artigue, je vous l'ay déja avoué. Cependant il est trés certain que je suis la cause innocente de l'avanture qui

vous

vous irrite contre moy. Non, non, ajoûta Madame d'Urfé, vous ne ſçauriez juſtifier une conduite ſi opoſée aux ordres exprés que je vous avois donnez. Pour ne pas retomber dans de ſemblables fautes je prétens que vous évitiez mon beau frere à l'avenir ; afin qu'il ne vous parle jamais de moy. Je n'ay point oublié ce que vous m'en diſiez avant qu'il fût à Malthe, & ce n'eſt pas d'aujourd'huy que vous lui étes favorable. Pour ces importunes Tablettes, le feu en ſera dépoſitaire, & je ne les confierois pas à ma propre diſcretion. Sur tout n'allez point vous aviſer dans vos entretiens particuliers avec Forite de lui rien dire de ce qui me regarde, & faites le taire abſolument s'il vous parle du Chevalier d'Urfé.

D'Artigue laiſſa paſſer ces paroles comme un torrent qui vouloit avoir ſon cours, & prit le party du ſilence avec une perſonne qui toute douce qu'elle étoit, n'aimoit pas à être contredite.

Ce-

Cependant le Chevalier d'Urfé ſoupiroit d'amour & de douleur auprés de Forite. Le ſort en eſt jetté, diſoit-il, il faut que j'aime Madame d'Urfé le reſte de ma vie, & que je porte mon amour & mon déſeſpoir par tout où elle ne ſera pas. La ſeule abſence peut cacher le trouble où je ſuis, au Marquis d'Urfé. Je ne ſuis pas maître d'un feu qui brûle malgré moy, & qui ne peut s'éteindre. On commence a s'en apercevoir, & ſi je ne trouve mon tombeau dans la guerre Civile, le ſort veut que je le cherche ailleurs Hé voilà une belle fin de tant de belles actions, répondit Forite. Penſez-vous acquérir de la gloire & faire un grand honneur à l'Ordre de Malthe, en ſucombant ſous de petits chagrins ? N'avez vous vaincu tant de Turcs que pour vous rendre mépriſable par une paſſion déreiglée; & falloit-il que vôtre courage revînt échoüer en Forêts? Que vous êtes impitoyable, Forite, reprit le Chevalier d'Urfé, conſiderez que vous parlez

lez à un homme ſenſible, qui ne porte point un cœur de bronze, & qui n'aime que Mademoiſelle de Château-Morand dans la perſonne de Madame d'Urfé. N'ay je pas fait tout ce qui m'a été poſſible pour noyer cet amour infortuné dans les mers? Ne l'ai-je pas combatu de toutes mes forces? M'avez vous veu mépriſer vos conſeils, & mon malheur n'eſt il pas un effet de ma deſtinée?

Le reſte de ce jour ſe paſſa dans de ſemblables entretiens. La nuit qui le ſuivit fut des plus cruelles pour le Chevalier d'Urfé, & au retour du ſoleil ſans communiquer ſon deſſein à Forite même il partit de Forêts, & fut joindre des Troupes qui étoient du côté de l'Auvergne.

Pour avoir perdu le repos il n'en avoit pas moins de valeur; cependant à la premiere occaſion un party de la Reine de Navarre qui étoit alors enfermée dans la Forteresſe d'Uſſon, le prit priſonnier, & le conduiſit à cette Princeſſe.

Elle

Elle avoit dans le monde la reputation de reſſembler beaucoup à Circé, peut-être, que c'étoit à tort : Mais, quoi qu'il en ſoit, on ne laiſſa pas de dire que le Chevalier d'Urſé jeune, bien fait, & d'une naiſſance illuſtre, n'avoit pas été moins favoriſé de Marguerite de Valois, qu'Uliſſe le fut chez la fille du Soleil, & il ne tint pas à ſa Majeſté hoſpitaliere qu'il ne joüît long-temps de ſes faveurs.

Dés que l'on ſceut ſon avanture chez le Marquis d'Urſé on mit tout en uſage pour ménager ſa liberté. Madame d'Urſé eut malgré elle de la répugnance à le voir reclus dans tel Cloître, & parut des plus empreſſées à faire rompre l'enchantement. D'Artigue eut l'avantage de voir en cette occaſion plus loin qu'elle n'avoit encore veu dans un cœur qui étoit toûjours ſur ſes gardes. Forite fut en Auvergne pour ménager la liberté du Chevalier d'Urſé, & il agit avec tant d'adreſſe que la Reine Marguerite fut obligée de relâcher ſon captif. Il re-

tourna

tourna donc en Forêts avec la reputation d'avoir eu beaucoup de part aux plaisirs de la Reine de Navarre. Toute la maison d'Urfé fut dans la joye au retour du Chevalier qui paroissoit seul triste & inquiet. On lui demandoit souvent des nouvelles de cette fameuse Princesse, qui ne rendoit pas le Fort d'Uslon moins célébre que Julie fit l'Isle où Auguste l'avoit reléguée. Il en parloit modestement, sans manquer à ce qu'il devoit au sexe, & à la dignité de la Reine de Navarre, qui toute belle & toute officieuse qu'elle étoit n'avoit pu le guérir d'un mal incurable. Il tomba dans une langueur déplorable, qui devint une indisposition dangereuse. Madame d'Urfé qui l'avoit évité pendant qu'il jouissoit de sa santé, devint assidue auprés de lui pendant sa maladie. Cette bonté continuelle ne servoit qu'à envenimer une playe cuisante, & ses propres soins empêchoient ce qu'elle souhaitoit ardemment.

Le Marquis d'Urfé désespéré de

voir

voir mourir un frére fort aimable, & qu'il aimoit chérement, écouta sa conscience, qui le pressoit depuis long-temps de mettre un important secret au jour, & s'y étant déterminé il fut dans la chambre du Chevalier, fit éloigner tout le monde, & l'embrassant avec beaucoup de tendresse, mon frere, lui dit-il, en moüillant son visage de quelques larmes, vivez, je vous conjure, & vivez pour Mademoiselle de Château-Morand. Le malade crut rêver à ces paroles, & s'imagina ensuite que le Marquis d'Urfé lui vouloit reprocher son amour. Je seray bien-tôt en état de ne vous plus donner de chagrins, reprit-il d'une voix touchante, & quelque forte que soit la passion que j'ay eue pour Mademoiselle de Château-Morand, je vous asseure, Monsieur, que la vertu de Madame d'Urfé n'en peut être offensée. Mon cher frere, ajoûta le Marquis en baissant les yeux, vous n'avez jamais aimé que Mademoiselle de Château-Morand; puis qu'elle

qu'elle eſt aujourd'huy ce qu'elle étoit il y a dix années, & qu'elle ne peut devenir Madame d'Urfé, ſi elle ne prend ce tître de vous. Hé, Monſieur, interrompit le Chevalier, ſuis-je en état qu'on me joue. Puniſſez moi de quelque autre maniere, ou plûtôt attendez ſans impatience untre pas qui ne ſera pas long à venir. Madame d'Urfé, n'eſt-elle pas vôtre épouſe? Les cérémonies de l'Egliſe ne vous ont-elles pas liez enſemble? Ouy, pourſuivit le Marquis, mais ce que tout le monde a veu juſques icy n'eſt qu'une décoration: en un mot, mon frere, vous la méritez mieux que moy. Je ne ſuis bon qu'à la retraite, & cet aveu ſuffit pour vous faire comprendre ce miſtere. Au reſte ſi la beauté de Mademoiſelle de Château-Morand vous a charmé, vous devez être idolatre de ſa vertu. Il y a trop long temps que j'en abuſe. La penitence que je veux faire aux piez des Autels vous acquitera, peut-être, envers Rome d'une partie de vos vœux. Enfin, mon frere, pendant que je chercheray le ciel, vous poſſéderez Mademoiſelle de Château-Morand, avec la fortune de nos deux Maiſons. Joüiſſez tranquillement des thréſors que je vous céde, & que le Baron de Château-Morand avoit mal placez.

Le Chevalier d'Urfé demeura immobile à ce diſcours. L'eſpérance qui s'éleva

dans

dans ſon ame donna de la force à ſon corps. Il embraſſa mille fois le Marquis, & le conjura dans les tranſports d'une joye immodérée de lui redonner entierement la vie.

Dés le même jour Monſieur d'Urfé pria Mademoiſelle de Château-Morand de conſentir à leur ſéparation, & au deſſein qu'il avoit de ſe donner à l'Egliſe avec l'agrément du ſaint Siége. Ce fut alors que la modeſtie de cette fille véritablement ſage combatit fortement une réſolution, qui développoit des ſecrets que ſa vertu avoit ſi ſoigneuſement cachez. Mademoiſelle, lui dit ſon prétendu Epoux plein d'une nouvelle eſtime pour elle, il faut que vôtre retenue céde à la raiſon. Ne penſez pas que cette avanture ſoit honteuſe pour vous. Je dois ſeul en rougir. Vous en aurez toute la gloire, & en cedant mes droits à mon frere, je vous donneray beaucoup plus que vous ne perdrez en quittant un miſerable qui n'eſt pas digne de vous. Il vous adore, il eſt aimable; Rome ne nous refuſera rien; & l'alliance de nos Familles ſera légitime.

Le ſilence de Mademoiſelle de Château-Morand exprima ſa confuſion. Elle ne le rompit pas ſans peine, & ne dit que fort peu de choſe, & ce ne fut qu'à la perſuaſion des amis communs des Maiſons d'Urfé & de Château-Morand, qu'elle con-

consentit à passer du Marquis au Chevalier.

Que ne lui dit point cet heureux Cadet pendant qu'on fut chercher des dispenses à Rome. Sa santé fut bien-tôt parfaitement rétablie ; & Mademoiselle de Château-Morand qui voyoit toutes choses favorables au penchant de son cœur en suivit les mouvemens sans contrainte, en faveur du Chevalier d'Urfé.

Dés que les Couriers furent arrivez d'Italie avec les authoritez du Pape, telles qu'on les avoit demandées, le Marquis d'Urfé aprés avoir fait l'éloge de Mademoiselle de Château-Morand la fit épouser à son frére & il entra en même temps dans les Ordres Ecclesiastiques sous le tître de prieur de Mont-Verdun. On n'a jamais veu un mariage fait sous des auspices plus favorables que celuy du jeune d'Urfé & de Mademoiselle de Château-Morand, qui prit alors le nom de Madame d'Urfé à bon tître. L'amour, la douceur, la paix, & la joye furent inséparables de leur société. Leur Maison étoit le centre de l'honneur, de la générosité, & des plaisirs Innocents, Forite épousa d'Artigue, & l'illustre Honoré d'Urfé, heureux de toutes les manieres, composa en regardant couler tranquillement les eaux du Lignon, cet Ouvrage qui ne mourra jamais, je veux

dire

dire l'admirable Aſtrée. Son voyage de Malthe eſt déguiſé ſous la chute de Celadon dans la riviére, ſon ſejour à Uſſon repréſente celuy qu'il fit chez Galathée. Il eſt aiſé de comprendre que le perſonnage d'Alexis ne marque autre choſe que l'amour timide du Chevalier d'Urfé pour ſa belle ſœur. Et quand la Druide redevient Celadon c'eſt lors que l'ainé d'Urfé donne Mademoiſelle de Château-Morand à ſon frere. On peut encore remarquer que le mariage de Diane avec Philandre à l'extrémité de la vie de ce Berger, eſt une image de l'engagement inutile du Marquis de Baugé avec la plus belle fille de l'Europe. Les noms que Monſieur & Madame d'Urfé ſe donnoient ordinairement dans leur Domeſtique, étoient ceux d'Aſtrée, de Celadon, de Diane, & de Silvandre. Et l'état inconnu de ce dernier convient fort bien à un Cadet, Chevalier de Malthe. Mais rien ne repréſente mieux la vertu de Mademoiſelle de Château-Morand que la ſageſſe d'Aſtrée & de Diane.

F I N.

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:1-360906-p0241-8

A 112 514

ULB Halle 3
005 401 50X

VD 17

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:1-360906-p0243-0

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:1-360906-p0244-5

HISTOIRE
DES
AMOURS
DE
GREGOIRE VII.
DU
CARDINAL de RICHELIEU,
DE LA
PRINCESSE de CONDE',
ET DE LA
MARQUISE D'URFE'.
Par MADEMOISELLE D***.

COLOGNE.
Chez PIERRE LE JEUNE.
M. DCC.